

Famille Missionnaire de Notre-Dame

*L'ENSEIGNEMENT
DES DOCTEURS DE L'ÉGLISE*

Des balises en temps de crise

Actes du forum

SENS

17-18 FÉVRIER 2024



Famille Missionnaire
de Notre-Dame

Famille Missionnaire de Notre-Dame
L'enseignement des Docteurs de l'Église
Actes du forum
Sens – février 2024

SOMMAIRE

Choisir entre l'Évangile et la raison ?	5
<hr/>	
<i>La rencontre de la pensée païenne avec la foi chrétienne</i>	
I. La difficulté : comment user de sa raison après la Révélation ?.....	6
II. Saint Paul et la prédication de la « sagesse de la croix ».....	6
III. Les chrétiens contre la philosophie.....	9
IV. Les philosophes contre la foi.....	10
V. Les Pères apologistes.....	11
Conclusion.....	14
La raison mise au service de la foi	15
<hr/>	
<i>Saint Athanase, saint Hilaire, et les Pères cappadociens</i>	
Introduction.....	15
I. Saint Athanase.....	16
II. Saint Hilaire.....	18
III. Les Pères Cappadociens.....	20
Conclusion.....	22
Les Lumières de l'Occident	25
<hr/>	
<i>Saint Ambroise, saint Jérôme et saint Augustin</i>	
Introduction.....	25
I. La lumière de la foi dans la vie de ces trois Docteurs de l'Église.....	25
II. La raison mis au service de l'intelligence de la foi.....	28
L'intelligence du cœur	33
<hr/>	
<i>Saint Bernard de Clairvaux</i>	
L'âge d'or de la théologie au XII^e et au XIII^e siècle	39
<hr/>	
<i>Saint Bonaventure, saint Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin</i>	
Introduction.....	39
I. La naissance de la théologie scolastique au XII ^e siècle.....	40
II. La naissance de l'Université.....	43
III. Les maîtres franciscains et dominicains.....	44
Conclusion.....	47

Le génie féminin et la raison **49**

Sainte Hildegarde de Bingen et Sainte Catherine de Sienne

- I. Qui sont sainte Hildegarde de Bingen et sainte Catherine de Sienne ?.....50
- II. Un enseignement au caractère prophétique.....52
- III. La voix de l'épouse et de la mère.....55

La crise protestante et les Docteurs de la contre-réforme **59**

Saint Pierre Canisius, saint Jean d'Avila et saint Laurent de Brindisi

- Introduction.....59
- I. Saint Pierre Canisius.....60
- II. Saint Jean d'Avila.....61
- III. Saint Laurent de Brindisi.....64
- Conclusion.....65

La foi s'oppose-t-elle à la science moderne ? **67**

Saint Robert Bellarmin et l'affaire Galilée

- I. Qui est saint Robert Bellarmin ?.....68
- II. Galilée et la science moderne.....69
- III. La science moderne dans un contexte de foi.....73

La tradition du Carmel **75**

Sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix

La sainteté pour tous **79**

Saint François de Sales et saint Alphonse-Marie de Liguori

- I. Le contexte historique.....79
- II. La redécouverte de l'appel à la spiritualité pour tous.....80
- Conclusion.....84

Le Docteur de la science de l'Amour divin **85**

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face

Conclusion du Forum **89**

CHOISIR ENTRE L'ÉVANGILE ET LA RAISON ?

La rencontre de la pensée païenne avec la foi chrétienne

Frère Benoît DOMINI

En ce forum où nous allons contempler la grande fresque des rapports entre la foi et la raison, nous commençons notre réflexion en nous intéressant aux premières générations chrétiennes qui reçurent des Apôtres le trésor de la foi et qui furent chargés de le porter au monde païen de l'Antiquité.

Il nous est bien difficile de nous représenter ce que fut cette époque bien éloignée de la nôtre. En effet, dès les années 30, l'Antiquité devint le théâtre d'une étonnante rencontre entre la culture païenne et la jeune religion chrétienne ; rencontre souvent conflictuelle, mais parfois harmonieuse et féconde.

Les "points de rencontre" entre le paganisme et le christianisme naissant furent très nombreux puisqu'ils concernaient tous les lieux de la culture antique : les lettres, l'architecture, l'éducation, etc. Cependant, l'un d'entre eux, probablement le plus emblématique, a été la philosophie, puisqu'on la considérait alors comme le sommet de toutes les autres sciences, et qu'on voyait en elle la manière la plus haute d'exercer la raison.

Ainsi, l'une des grandes questions que se posèrent nos frères chrétiens des premiers siècles était de savoir s'il était possible ou tout simplement, s'il était utile, de faire de la philosophie à la manière des philosophes grecs – tels Platon ou Aristote – qui ne connaissaient pas la Révélation du Christ.

Le problème était profond, puisqu'il s'agissait de savoir comment continuer à exercer la raison que Dieu nous a donnée après la Révélation chrétienne. Un chrétien pouvait-il réfléchir à la manière d'un païen ? La foi n'introduisait-elle pas une nouveauté radicale ? Ces questions appelaient des réponses qui n'allaient pas de soi.

De fait, comme saint Jean-Paul II l'écrivait en 1998 dans son encyclique *Fides et ratio*, la rencontre du christianisme primitif avec la raison des Grecs « ne fut [...] ni immédiate ni facile » (n°38). Dans ce premier enseignement, nous allons donc chercher à montrer comment les premières générations chrétiennes ont

relevé le défi de réconcilier la foi chrétienne et la raison païenne. Un défi qui, en nos temps de renaissance du paganisme, est redevenu d'actualité.

I. LA DIFFICULTÉ : COMMENT USER DE SA RAISON APRÈS LA RÉVÉLATION ?

Tout d'abord, essayons de nous mettre à la place des premiers chrétiens en cherchant à comprendre les difficultés auxquelles ils étaient confrontés.

Dans l'Évangile, le Seigneur Jésus affirme qu'il est « le chemin, la vérité et la vie » (Jn 14, 6). Or, il faut ici noter que la philosophie antique se pensait également comme un chemin initiatique, ayant pour fin la découverte de la vérité, et ce en vue d'une vie heureuse.

De fait, la philosophie durant l'époque antique n'était pas une discipline académique comme une autre mais elle était vue comme un moyen pour acquérir une sagesse à la fois théorique et existentielle. Les philosophes se présentaient facilement comme les thérapeutes, les médecins des âmes. La philosophie était à leurs yeux une voie de salut et de béatitude, un exercice de vie qui impliquait toute l'existence ; sans exagération, nous pouvons dire qu'on entrait alors dans une école philosophique comme on entrerait aujourd'hui dans la vie religieuse : pour son salut.

On comprend dès lors que la question de l'utilité et même de la possibilité de pratiquer la philosophie à la manière des Grecs se soit posée pour les Chrétiens avec une particulière intensité : le Christ, lui qui est le *Logos* (Jn 1) – la Raison – ou la « Sagesse de Dieu » (1 Co) dont parlent saint Jean et saint Paul, n'était-il pas venu répondre aux attentes des philosophes qui désiraient connaître la vérité et recevoir le salut ? Dès lors, la vie chrétienne (laquelle comprend comme la philosophie une connaissance, une morale et une libération) n'était-elle pas la véritable philosophie ? La sagesse en Personne s'étant révélée, pouvait-on continuer à philosopher, et plus largement à réfléchir, comme si rien ne s'était passé ?

II. SAINT PAUL ET LA PRÉDICATION DE LA « SAGESSE DE LA CROIX »

Ce problème de la compatibilité entre foi chrétienne et philosophie est déjà présent comme en filigrane dans le Nouveau Testament, et particulièrement dans les lettres de saint Paul.

Car saint Paul était un homme cultivé qui connaissait non seulement la loi juive mais aussi la culture grecque, alors dominante dans le bassin méditerranéen. Par ailleurs, depuis sa conversion, il était en contact incessant avec le monde hellénique, ce qui transparaît dans ses lettres adressées aux premières communautés chrétiennes de Corinthe, de Philippe, de Thessalonique, etc.

Cela étant, seuls deux textes du Nouveau Testament mentionnent explicitement la figure des philosophes et le terme « philosophie » : tout d'abord le discours de saint Paul aux philosophes stoïciens et épicuriens de l'Aréopage d'Athènes rapporté dans les Actes des Apôtres¹, lequel se conclut par un échec lorsque saint Paul vient à évoquer l'incarnation et la résurrection du Christ (Ac 17, 23-32), et ensuite un bref verset de l'épître aux Colossiens (8, 2) où saint Paul affirme :

Prenez garde qu'il ne se trouve quelqu'un pour vous réduire en esclavage par le vain leurre de la "philosophie", selon une tradition toute humaine, selon les éléments du monde, et non selon le Christ.

Sur la base de ces deux textes, il pouvait donc sembler aux premiers chrétiens que saint Paul avait opposé la philosophie et la foi chrétienne et, plus largement, la foi des chrétiens et la raison des païens². Avoir la foi dans le Christ obligerait à considérer comme nulle la rationalité des Grecs.

De fait, il n'en est rien. Car saint Paul, juif de naissance et de cœur, souscrit à l'enseignement biblique dans son intégralité. Or, la Bible enseigne que Dieu, dans sa bonté, s'est manifesté à tous les hommes à travers l'œuvre de la création. À partir de la création, tous les hommes sont objectivement capables, en remontant par l'intelligence des effets visibles à leur Cause invisible, de connaître quelque chose de Dieu³.

Dans l'épître aux Romains, saint Paul réaffirme la même doctrine alors qu'il cherche à montrer que tous les hommes ont péché et que tous doivent recevoir la grâce de Dieu pour être sauvés (1, 18-32). Ainsi, Paul affirme que les païens, alors qu'ils connaissaient Dieu par leur intelligence à partir des réalités naturelles (v. 21), se sont enorgueillis « dans leur prétention à [posséder] la sagesse » (v. 22) et son « devenus fous » (idem). Alors, ils ont déchu dans l'idolâ-

¹ Ac 17, 16-21.

² Par ailleurs, ajoutons que saint Paul fustige certaines connaissances qui se présentent comme religieuses et sages, mais qui ne sont en réalité que vaines et purement verbales. Cf. 1 Tm, 6, 20 ; 2 Tm, 2 14 ; 1 Tm, 6, 4 ; ou encore 1 Co 1, 22-25 ; Col. 2, 16-23.

³ Dans l'Ancien Testament, le texte le plus clair se trouve en Sg 13, 1-5 : « Oui, vains par nature tous les hommes en qui se trouvait l'ignorance de Dieu, qui, en partant des biens visibles, n'ont pas été capables de connaître Celui-qui-est, et qui, en considérant les œuvres, n'ont pas reconnu l'Artisan [...] Que si, charmés de leur beauté, ils les ont pris pour des dieux, qu'ils sachent combien leur Maître est supérieur, car c'est la source même de la beauté qui les a créés. Et si c'est leur puissance et leur activité qui les ont frappés, qu'ils en déduisent combien plus puissant est Celui qui les a formés, car la grandeur et la beauté des créatures font, par analogie [analogôs], contempler leur Auteur. »

trie (v. 23-25), puis dans la débauche et tout particulièrement dans le péché d'homosexualité (v. 26-32).

En effet, la colère de Dieu se révèle du haut du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes, qui tiennent la vérité captive dans l'injustice. Ce qu'on peut connaître de Dieu est pour eux manifeste : Dieu en effet le leur a manifesté. Ce qu'il a d'invisible depuis la création du monde se laisse voir à l'intelligence à travers ses œuvres, son éternelle puissance et sa divinité, en sorte qu'ils sont inexcusables ; puisque, ayant connu Dieu, ils ne lui ont pas rendu comme à un Dieu gloire ou actions de grâces, mais ils ont perdu le sens dans leurs raisonnements et leur cœur inintelligent s'est enténébré. Se déclarant sages, ils sont devenus fous [...] ⁴.

Saint Paul suppose donc « que les païens sont capables d'une certaine connaissance théorique de Dieu fondée sur sa manifestation dans la création ⁵. » Dieu s'est en effet déjà manifesté par la création visible, laquelle est une révélation de Dieu et de son amour pour les hommes ⁶. Cette première révélation appelait à être reçue par les lumières de la raison naturelle.

Mais, pour saint Paul, cette première révélation n'a pas été reçue en raison du Péché originel, comme l'épisode de l'Aréopage le montre bien. Aussi, étant donné l'échec de cette première manifestation de Dieu par une voie naturelle (par le biais de la nature des choses et par celui de l'intelligence naturelle), Dieu va se révéler par un moyen nouveau et déroutant, surnaturel, qui supposera d'être accueilli comme une grâce, dans la foi. Ce moyen nouveau, c'est l'Incarnation et la Rédemption du Christ par la Croix. Voilà donc la manière dont Dieu va se révéler aux hommes, et leur révéler sa sagesse : par le message surnaturel de la Croix que l'on reçoit par la foi.

Ainsi, en affirmant que la sagesse de la Croix est une folie aux yeux des « sages » de ce monde, saint Paul ne rejetait pas la sagesse naturelle des Grecs mais l'attitude de ceux qui se prétendaient sages mais qui ne l'étaient pas, tels les philosophes d'Athènes qui avaient refusé d'accueillir sa prédication ⁷. Cette ironie consonne avec l'allusion de l'épître aux Colossiens sur le « vain leurre de la philosophie ». Car dans ce verset, ce n'est pas tant de la philosophie ou de la sagesse humaine dont parlait saint Paul, mais de la philosophie telle qu'elle

⁴ Rm 1, 19-22.

⁵ S.-T. BONINO, *Dieu, « Celui qui est », De Deo ut uno*, Paris, Parole et Silence, « Bibliothèque de la Revue thomiste », 2016, p. 55-56.

⁶ A. FEUILLET, « La connaissance naturelle de Dieu par les hommes d'après Rom. I », *Lumière et Vie*, 14 (1954), p. 74 : « Au lieu de montrer à la manière d'un philosophe les hommes prenant l'initiative de s'élever du monde créé jusqu'à Dieu, c'est à Dieu même que l'Apôtre assigne l'initiative de la manifestation de ses attributs ».

⁷ Cf. 1 Co, 1, 17-25.

était pratiquée par les philosophes de son temps, ceux-là même qui avaient rejeté la grâce et la révélation du Christ au nom de leur soi-disant « sagesse »⁸.

Autrement dit, saint Paul n'a pas dévalorisé la sagesse des Grecs pas plus qu'il ne l'a opposée à la Sagesse de la Croix. Mais parce que le Péché originel a affaibli l'homme qui ne voit plus dans la création une révélation de Dieu, saint Paul rappelait la nécessité de s'ouvrir à la foi. Dieu lui-même s'est manifesté dans l'Incarnation et la Rédemption. La sagesse de la Croix ré-énonce et approfondit un message qui était déjà contenu dans la création. Par le biais de la foi, Dieu est venu au secours d'une raison devenue malade par le Péché originel. Le grand message de saint Paul est donc que la foi ne supprime pas la raison mais, au contraire, que la foi vient la guérir et l'élever à des sommets inespérés : la connaissance du mystère intime de Dieu⁹.

III. LES CHRÉTIENS CONTRE LA PHILOSOPHIE

Mais ce message de saint Paul n'était pas facile à comprendre et à accueillir. Et c'est pourquoi certains chrétiens qui étaient plongés dans le monde païen s'opposèrent au nom de leur foi à la philosophie des Grecs. Nous lisons par exemple sous la plume d'un célèbre auteur chrétien du II^e siècle, Tertullien, des paroles peu amènes au sujet des philosophes grecs :

Quelle ressemblance y a-t-il entre un philosophe et un chrétien ? entre un disciple de la Grèce et un disciple du ciel ? entre celui qui travaille pour la gloire et celui qui travaille pour la vie ? entre celui qui n'agit qu'avec de belles paroles et celui qui accomplit de belles actions ? entre celui qui édifie et celui qui détruit ? entre un corrompueur de la vérité et celui qui la rétablit dans sa pureté, enfin entre celui qui en est le voleur et celui qui en est le gardien ?¹⁰

⁸ Cf. art. « Philosophie », in *Dictionnaire de la Bible*, col. 317-318 : « En effet, saint Paul rencontra dans ses missions des docteurs dont les rêveries empruntaient une certaine forme philosophique pour s'opposer avec plus de succès aux doctrines évangéliques. Ac 20, 30 ; 1 Tim 4, 1-7 ; 7, 20 ; 2 Tim, 2, 16-18 ; 3, 13, etc. S'inspirant surtout de fables judaïques, ceux-ci préconisaient un culte particulier des anges, avec des généalogies interminables, des mythes, des questions subtiles et ridicules, le tout pour parvenir à des pratiques immorales et condamnables, à une science de mauvaise aloi ».

⁹ Fidèle à ses principes, saint Paul lui-même se sert de l'éloquence grecque pour exhorter et convaincre des Grecs. La sagesse humaine n'est donc pas forcément mauvaise puisqu'elle peut être utilisée pour défendre la sagesse divine. Une illustration en est le discours de saint Paul à l'Aréopage dans lequel il fait l'apologie de la foi chrétienne en s'appuyant une citation d'Aratos, un poète (mythologue) grec qui affirmait que « nous sommes de la race » du divin. Par là, saint Paul veut montrer que le christianisme accomplit la sagesse et les aspirations des Grecs, et que la sagesse des Grecs peut conduire l'esprit humain à recevoir la plénitude de la sagesse apportée par la Révélation.

¹⁰ TERTULLIEN, *Apologie*, XLVI, 18 (éd. J.-P. Waltzing, p. 97-98).

Parmi les autres griefs que les chrétiens ont pu mettre au compte de la philosophie, celle-ci leur paraissait être à l'origine de toutes les hérésies. Ou encore, elle leur semblait un tissu d'idées contradictoires. Ainsi, certains chrétiens en vinrent jusqu'à proclamer l'incapacité de la raison humaine à parvenir à la vérité. Leur attitude fidéiste leur faisait affirmer que seule la foi en la Révélation chrétienne permettait de connaître la vérité.

En s'opposant à la philosophie, ces auteurs voulaient manifester la primauté de la foi sur la raison. Pour eux, la philosophie n'avait plus lieu d'être exercée car la Sagesse en personne s'était révélée de manière complète et définitive dans le Christ. Que pourrait ajouter l'esprit humain laissé à ses propres forces par rapport à la Révélation de la Vérité même ? Le salut, la guérison de l'âme que cherchent les philosophes pouvaient-ils être le fruit des efforts de l'homme sans la grâce ? Le Christ et saint Paul avaient clairement affirmé le contraire. Continuer à réfléchir à la manière des Grecs était donc pour ces chrétiens une marque d'orgueil, le refus d'être éclairé par une lumière supérieure venant de Dieu. La raison devait maintenant laisser place à la foi.

IV. LES PHILOSOPHES CONTRE LA FOI

En réaction contre cette prétention de certains chrétiens à détenir la sagesse s'opposèrent plusieurs philosophes païens. Se considérant comme les dépositaires « d'une grande partie du patrimoine spirituel grec¹¹ » qu'ils estimaient remis en cause par les chrétiens, ces philosophes développèrent une critique acérée de la foi chrétienne.

Nous pouvons penser au philosophe Porphyre (270-305) ou encore à l'empereur Julien l'Apostat (361-363), qui fut l'auteur d'un ouvrage intitulé *Contre les galiléens*. De manière générale, ces philosophes païens reprochaient au christianisme son irrationalité. Plus particulièrement, tout comme les philosophes de l'Aréopage face à saint Paul, ils contestaient que Dieu ait pu s'incarner et qu'il soit ressuscité puisque ces deux affirmations leur paraissaient remettre en cause « la transcendance foncière de la divinité¹² ».

Mais le meilleur exemple de l'opposition du paganisme à la foi chrétienne nous est donné au II^e siècle par un philosophe dénommé Celse. Dans son livre intitulé le *Discours vrai contre les chrétiens*, Celse écrit de la doctrine des chrétiens qu'elle n'est pas « fondée en raison¹³ » et qu'elle est « d'une puérité qui

¹¹ S. MORLET, *Christianisme et philosophie. Les premières confrontations (I^{er} - VI^e siècle)*, Paris, LGF, 2014, p. 178.

¹² *Ibid.*, p. 58.

¹³ CELSE, *Discours vrai contre les chrétiens* (éd. J.-J. Pauvert, Paris, 1965, p. 39).

dépasse les bornes¹⁴ ». En effet, affirme-t-il, comment le Dieu des chrétiens a-t-il pu être abandonné et crucifié ? « Était-ce [digne] d'un Dieu de se laisser lier, emmener comme un criminel ? Il convenait bien moins encore qu'il fût abandonné, trahi par ses familiers, qui le suivaient comme un Messie, Fils et envoyé du grand Dieu¹⁵ ». Comment pourrait-il d'ailleurs être ressuscité ? Et pourquoi serait-il descendu sur terre ? « Serait-ce dans le but d'apprendre ce qui se passe parmi les hommes. Mais n'est-il pas omniscient ?¹⁶ ».

Comme l'écrit saint Paul (1 Co 1, 22-25), l'annonce d'un « Messie crucifié » était bien une « folie pour les païens ». En ce sens, on a pu souligner que l'un des premiers blasphèmes dont nous ayons la trace porte sur Jésus le Crucifié.

Sur la colline du Palatin, là où se trouvait autrefois le palais des Empereurs, existe encore un bâtiment appelé *Paedagogium* qui était un lieu où se retrouvaient les serviteurs du palais. Sur un mur du *Paedagogium* se trouve un graffiti représentant un Crucifié devant lequel une personne est agenouillée où est écrit en grec : « Alexamenos adore son Dieu ! » Mais le Crucifié devant lequel prie *Alexamenos* a tragiquement une tête d'âne. C'est un blasphème écrit, un blasphème peint pour dire l'indignation du monde païen devant un Dieu qui se révèle dans le Crucifié¹⁷.

V. LES PÈRES APOLOGÈTES

Cela étant, ces critiques philosophiques adressées au christianisme ne vont pas rester sans réponse. Car certains chrétiens désireux de défendre leur foi face aux philosophes vont s'employer à les réfuter. C'est alors la naissance de ce qu'on appellera l'« apologétique » (ou défense de la foi) qui fut l'œuvre de certains Pères de l'Église comme saint Justin, martyr du II^e siècle, Tatien son disciple, Athénagore ou encore Aristide¹⁸. En réfutant les objections venues des païens, ces chrétiens cultivés voulaient manifester la rationalité du christianisme.

D'abord limité à la défense de points précis, leur apologétique aboutit dès le IV^e siècle, à des exposés complets et raisonnés de la foi chrétienne. Ainsi, « par souci de répondre aux objections des "païens", les chrétiens ont été amenés à exposer leur foi dans des termes "rationnels" »¹⁹.

Or, il se passa alors quelque chose de remarquable : afin de se défendre, les Pères de l'Église affirmèrent non seulement que la foi chrétienne n'était pas ir-

¹⁴ *Ibid.*, p. 41.

¹⁵ *Ibid.*, p. 51-52.

¹⁶ *Ibid.*, p. 76.

¹⁷ A. COMASTRI, *Jésus, et si tout était vrai ?*, Nouan-Le-Fuzelier, Édition des Béatitudes, 2011, p. 82.

¹⁸ On appelle « Pères de l'Église » les écrivains chrétiens des premiers siècles de notre ère dont les œuvres ont contribué à formaliser le dogme de l'Église indivise (avant 1054).

¹⁹ S. MORLET, *Christianisme et philosophie, op. cit.*, p. 88.

rationnelle, mais également qu'elle était plus rationnelle que la philosophie. Ainsi certains chrétiens tels saint Justin ou saint Clément d'Alexandrie²⁰ en vinrent à revendiquer le statut de « philosophes ». Pour eux, seuls les disciples du Verbe incarné qu'est le Christ étaient les vrais philosophes²¹.

De fait, en qualifiant leur religion de « philosophie », et en se présentant comme les « vrais philosophes », ces auteurs pensaient probablement ne faire que répondre à des critiques. Mais, ce faisant, ils ouvraient la voie à une intégration de la philosophie grecque dans la pensée chrétienne. Car en se donnant le titre de « philosophes », ils manifestaient que la religion chrétienne est une religion du logos, de la raison, parce que Dieu s'est révélé comme le Verbe de Dieu, le Logos, la Raison divine. Et qu'en se révélant ainsi, Dieu donnait à la raison humaine toutes ses lettres de noblesse, manifestant par là que toute activité rationnelle droitement ordonnée vers la vérité rapproche de Dieu.

Ainsi, en se considérant comme les disciples du Verbe (*Logos*) de Dieu, les chrétiens vont donc peu à peu être conduits à envisager les philosophies païennes comme une introduction (propédeutique) au christianisme. La philosophie païenne étant partiellement vraie, son étude pouvait donc être considérée comme une aide afin d'accueillir le message de la foi. Ce que Clément d'Alexandrie (150-215) par exemple affirmera dans ses *Stromates* lorsqu'il écrit :

J'admets que la philosophie grecque ne saisit pas la vérité dans son ampleur, j'admets encore qu'elle est radicalement impuissante à faire pratiquer les commandements du Seigneur : il n'en reste pas moins qu'elle prépare la voie à la

²⁰ Par exemple, CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, VI, 7, 55, 1-2 : « La philosophie désire la sagesse qui consiste dans la droiture de l'âme et de la parole et dans la pureté de la vie, elle a des dispositions d'amour et d'amitié pour la sagesse et elle fait tout pour l'atteindre. Chez nous, on appelle philosophes ceux qui sont épris de la Sagesse créatrice et éducatrice de l'univers, c'est-à-dire épris de la connaissance du Fils de Dieu ».

²¹ Pour comprendre cette position, il faut noter que durant l'Antiquité tardive, on attache une grande importance à l'étymologie du mot « philosophie » qui signifie littéralement « amour de la sagesse ». On comprend qu'une telle étymologie n'ait pas laissé insensibles les Chrétiens puisque la vie chrétienne ne consiste pas en autre chose que d'aimer Dieu qui est Sagesse. D'où l'emploi assez massif chez les Pères, dont saint Justin, du terme « philosophie », lequel est alors « christianisé » pour désigner la vie chrétienne dans son ensemble. Pythagore (VI^e s. av. J.-C.) passe pour l'inventeur du terme *philosophos*, d'après une anecdote qui semble remonter aux premiers temps de son école et qui a été transmise, avec des variantes, par plusieurs auteurs (Plutarque, Diogène ou Cicéron). En rassemblant les éléments de ces divers récits, l'anecdote se résume ainsi : Léon, tyran de Phlionte, ayant remarqué l'intelligence et l'éloquence de Pythagore, lui demanda quelle était la science dont il se réclamait. Celui-ci répondit qu'il n'avait aucune science particulière, mais qu'il était philosophe. Léon l'interrogeant alors sur la signification de ce mot nouveau, Pythagore répondit qu'il ne pouvait se prétendre « sage », car Dieu seul est tel, mais qu'il était « chercheur de la sagesse ».

doctrine royale par excellence ; par quelque biais elle assagit l'homme, elle préforme son caractère, elle le prépare à se laisser pénétrer de la vérité [...]»²².

Envisagée à la lumière de la foi, la philosophie grecque va donc apparaître aux yeux de certains chrétiens comme un moyen inspiré par Dieu afin que les païens se préparent à recevoir l'Évangile. Pour saint Justin, le Verbe de Dieu travaillait le cœur des philosophes avant la venue de Jésus²³. Saint Clément d'Alexandrie voyait quant à lui dans la philosophie, à titre d'hypothèse du moins, un don de Dieu équivalent pour les Grecs au don de la Loi pour les juifs²⁴. La raison des païens n'était donc pas mauvaise en elle-même, loin s'en faut. Purifiée par la foi en la Révélation de la Sagesse qu'est Dieu, elle apparaissait bien plutôt comme un moyen pour s'élever jusqu'à Dieu qui est Esprit.

Dans cette nouvelle perspective, la philosophie va peu à peu être intégrée dans l'éducation des jeunes chrétiens. Ainsi, pour Origène (185-254), l'une des figures les plus importantes du christianisme grec de l'Antiquité, l'acquisition de la sagesse divine présupposait l'exercice de la sagesse humaine, notamment celle des philosophes²⁵. Par contre, si cette sagesse humaine s'arrêtait à la recherche d'un bonheur purement mondain, elle ne serait que folie²⁶. Autrement

²² Clément d'Alexandrie, *Stromate* I, 80, 6 (SC 30, p. 108). Ou encore : « L'enseignement du Sauveur se suffit à lui-même et n'a besoin de rien d'autre, puisqu'il est "force et sagesse de Dieu". Lorsqu'elle survient, la philosophie ne rend pas la vérité plus puissante, mais, rendant impuissante l'attaque de la sophistique contre elle et déjouant les pièges contre la vérité, elle est appelée à bon droit la haie et le mur de la vigne » (*Stromates*, I, 20, 100, 1).

²³ JUSTIN, *Apologie* II, 10, 1-3 : « Notre doctrine surpasse toute doctrine humaine, parce que nous avons tout le Verbe dans le Christ qui a paru pour nous, corps, verbe et âme. Tous les principes justes que les philosophes et les législateurs ont découverts et exprimés, ils les doivent à ce qu'ils ont trouvé et contemplent partiellement du Verbe. C'est pour n'avoir pas connu tout le Verbe, qui est le Christ, qu'ils se sont souvent contredits eux-mêmes. »

²⁴ Cf. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate* I, 5, 28 : « Peut-être même la philosophie a-t-elle été donnée, elle aussi, comme un bien direct aux Grecs, avant que le Seigneur ne les eût appelés eux aussi : car elle faisait l'éducation du genre grec, tout comme la Loi celle des Hébreux, pour aller au Christ. La philosophie est un travail préparatoire : elle ouvre la route à celui de le Christ rend ensuite parfait ».

²⁵ « Je voudrais que tu prennes de la philosophie des grecs ce qui peut devenir, pour ainsi dire, des disciplines générales et propédeutiques pour le christianisme, ainsi que les notions de la géométrie et de l'astronomie qui pourront être utiles à l'interprétation de la Sainte Écriture » (ORIGÈNE, *Ep. ad Greg.*, I).

²⁶ Marchant dans les pas d'Origène, saint Basile (330-379) encourageait également les jeunes à étudier la culture grecque, en la considérant une propédeutique pour acquérir la *paideia* chrétienne. Cf. BASILE DE CÉSARÉE, *Oratio ad iuvenes*, II (traduction modifiée F. Boulenger, p. 42-44) : « Ceux qui se préparent au métier des armes, ayant acquis de l'habitude dans la gesticulation et la danse, recueillent les fruits de leurs amusements au jour du combat. Eh bien ! nous aussi nous devons penser qu'un combat nous est proposé, le plus grand de tous les combats ; qu'en

dit, la raison ne devait pas s'enfermer sur elle-même mais s'ouvrir, dans la foi, à des horizons qui la dépassent.

CONCLUSION

Notre parcours historique nous a conduits à comprendre que c'est au nom de leur foi en Dieu qui est *Logos* que les Chrétiens vont peu à peu devenir les défenseurs de la raison. Cela étant, ils ont intégré l'héritage de la pensée païenne dans la mesure où celui-ci disposait l'intelligence à accueillir la foi ou à l'approfondir.

Ainsi, pour nombre de Pères, l'exercice de la raison naturelle était une bonne chose. Avant le Christ, elle a préparé les hommes à accueillir la sagesse. Après le Christ, elle devait servir à mieux comprendre la sagesse surnaturelle manifestée dans les Saintes Écritures. Autant dire que, après le Christ, la raison doit reconnaître ses insuffisances. Elle doit reconnaître humblement que seule la foi donne la véritable et complète sagesse. Cependant, ce dépassement ne se fait pas par contradiction, par une négation de la raison, mais en l'assumant pleinement et en achevant son désir de connaître Dieu.

Bien des siècles plus tard, Jean-Paul II fera sienne la pensée des chrétiens des premiers siècles lorsqu'il comparera la foi et la raison aux deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever jusqu'à Dieu.

vue de lui, il nous faut tout faire, il nous faut tout souffrir, dans la mesure de nos forces, pour nous y préparer ; poètes, historiens, orateurs, tous les hommes, il faut avoir commerce avec tous ceux de qui il peut résulter quelque utilité pour le soin de notre âme. De même que les teinturiers commencent par faire subir certaines préparations à l'objet destiné à recevoir la teinture, et ensuite y appliquent la couleur soit de pourpre, soit une autre, de la même façon nous aussi, si nous voulons que demeure indélébile notre idée du bien, nous demanderons donc à ces sciences du dehors une initiation préalable, et alors nous entendrons les saints enseignements des mystères ; et pour nous être habitués à voir le soleil dans l'eau, nous fixerons notre regard sur la vraie lumière. »

LA RAISON MISE AU SERVICE DE LA FOI
Saint Athanase, saint Hilaire, et les Pères cappadociens

Frère Clément-Marie DOMINI

INTRODUCTION

Une nuit d'automne de l'an 312, à la veille d'une bataille décisive, l'empereur Constantin fait un songe. Il voit deux lettres grecques entremêlées : le Chi (X) et le Rho (P), qui sont les deux premières lettres de « Christ », en grec. Et il entend une voix qui lui dit : « *In hoc signo vinces* » – « Par ce signe tu vaincras ». Le lendemain, 28 octobre 312, il fait reproduire ces deux lettres sur les boucliers de ses soldats, et il engage la bataille au pont de Milvius, à quelques kilomètres au nord de Rome, contre son rival et beau-frère Maxence. Nous connaissons la suite : Constantin est vainqueur, et devient l'unique empereur d'Occident. L'année suivante, en 313, il signe l'édit de Milan, qui met fin aux persécutions contre les chrétiens dans l'empire d'Occident.

Pourtant, après des décennies de persécutions sanglantes, et alors que l'Église pouvait enfin aspirer à la paix, un danger infiniment plus sournois et destructeur va menacer l'Église. Ce danger vient de l'intérieur : il s'agit de l'hérésie arienne. Arius, prêtre d'Alexandrie, en Égypte, a élaboré une doctrine selon laquelle le Verbe ne serait qu'une créature. Il fait donc de Jésus un être exceptionnel, intermédiaire entre Dieu et les hommes, mais il nie sa divinité. Cette hérésie va déchirer l'Église et l'empire durant des décennies. C'est dans ce contexte que vont se lever des hommes, éminents à la fois par leur science et par leur sainteté, pour défendre la vérité de la foi. Ces hommes seront inséparablement des hommes de foi et des hommes de raison.

Jean-Paul II écrivait, en introduction de son encyclique *Fides et ratio* : « La foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité¹. » Nous allons suivre ces hommes que la Providence a donnés à l'Église en des temps où elle était secouée par l'une des plus graves crises doctrinales de son histoire.

¹ JEAN-PAUL II, Encyclique *Fides et ratio*, 14-09-1998 [par la suite : *FR*], Introduction.

I. SAINT ATHANASE

Son nom est « Immortel » – « A-athanase ». Et en effet, il l'est ! Sans hésiter, et sans risque d'exagération, on peut dire qu'Athanase est l'un des plus grands saints de l'Église. Ce grand évêque au nom à la consonance étrange semble lointain dans le temps, mais en réalité il nous est très proche. Il est l'une de ces constellations dont parlait Benoît XVI, qui nous éclairent encore aujourd'hui. Saint Athanase est né vers l'an 300, à Alexandrie – il est donc contemporain et concitoyen d'Arius. Athanase, prodigieusement intelligent, pétri de culture grecque, était diacre lorsqu'il accompagna l'évêque d'Alexandrie (nommé... Alexandre) au concile de Nicée en 325. Il y contribua à la condamnation d'Arius et à la formulation des dogmes de l'Incarnation et de la Sainte Trinité : le concile de Nicée adopta le terme grec *homoousios* (consubstantiel) pour qualifier le Verbe de Dieu par rapport au Père. Devenu lui-même évêque d'Alexandrie en 328, âgé d'à peine 30 ans, il fut dès lors, et pour le reste de sa vie, en butte à la persécution des ariens, de plus en plus nombreux en Égypte et dans l'Église entière, en Orient et en Occident. Benoît XVI souligne : « Son intransigeance, tenace et parfois également très dure, bien que nécessaire, contre ceux qui s'étaient opposés à son élection épiscopale et surtout contre les adversaires du Symbole de Nicée, lui valut l'hostilité implacable des ariens et des philo-ariens². » Ces ariens furent soutenus par les empereurs. Ainsi, Athanase dut défendre la foi contre les empereurs, les gouverneurs de provinces, mais aussi, selon l'expression de l'ancien martyrologe romain, « contre un nombre infini d'évêques » qui s'étaient laissés séduire par l'arianisme.

Saint Athanase sera même condamné par le pape Libère. Ce dernier fut d'abord un ardent défenseur d'Athanase. C'est pour cette raison qu'il fut exilé en 355 en Macédoine. Là, il fut soumis à des pressions de l'empereur Constance II. Sur les conseils de son ami Fortunatien d'Aquilée et d'autres de ses hommes de confiance³, selon l'expression d'une historienne, le pape « abandonna l'attitude courageuse qu'il avait maintenue jusque-là », et il alla « de concessions en concessions⁴... ». Il se désolidarisa d'abord d'Athanase, puis il signa une formule semi-arienne. Saint Athanase lui-même écrit, dans son *Histoire des Ariens* : « Libère ayant été exilé par la suite, deux ans après, il défaillit ;

² BENOÎT XVI, « Audience générale : saint Athanase », 20-06-2007.

³ Cf. l'intéressant article de L. Duchesne, « Libère et Fortunatien », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 28 (1908), p. 31-78 [en ligne : http://www.persee.fr/doc/mefr_0223-4874_1908_num_28_1_6969].

⁴ É. PAOLI, « Libère », in P. LEVILLAIN (dir.), *Dictionnaire historique de la papauté*, Paris, Fayard, 1994, p. 1047.

effrayé par des menaces de mort, il signa⁵. » Saint Jérôme parle également du pape Libère, « vaincu par l'ennui de l'exil, ayant signé une formule hérétique⁶. » Enfin, le pape Libère condamna Athanase, et le déclara « séparé de la communion romaine⁷. » Athanase sera exilé à cinq reprises. Sur les quarante-cinq années de son épiscopat, il en passa au total dix-sept en exil...

Saint Athanase fut donc un adversaire de l'hérésie arienne, oui, mais parce qu'il était un passionné du Christ dans son mystère de l'Incarnation. Quel équilibre impressionnant chez lui entre la divinité clairement affirmée de Jésus, et l'insistance sur son humanité et sa proximité avec chacun de nous ! Son œuvre doctrinale la plus célèbre est le traité sur l'incarnation du Verbe, qui s'est fait chair en devenant comme nous pour notre salut. C'est là qu'il a écrit la célèbre et lapidaire formule : « Dieu s'est fait homme pour que nous devenions Dieu⁸. » Benoît XVI ajoute à son sujet : « L'idée fondamentale de tout le combat théologique de saint Athanase était précisément celle que Dieu est accessible. Il n'est pas un Dieu secondaire, il est le vrai Dieu, et, à travers notre communion avec le Christ, nous pouvons nous unir réellement à Dieu. Il est devenu réellement "Dieu avec nous"⁹. »

Saint Athanase fut donc un grand intellectuel, mais dont la science et la connaissance n'avaient qu'un but, qui est très bien exprimé dans l'oraison de sa fête : « Accorde-nous, dans ta bienveillance, de te connaître toujours mieux et de t'aimer davantage. » Saint Athanase était également un contemplatif ; il fut un ami de saint Antoine d'Égypte, dont il nous a laissé une biographie qui est une référence. Saint Athanase a toujours admiré et promu, en évêque spirituel qu'il était, la vie religieuse, le monachisme et la vie érémitique.

Après avoir mentionné ses cinq exils, le texte de l'ancien martyrologe conclut ainsi : « Enfin, après bien des combats et des triomphes qu'il remporta par sa patience, il rentra dans son Église et s'endormit dans la paix du Christ la quarante-neuvième année de son épiscopat, en 373. » Soulignons que l'Église copte orthodoxe l'appelle « l'Apostolique », le « Phare de l'Orient » et la « Colonne de la foi ».

⁵ SAINT ATHANASE, *Histoire des Ariens*, 41.

⁶ SAINT JÉRÔME, *Chron.*, ad. Abr, 2365.

⁷ Lettre *Studens Paci* ; cf. aussi la lettre *Pro defifico*, dans laquelle le pape Libère confirme à des évêques la condamnation d'Athanase : « vous l'aviez condamné justement... » ; et il reedit rejeter « de [sa] communion Athanase... ».

⁸ SAINT ATHANASE, *Sur l'Incarnation*, 54, 3.

⁹ BENOÎT XVI, « Audience générale », *loc. cit.*

II. SAINT HILAIRE

L'empereur Constantin, dont nous avons parlé plus haut, a eu trois fils : Constantin, Constance et Constant ! Ils se partagèrent l'empire après la mort de leur père en 337, mais après l'assassinat de ses deux frères, c'est Constance qui régnera seul, jusqu'à sa mort en 361. Or, Constance était arien. Préoccupé comme son père de l'unité de son peuple, il tenta d'imposer l'arianisme dans l'empire.

C'est un fait, très peu d'évêques résistèrent en ces temps de confusion. Voici le témoignage de saint John-Henry Newman, qui a étudié et écrit sur cette période :

Je veux dire qu'à cette époque de grande confusion le dogme divin de la divinité de Notre Seigneur fut proclamé, imposé, maintenu et (humainement parlant) préservé bien davantage par l'*Ecclesia docta* que par l'*Ecclesia docens* ; que le corps des évêques fut infidèle à sa mission, tandis que le corps des laïcs fut fidèle à son baptême ; que tantôt le pape, tantôt le patriarche, le métropolitain et d'autres grands évêques, tantôt les conciles généraux ont dit ce qu'ils n'auraient pas dû dire, ou fait des choses qui ont obscurci et compromis la vérité révélée [...]. Je dis donc d'une part, qu'il y a eu un arrêt temporaire des fonctions de l'*Ecclesia docens*. L'ensemble des évêques a failli dans la confession de sa foi. Ils ont parlé dans des sens différents, les uns contre les autres ; pendant près de soixante ans après Nicée il n'y a rien eu qui ressemble à un témoignage ferme, constant, conséquent. Il y a eu des conciles peu sûrs, des évêques infidèles ; il n'y a eu guère que faiblesse, peur des conséquences, égarements, illusions, hallucinations, sans fin, sans espoir, gagnant presque jusqu'aux recoins les plus cachés de l'Église catholique. Les quelques-uns, relativement peu nombreux, qui sont restés fidèles, ont été discrédités et envoyés en exil ; le reste ne se composait que de ceux qui trompaient et de ceux qui étaient trompés¹⁰.

Or, comme le soulignait Jean-Paul II dans *Fides et ratio* : « Témoigner de la vérité est donc une tâche qui nous a été confiée, à nous évêques ; nous ne pouvons y renoncer sans manquer au ministère que nous avons reçu¹¹. »

¹⁰ J.-H. NEWMAN, *Pensées sur l'Église*, « Unam Santam, 30 », Paris, Cerf, 1956, p. 421-428. Newman précise en note au sujet de ce qu'il dit sur le corps des évêques : « Au sujet de ce parallèle entre la conduite des évêques catholiques et celle du peuple, pendant la crise arienne : il ne faut pas le comprendre comme si je voulais en tirer quelque conclusion qui ne s'accorderait pas avec l'infaiabilité de "l'Église enseignante" (c'est-à-dire l'Église quand elle enseigne) et avec les revendications que font le pape et les évêques de représenter l'Église sous cet aspect [...] J'ai simplement tracé un tableau historique, non proposé un enseignement dogmatique ; puisque c'est un fait historique, il n'est pas non plus doctrinalement faux qu'un pape, comme docteur privé, et davantage encore les évêques quand ils n'enseignent pas en vertu de leur charge, peuvent se tromper, comme cela s'est vu, de fait, au cours du IV^e siècle. Le pape Libère à Sirmium et un grand nombre d'évêques à Rimini et ailleurs, ont souscrit la formule eusébiennne : une telle erreur ne les empêchait pas d'être infaiillibles dans leur enseignement solennel. »

¹¹ FR 6.

Pourtant une autre grande figure se leva en Occident, en Gaule : Hilaire de Poitiers. Son nom signifie : joyeux ! Né dans une riche famille païenne de la région de Poitiers, il était très doué pour les études, et va recevoir une excellente instruction. Mais la question du sens de la vie le tourmentait. Déçu par ses lectures, il découvre un jour ce passage de la Bible, qui l'enthousiasme : « Je suis celui qui suis. » Il trouvera la pleine lumière dans l'Évangile de saint Jean, et vers l'âge de trente ans, il demande le baptême. La Providence permit qu'Hilaire rencontrât Athanase qui, précisément en raison de sa lutte contre l'arianisme, était en exil en Gaule à ce moment-là (jusqu'en 346). Vers 351, Hilaire est élu évêque de Poitiers. Il s'opposa lui aussi à l'arianisme, et devint gênant en raison de son influence sur les autres évêques de Gaule. Aussi fut-il exilé à son tour, en Phrygie (en actuelle Turquie), sur ordre de l'empereur Constance en 356. Il partira en disant : « On peut bien exiler les évêques, mais peut-on exiler la vérité ? » Or il découvrit là-bas la pensée des théologiens orientaux, et il y rédigea ses grands traités de doctrine trinitaire. À la mort de l'empereur, Hilaire put rentrer à Poitiers en 361. De retour dans sa ville, il continue à consacrer sa vie à la défense de la foi en la divinité de Jésus.

On peut relever deux choses particulièrement importantes dans sa façon de faire. Tout d'abord, il prend constamment appui sur l'Écriture, montrant combien tout l'Ancien Testament dévoile le mystère du Christ, et puisant dans l'Évangile et le nouveau testament les passages qui montrent la préexistence du Verbe aux côtés du Père. Il insiste également, face aux Ariens qui interprètent mal certains passages de l'Évangile, sur le fait que « certaines pages de l'Écriture annoncent Jésus comme étant Dieu, tandis que d'autres soulignent son humanité¹²... » Un second point important que souligne Benoît XVI dans l'audience qu'il a consacrée à saint Hilaire, c'est ce don qu'avait l'évêque de Poitiers de « conjuguer la fermeté dans la foi et la douceur dans les relations interpersonnelles. » Benoît XVI évoquait son « esprit de conciliation qui cherche à comprendre ceux qui n'y sont pas encore arrivés et qui les aide, avec une grande intelligence théologique, à parvenir à la plénitude de la foi, dans la divinité véritable du Seigneur Jésus-Christ. » Jean-Paul II avait souligné cette complémentarité dans son encyclique sur la foi et la raison : « Nous, évêques, avons le devoir d'être « témoins de la vérité » dans l'exercice d'un service humble mais ferme, que tout philosophe devrait apprécier, au profit de la *recta ratio*, c'est-à-dire de la raison qui réfléchit correctement sur le vrai.¹³ » Celui qu'on surnomma « l'Athanase d'Occident » mourut en 368.

¹² BENOÎT XVI, « Audience générale : saint Hilaire de Poitiers », 10-10-2007.

¹³ FR 50.

III. LES PÈRES CAPPADOCIENS

On les appelle les Pères Cappadociens – la Cappadoce étant une région située en plein cœur de l'actuelle Turquie. Ils sont trois : Basile de Césarée, Grégoire de Nysse, son frère, et Grégoire de Nazianze, l'ami de Basile.

Basile et Grégoire de Nysse sont nés vers 330 dans une famille de dix enfants. Leur grand-mère est sainte Macrine l'ancienne, ainsi appelée pour ne pas la confondre avec sainte Macrine la jeune, sa petite-fille, qui était la sœur aînée de Basile et Grégoire, lesquels ont encore pour jeune frère saint Pierre de Sébaste. On n'a pas attendu la famille Martin pour avoir de belles et saintes familles !

Quant à saint Grégoire de Nazianze, il est né dans le foyer d'un juif converti qui deviendra évêque. Avec Basile, ils se rencontrent à Athènes, lors de leurs études, et se lient d'une profonde amitié spirituelle. De retour en Cappadoce, ils font des projets monastiques, mais l'Église a besoin d'évêques courageux en cette période troublée. Basile devient évêque de Césarée. Sa forte personnalité en fait un évêque de premier plan qui défend la foi de Nicée. Il rédige également des règles monastiques, qui sont encore en vigueur dans les monastères "basiliens", et dans lesquelles il insiste en particulier sur la méditation des Écritures, sur l'obéissance et sur la charité fraternelle. Il mourut le 1^{er} janvier 379.

Son fidèle ami, saint Grégoire fut, lui, évêque de Nazianze, où il succède à son père, puis de Constantinople. Chassé de Constantinople, il finira solitaire, composant des poèmes liturgiques. Il défendit lui aussi ardemment la divinité du Verbe, ce qui lui valut d'être appelé le Théologien. Benoît XVI disait au sujet de saint Grégoire :

Pour lui, dans le drame d'une vie sur laquelle pesait la conscience de sa propre faiblesse et de sa propre misère, l'expérience de l'amour de Dieu l'a toujours emporté. « Âme, tu as une tâche – nous dit saint Grégoire à nous aussi – la tâche de trouver la véritable lumière, de trouver la véritable élévation de ta vie. Et ta vie est de rencontrer Dieu, qui a soif de notre soif¹⁴.

Il mourut le 25 janvier 390.

Quant au frère de Basile, Grégoire, il devint évêque de Nysse. Il fut, dit Benoît XVI, « l'un des acteurs du concile de Constantinople de 381, qui définit la divinité de l'Esprit-Saint¹⁵. » Son frère Basile avait préparé le terrain, mais il était mort environ deux ans avant ce concile, qui compléta le symbole de Nicée. Grégoire écrivit un ouvrage assez célèbre, la *Vie de Moïse*, où il présente le patriarche « comme un homme en marche vers Dieu : cette montée vers le Mont

¹⁴ BENOÎT XVI, « Audience générale : saint Grégoire de Nazianze (2) », 22-08-2007.

¹⁵ BENOÎT XVI, « Audience générale : saint Grégoire de Nysse (1) », 29-08-2007.

Sinaï devient pour lui une image de notre ascension dans la vie humaine, vers la vraie vie, vers la rencontre avec Dieu.¹⁶ » Dans une homélie sur le Cantique des cantiques, Grégoire décrit l'itinéraire de l'âme dans l'éternité par cette belle formule :

Ainsi, dans l'éternité du siècle sans fin, celui qui court vers Toi devient toujours plus grand et plus haut que lui-même, augmentant toujours par l'accroissement des grâces [...] ; mais comme ce qui est recherché ne comporte pas en soi de limite, le terme de ce qui est trouvé devient pour ceux qui montent le point de départ de la découverte de biens plus élevés. Et celui qui monte ne s'arrête jamais d'aller de commencement en commencement par des commencements qui n'ont jamais de fin¹⁷.

Ces trois saints évêques ont été de grands intellectuels, et de grands priants. Ils ont contribué à maintenir la foi en un temps où l'arianisme était encore vivace, et ont fait preuve d'un grand courage. Ainsi, l'empereur Valens envoya un jour à Basile un préfet chargé de lui faire répudier la foi de Nicée. Le préfet fut fermement éconduit par Basile, et lorsqu'il fit remarquer à l'évêque que personne ne lui avait jamais parlé avec une telle liberté, Basile lui répondit :

C'est que tu n'as jamais rencontré un évêque, autrement, il t'aurait parlé comme moi en pareille matière. Car, en tout autre point, préfet, nous sommes modérés et les plus humbles de tous, comme notre loi l'ordonne. Nous ne nous élevons avec arrogance contre personne, non seulement contre un si grand empereur, mais même contre le dernier du peuple. Mais lorsque Dieu est mis en cause, méprisant tout le reste, nous ne regardons que Lui seul. Le feu, le glaive, les bêtes, les ongles qui déchirent notre chair, nous causent plus de joie que d'horreur. Accable-nous donc d'injures, menace, fais tout ce qui te plaira, use de tout ton pouvoir, mais, que l'empereur le sache, jamais tu ne nous vaincras, jamais tu ne nous feras consentir à une doctrine impie, quand bien même tu nous menacerais de supplices plus horribles encore¹⁸.

Jean-Paul II écrivait dans *Fides et ratio* : « La Révélation fait donc entrer dans notre histoire une vérité universelle et ultime, qui incite l'esprit de l'homme à ne jamais s'arrêter ; et même elle le pousse à élargir continuellement les champs de son savoir tant qu'il n'a pas conscience d'avoir accompli tout ce qui était en son pouvoir, sans rien négliger¹⁹. » Nos trois Cappadociens se sont stimulés sur le plan intellectuel. Non seulement ils ont contribué à maintenir la foi, mais ils ont aussi œuvré à la développer, notamment en enrichissant la doctrine sur le Saint-Esprit, préparant et animant ainsi le premier concile de Constantinople qui eut lieu en 381.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE, Homélie 8.

¹⁸ A. BOULENGER, *Histoire générale de l'Église*, t. 1 : « L'Antiquité chrétienne » ; vol. 3 : « L'Église et l'État chrétien (313-476) », Librairie catholique Emmanuel Vitte, Paris, 1932, p. 90-91.

¹⁹ FR 14.

Ils sont également les témoins d'une belle amitié intellectuelle et spirituelle, que saint Grégoire de Nazianze décrit ainsi dans son homélie pour la mort de son cher ami Basile :

Nous étions conduits par les mêmes espérances envers la richesse la plus enviée : la science. Mais il n'y avait entre nous aucune envie, nous ne cherchions que l'émulation. Il y avait lutte entre nous deux, non pas à qui obtiendrait la première place, mais comment chacun la céderait à l'autre. Car chacun considérait l'éloge obtenu par l'autre comme étant le sien. [...] Chacun porte un surnom qui lui vient de ses parents ou de son propre fonds, d'après ses goûts particuliers ou ses occupations. Mais pour nous, la grande affaire et le grand nom, c'était d'être chrétiens et d'en porter le nom²⁰.

CONCLUSION

Dans la basilique Saint-Pierre de Rome, le Bernin a choisi quatre Docteurs de l'Église pour soutenir la chaire de saint Pierre : deux Docteurs de l'Orient, saint Athanase et saint Jean Chrysostome ; et deux Docteurs de l'Occident : saint Ambroise et saint Augustin. Dans notre cas, on pourra être surpris de voir Athanase, qui s'est opposé au pape Libère et a été excommunié par lui, soutenir la chaire de saint Pierre. Et pourtant... C'est bien ce que fit notre saint. En gardant, envers et contre tout, la foi de l'Église, il a été un soutien de la papauté, malgré les oppositions venant de l'intérieur de l'Église... et même du pape lui-même, qui fit preuve à cette époque d'une grande faiblesse devant les pressions des pouvoirs et des idées majoritaires d'alors.

Saint Athanase, saint Hilaire et les trois Cappadociens témoignent aussi de l'importance, en un temps de grave crise dans l'Église, du travail sérieux de la raison, travail qu'ils ont vécu dans la joie et la paix du cœur. Ces saints se sont mutuellement soutenus dans le courage et l'amitié. Et ils ont sans relâche opposé, à leurs adversaires – qui étaient hélas le plus souvent des prêtres et des évêques – la foi et la raison.

Nous voudrions souligner enfin combien le courage ces saints évêques en a fait des hommes libres. Un mois avant sa renonciation, Benoît XVI ordonnait des évêques en la solennité de l'Épiphanie – dont son fidèle secrétaire, M^{gr} Georg Gänswein. Voici ce qu'il leur disait :

Le courage de contredire les orientations dominantes est aujourd'hui particulièrement urgent pour un évêque. Il doit être valeureux. [...] La crainte de Dieu libère de la crainte des hommes. Elle rend libres ! [...] L'approbation des opinions

²⁰ SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Homélie pour la mort de saint Basile*.

dominantes [...] n'est pas le critère auquel nous nous soumettons. Le critère c'est Lui seul : le Seigneur²¹.

Ailleurs il avait dit : « Le ministère épiscopal suppose que l'on soit disposé à souffrir. Quiconque y verrait avant tout un honneur ou une position influente passerait à côté de l'essentiel. Sans la disposition à la souffrance, on ne peut remplir cette charge convenablement²². » Quelle belle description de nos saints Docteurs...

Jean-Paul II écrivait dans son encyclique : « Une fois la vérité retirée à l'homme, il est réellement illusoire de prétendre le rendre libre. Vérité et liberté, en effet, vont de pair ou bien elles périssent misérablement ensemble²³. » Oui, nos saints évêques du IV^e siècle sont des témoins de la parole de Jésus : « La vérité vous rendra libres » (Jn 8, 32). Qu'ils nous entraînent à l'être à notre tour.

²¹ BENOÎT XVI, « Homélie pour l'Épiphanie », 06-01-2013.

²² J. RATZINGER, *Appelés à la communion*, Paris, Fayard, 1991, p. 88-89.

²³ FR 90.

LES LUMIÈRES DE L'OCCIDENT

Saint Ambroise, saint Jérôme et saint Augustin

Frère Augustin DOMINI

INTRODUCTION

Lorsqu'on parle aujourd'hui des Lumières, on pense facilement au siècle des Lumières et à certains de ses plus illustres représentants : Voltaire, Rousseau, Diderot, etc. Ces auteurs ont marqué leur siècle par leur confiance en la lumière de la raison humaine, mais ils ont écarté la lumière de la foi car elle était pour eux cantonnée au domaine de ce qui est obscur. Cependant en se privant de la foi, ils se sont privés d'une lumière bien supérieure à celle de la raison. Nous allons voir comment au IV^e et V^e siècle trois grands Docteurs de l'Église vont, au contraire, se servir de leur grande intelligence pour faire resplendir la lumière de la foi. Ces trois Pères de l'Église et Docteurs de l'Église sont saint Ambroise, saint Jérôme et saint Augustin qui sont à peu près contemporains.

En nous intéressant à eux, nous chercherons à répondre à la question suivante : comment ces trois Docteurs de l'Église ont-ils mis toute leur intelligence au service de la foi et sont devenus ainsi des Lumières pour l'Occident ? Dans une première partie, nous verrons comment dans leur vie ils ont reçu la lumière de la foi. Dans une deuxième partie, nous verrons comment ils ont mis toute leur intelligence au service de la compréhension de la foi en dégageant quelques points lumineux de l'héritage immense qu'ils nous ont laissé.

I. LA LUMIÈRE DE LA FOI

DANS LA VIE DE CES TROIS DOCTEURS DE L'ÉGLISE

A. Saint Ambroise évêque de Milan

Rien ne prédestinait saint Ambroise à devenir un grand évêque de Milan. Il est né vers 340 à Trèves. C'était un homme certes doué d'une profonde culture, aussi bien rhétorique que philosophique, mais il n'était que simple catéchumène. Il était d'une grande famille et ses hautes capacités le conduisirent à devenir gouverneur de la Haute-Italie. L'épisode de son accession à l'épiscopat est resté célèbre. Après la mort d'Auxence, l'évêque arien de la ville de Milan, il y eut de nombreuses querelles entre catholiques orthodoxes et ariens. Saint Am-

broise, de par sa fonction, chercha à calmer les esprits et c'est ainsi qu'il fut proclamé évêque par la voix populaire, s'exprimant à travers une voix d'enfant : « Ambroise, évêque ! » Il mit alors toute son intelligence au service de la Parole de Dieu. Il commença alors à scruter avec assiduité les Écritures et à les méditer. La lecture et la méditation de la Parole de Dieu étaient sa nourriture. Benoît XVI en rapportant le témoignage laissé par saint Augustin dans les *Confessions*, sur la lecture assidue de la Parole de Dieu que pratiquait l'évêque de Milan, affirmait : « Et bien, dans cette "lecture du bout des lèvres", où le cœur s'applique à parvenir à la compréhension de la Parole de Dieu – voici "l'icône" dont nous parlons –, on peut entrevoir la méthode de la catéchèse ambrosienne : c'est l'Écriture elle-même, intimement assimilée, qui suggère les contenus à annoncer pour conduire à la conversion des cœurs¹. » C'est dans la lecture de la Parole de Dieu qu'il puisait son zèle pour prêcher en vue de la conversion.

Saint Ambroise est devenu un grand défenseur de la foi catholique. Son courage fut extraordinaire comme lorsque l'impératrice Justine et son fils tentèrent de prendre la basilique pour le culte arien dans les premiers mois de l'année 386. Il s'enferma dans l'église avec son peuple en prière. Saint Ambroise a été un grand défenseur de la foi chrétienne ainsi que de la virginité consacrée au Seigneur qu'il comparait au martyr et nous lui devons en grande partie la conversion de saint Augustin. Il fut un grand défenseur de la liberté de l'Église vis-à-vis du pouvoir temporel, allant même jusqu'à demander à l'empereur Théodose de faire pénitence publique des crimes qu'il avait commis à Thessalonique. Il mourut dans la nuit du 3 au 4 avril 397, à l'aube du Samedi-Saint.

B. Saint Jérôme, une vie dévouée au service de la Parole de Dieu

Jérôme est né à Stridon en 347 dans une famille chrétienne cultivée. On l'envoie parfaire ses études à Rome. Comme beaucoup de saints arrivant dans la ville éternelle, il est tiraillé entre la vie du monde et la vie chrétienne. Mais le désir de vivre une vie authentiquement chrétienne l'emporte et en 366, il s'oriente vers la vie ascétique. Nous pouvons dire que la Lumière de la foi l'a emporté sur les ténèbres des séductions du monde. Il part ensuite pour l'Orient comme ermite. Il en profite pour se perfectionner dans les langues, l'hébreu et le grec. Benoît XVI dit dans une de ses audiences :

Il partit ensuite pour l'Orient et vécut en ermite dans le désert de Calcide, au sud d'Alep (cf. *Ep* 14, 10), se consacrant sérieusement aux études. Il perfectionna sa connaissance du grec, commença l'étude de l'hébreu (cf. *Ep* 125, 12), transcrivit des codex et des œuvres patristiques (cf. *Ep* 5, 2). La méditation, la solitude, le contact avec la Parole de Dieu firent mûrir sa sensibilité chrétienne. Il sentit de manière plus aiguë le

¹ BENOÎT XVI, « Audience générale : saint Ambroise de Milan », 24-10-2007.

poids de ses expériences de jeunesse (cf. *Ep* 22, 7), et il ressentit vivement l'opposition entre la mentalité païenne et la vie chrétienne : une opposition rendue célèbre par la "vision" dramatique et vivante, dont il nous a laissé le récit. Dans celle-ci, il lui sembla être flagellé devant Dieu, car « cicéronien et non chrétien » (cf. *Ep* 22, 30)².

Cicéron était un grand auteur païen, proche de l'école philosophique des Stoïciens dont l'idéal ascétique était admirable, mais saint Jérôme comprit qu'un Chrétien ne peut pas se satisfaire d'une vie ascétique, de pénitence, sans une union profonde au Christ. Saint Jérôme étudia avec profondeur la Parole de Dieu, traduisant la Bible avec rigueur, à la demande du pape Damase en 382 et il fit à l'Église le don de la *Vulgate*, qui constitue toujours pour l'Église une référence. Son aura fut telle qu'il entraîna de saintes âmes à collaborer avec lui. Il commenta aussi un certain nombre de textes bibliques. Après la mort du pape Damase en 385, il quitta Rome pour se rendre en Terre Sainte, en Égypte sur les traces des moines du désert pour, finalement, s'établir jusqu'à sa mort à Bethléem où il s'éteignit le 30 septembre 419 ou 420. Son activité fut intense pendant ces années. Il s'occupa de monastères en exhortant les moines à la perfection, défendit la foi, combattit des hérésies, en particulier le pélagianisme, etc. Saint Jérôme, connu pour son naturel fougueux et un caractère très difficile n'en a pas moins exercé les vertus pour remporter le combat spirituel, en mettant en pratique la Parole de Dieu qu'il traduisait et commentait.

C. La conversion de saint Augustin à la raison et à la foi

Saint Augustin est sans aucun doute celui des trois qui a mis le plus de temps à s'ouvrir à la Lumière de la foi. Sa conversion a connu plusieurs étapes. A 19 ans, alors qu'il s'est éloigné de l'Église et vit dans les plaisirs de la chair, il est conquis par un livre de Cicéron qui l'embrase d'amour pour la sagesse. Il décide alors de lire la Bible. Mais à la première lecture, il est fortement déçu. Il ne trouve pas dans l'Écriture l'idéal de la sagesse auquel il aspirait, car il n'y découvre pas la rationalité que lui proposait la secte manichéenne à laquelle il avait adhéré. Il faudra attendre plusieurs années et sa rencontre avec saint Ambroise pour qu'il entre véritablement dans la compréhension de l'Écriture-Sainte dont il s'était détourné par orgueil. Benoît XVI parle ainsi de cette rencontre : « Augustin se rendit rapidement compte que la lecture allégorique des Écritures et la philosophie néoplatonicienne pratiquées par l'évêque de Milan lui permettaient de résoudre les difficultés intellectuelles qui, lorsqu'il était plus jeune, lors de sa première approche des textes bibliques, lui avaient paru insurmontable³. » Il retrouve dans la Parole de Dieu certaines intuitions

² BENOÎT XVI, « Audience générale : saint Jérôme (1) », 07-11-2007.

³ BENOÎT XVI, « Audience générale : saint Augustin (1) », 09-01-2008.

qu'avaient eues les philosophes néoplatoniciens de son époque, à savoir l'existence d'un *Logos* immatériel. Mais il comprend que la foi apporte une lumière plus grande et que l'humilité en est la condition. En reconnaissant le mystère de l'Incarnation, la lumière de la vérité divine s'est rendue accessible à tous les hommes et non seulement à une élite. La conversion de saint Augustin a été à la fois une conversion à la raison néoplatonicienne qui lui a rendu « l'espérance de trouver la vérité⁴ », et à la fois une conversion à la foi chrétienne dans laquelle il a trouvé la plénitude de la vérité. Pour lui, il ne pouvait y avoir de contradiction entre la foi et la raison, qui sont, nous dit-il, « les deux forces qui conduisent à la connaissance de la vérité⁵ ». Ces deux lumières sont nécessaires. « Elles sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité⁶ », comme le rappelle saint Jean-Paul II dans son encyclique *Fides et Ratio*. Sa vie va être bouleversée par son ordination sacerdotale inattendue qui le conduira à l'épiscopat et à mener une vie de pasteur dans la ville d'Hippone, jusqu'à sa mort en 430.

II. LA RAISON MIS AU SERVICE DE L'INTELLIGENCE DE LA FOI

Nous allons voir dans une deuxième partie comment ces trois Docteurs de l'Église ont mis toute leur intelligence au service de la foi : saint Jérôme dans son ardeur à apprendre les langues originales de la Bible pour avoir un accès plus rigoureux à la Parole de Dieu ; saint Ambroise dans sa prédication faisait découvrir les différents sens de l'Écriture ; et enfin saint Augustin, devenu un modèle pour les évêques dans leur charge de pasteur et de docteur de la vérité.

A. Saint Jérôme, l'étude des langues comme préalable à la compréhension de la Parole de Dieu

Saint Jérôme a consacré toute sa vie à l'étude de la Bible, au point d'être reconnu par le pape Benoît XV, comme « docteur éminent dans l'interprétation des Saintes Écritures ». Pour saint Jérôme, on ne peut être véritablement chré-

⁴ SAINT AUGUSTIN, « Lettre 1, Lettres 1-30 », in *Œuvres de saint Augustin, Epistulae I-XXX*, BA 40/A, A. Goldbacher (éd.), Serge Lancel (trad.), Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2011 : « Il me semble que l'on doit ramener les hommes à l'espérance de trouver la vérité. » ; Saint Jean-Paul II cite ce passage dans sa lettre apostolique *Augustinum Hipponensem* pour le 1600^e anniversaire de la conversion de saint Augustin.

⁵ SAINT AUGUSTIN, *Contre les Académiciens*, III, 20, 43 ; Deux phrases concernant cette harmonie de la foi et de la raison chez saint Augustin sont restées célèbres : « Crede ut intelligas » (« Crois pour comprendre »), la foi ouvrant à la recherche de la vérité, mais aussi « Intellige ut credas » (« Comprends pour croire »).

⁶ SAINT JEAN-PAUL II, *Fides et Ratio*, Introduction : « La foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité. »

tien sans connaître les Écritures : « Ignorer les Écritures, c'est ignorer le Christ » disait-il. Quand on ne se réfère plus à la Parole de Dieu, comment pouvons-nous être sûrs d'enseigner la vérité de la foi ? Saint Jérôme nous enseigne à lire et à méditer la Parole de Dieu, telle qu'elle nous a été transmise par écrit dans la Bible. Saint Jérôme avait étudié le grec et l'hébreu pour avoir un accès au texte original dans lequel l'Écriture Sainte avait été rédigée. Il avait ce grand souci de la rigueur dans l'étude du texte sacré. Il cherchait à rendre le texte avec précision, y compris dans l'ordre des mots, pour une meilleure compréhension de la Parole de Dieu. Il disait dans l'une de ses lettres :

S'il devait surgir une discussion entre les Latins sur le Nouveau Testament, en raison des leçons discordantes des manuscrits, ayons recours à l'original, c'est-à-dire au texte grec, langue dans laquelle a été écrit le Nouveau Pacte. De la même manière pour l'Ancien Testament, s'il existe des divergences entre les textes grecs et latins, nous devons faire appel au texte original, l'hébreu ; de manière à ce que nous puissions retrouver tout ce qui naît de la source dans les ruisseaux » (*Ep* 106, 2).

Il a accompli ce travail en donnant à l'Église la *Vulgate* qui est toujours le texte officiel latin de la Bible. Pour connaître la Parole de Dieu telle qu'elle a été transmise dans l'Écriture Sainte, il faut être fidèle dans la traduction des langues originales aux langues dites vernaculaires. En effet, certaines fois, une mauvaise traduction peut changer le sens des mots, voire celui d'une phrase, et ceci peut avoir des conséquences néfastes. La Parole de Dieu peut être édulcorée, comme lorsqu'on remplace l'Interjection de Jésus : « Malheur à vous ! » par « Malheureux êtes-vous ! » ou il peut y avoir des erreurs de compréhension, par exemple lorsqu'on traduit dans le Prologue de saint Jean : « Sans lui, rien ne s'est fait » où il faudrait traduire par « rien n'a été fait », car les réalités créées ne peuvent pas se produire elle-même. Notre Père fondateur insistait beaucoup sur la rigueur des traductions des textes bibliques et textes liturgiques et il aimait se référer à la *Nouvelle Vulgate*, issue du travail de saint Jérôme. Il n'a pas hésité à traduire certains textes que nous utilisons dans la liturgie avec plus de précision, en étant plus proche de l'original latin, comme dans le *Magnificat* : « Il renvoie des riches les mains vides ». Saint Jérôme peut nous aider à aimer davantage la Parole de Dieu, à en faire notre nourriture quotidienne en la lisant et la méditant.

B. Saint Amboise et les différents sens de l'Écriture Sainte

Saint Ambroise, comme saint Jérôme, avait lu Origène, un Père de l'Église qui a laissé une œuvre monumentale de traductions et de commentaires de la Bible. L'évêque de Milan a développé à la suite d'Origène ce qu'on appelle la *lectio divina*, cette méditation des Écritures par une lecture priante, où l'on se met vérita-

blement à l'écoute de la Parole de Dieu. Deux principes peuvent être dégagés de l'exégèse, c'est-à-dire l'interprétation de l'Écriture Sainte, de saint Ambroise.

Le premier est qu'il faut expliquer l'Écriture par l'Écriture : les passages de l'Écriture viennent s'éclairer mutuellement, le Nouveau Testament venant souvent éclairer l'Ancien qui était voilé sous forme de préfiguration. Par exemple, saint Ambroise nous parle d'Adam qui a quitté le paradis pour s'enfoncer dans le désert, alors que Jésus le nouvel Adam part au désert pour nous redonner le paradis.

Le second est repris aux Pères grecs. Il s'agit du triple sens de l'Écriture : historique ou littéral, dont Ambroise s'évade le plus souvent très vite ; moral ; mystique ou allégorique. Ambroise passe sans cesse de l'un à l'autre. Citons par exemple ce très beau commentaire du *Magnificat* : « Qu'en chacun ce soit l'âme de Marie qui exalte le Seigneur, qu'en chacun ce soit l'esprit de Marie qui exulte en Dieu ; si, selon la chair, la mère du Christ est unique, selon la foi, toutes les âmes engendrent le Christ ; chacune, en effet, accueille en elle le Verbe de Dieu⁷ ».

Saint Ambroise a ainsi contribué à instaurer en Occident une lecture spirituelle de la Bible qui a retourné complètement saint Augustin lorsqu'il venait écouter les sermons de l'évêque de Milan, alors qu'il n'était pas encore converti. Il nous enseigne que l'Écriture Sainte ne peut se comprendre que dans son unité et doit être toujours lue dans la perspective de la foi et pas seulement avec les outils de la "science historico-critique", comme l'avait souligné le pape Benoît XVI dans son livre *Jésus de Nazareth*.

C. Saint Augustin, pasteur et docteur

Saint Augustin a connu après sa conversion au Christ, une seconde conversion. En effet, alors qu'il voulait consacrer toute sa vie à la contemplation de la vérité, en scrutant les Écritures, le Seigneur l'a appelé à devenir pasteur de son peuple dans la ville d'Hippone. Voici comme Benoît XVI parle de cette seconde conversion : « Saint Augustin voulait uniquement être au service de la vérité, il ne se sentait pas appelé à la vie pastorale, mais il comprit ensuite que l'appel de Dieu était celui d'être un pasteur parmi les autres, en offrant ainsi le don de la vérité aux autres. » Il s'agissait d'annoncer la vérité en la rendant accessible au peuple. Saint Augustin est devenu un vrai modèle pour les pasteurs : « Sans cesse prêcher, discuter, reprendre, édifier, être à la disposition de tous – c'est une lourde charge, un grand poids, une immense fatigue⁸. » S'il écrivit alors cer-

⁷ SAINT AMBROISE, *Discours sur l'Évangile selon Luc*, 2, 26-27 (SAEMO, XI, Milan-Rome 1978, p. 169).

⁸ SAINT AUGUSTIN, *Sermon* 339, 4.

tains traités théologiques de grande envergure comme le *De Trinitate*, il avait surtout le grand souci de transmettre la vérité aux petits, par ses homélies et il renonça ainsi à la rédaction de grands traités pour enseigner le peuple d'Hippone. Il mit ainsi toute son intelligence au service de l'annonce de la vérité en combattant les hérésies, en essayant de ramener dans la communion de l'Église les schismatiques. Il n'y avait pas chez lui de contradiction entre doctrine et pastorale. Il est devenu ainsi un modèle pour tous les évêques qui sont appelés à exercer la charge de l'enseignement de la vérité, une dimension souvent mise de côté aujourd'hui, alors qu'elle correspond au commandement du Seigneur à ses Apôtres peu de temps avant son Ascension.

Saint Ambroise, saint Jérôme et saint Augustin sont considérés parmi les plus grands Docteurs de l'Église des premiers siècles, car ils ont laissé à l'Église un trésor immense dans lequel elle continue à puiser. Ces trois esprits brillants ont mis humblement leur intelligence au service de la recherche de la vérité et de la transmission de la foi, découverte et assimilée dans la Parole de Dieu. Ils peuvent à bon droit être considérés comme des Lumières pour notre Occident dont ils ont contribué à façonner la culture.

L'INTELLIGENCE DU CŒUR

Saint Bernard de Clairvaux

Père Bernard DOMINI

Bien chers amis, après avoir approfondi en notre premier Forum le baptême de la raison avec les Pères et Docteurs de l'Église de l'antiquité chrétienne, nous approfondissons à présent le Moyen Âge et la Renaissance pour découvrir ce qu'a été l'alliance de la foi et de la raison.

Une jeune maman bourguignonne eut un songe en l'an 1090 : elle vit l'enfant qu'elle portait en son sein sous l'image d'un petit chien blanc et roux, qui aboyait à plein gosier. Ce songe a été ainsi interprété par un saint prêtre : l'enfant sera tout à Dieu ; comme le chien, il sera fidèle, il ne se taira jamais devant le mal et sa parole sera un baume pour les cœurs blessés.

Ce songe s'est réalisé parfaitement : saint Bernard a été la lumière de son temps, un prophète intrépide, à la liberté de parole étonnante avec des entailles de miséricorde non moins surprenantes. Il a su allier la fermeté paternelle à la douceur maternelle. Ce qui a le plus touché les hommes du XII^e siècle et les chrétiens de tous les temps ensuite, c'est l'amour tendre qui rayonnait du cœur de saint Bernard. Notre saint n'a pas écrit de traité sur le Cœur de Jésus, mais il a vécu l'imitation du Sacré-Cœur. Les foules ne s'y sont pas trompées. Lorsqu'il parlait, même fortement, c'était Dieu-Amour qui se manifestait par les paroles de sa bouche. Il a été surnommé le Docteur mellifique parce que ses paroles étaient douces comme le miel, mais elles avaient en même temps la solidité du rocher, car elles étaient puisées dans la Foi.

Saint Bernard avait donné à son fils spirituel devenu le bienheureux pape Eugène III ce conseil : exercer l'humilité en prenant pour modèle les vertus de Marie. De même, il a dit à ses moines : « Si le vent des tentations te submerge, regarde l'étoile, invoque Marie. » Par son union à la Vierge Marie, il a développé les vertus d'humilité, de douceur, de miséricorde et de pureté. C'est ainsi qu'il est devenu le Docteur mellifique qui a su allier foi et raison par l'intelligence du cœur.

Mais saint Bernard n'a jamais séparé sa dévotion à la Vierge Marie de celle à l'égard de Jésus. La Vierge Marie ne peut que nous conduire à Jésus. Dans son traité sur la liberté et la grâce, saint Bernard, disait qu'être libre du péché et de

notre misère n'est possible que par la grâce. La destinée de l'homme dépend donc de son consentement ou non consentement à la grâce.

L'œuvre du Salut, pour lui, est l'œuvre du Christ mais elle est aussi l'œuvre de la liberté de l'homme : « La grâce ne fait point une partie de l'œuvre et le libre arbitre l'autre ; ils agissent ensemble par une opération indivise. Le libre arbitre fait tout et la grâce fait tout aussi ; mais, de même que la grâce fait tout dans le libre arbitre, ainsi le libre arbitre fait tout par la grâce » (lettre 47).

Mais, pour saint Bernard, cette grâce vient du Christ : « C'est en Jésus-Christ que nous avons commencé par être créés à la liberté de la volonté ; c'est par Jésus-Christ que nous avons été réformés dans l'esprit de liberté, enfin c'est avec Jésus-Christ que nous devons être un jour consommés dans l'état de l'éternité¹ ». Ainsi, pour saint Bernard, pas de grâce sans le Christ, pas de conversion sans Lui, mais pas davantage sans la libre coopération de l'homme.

L'itinéraire spirituel qu'il proposait à ses moines est celui de l'Évangile. La première étape est la conversion qui dépasse les forces humaines seules. Elle consiste à se reconnaître pécheur, tout en s'ouvrant au Christ Sauveur : « Je me croyais quelque chose et je n'étais rien. Après m'être confié au Christ en imitant son humilité, j'ai reconnu la vérité ; je l'ai exaltée en la confessant, mais je suis humilié à l'excès : la considération de moi-même m'a rendu vil à mes yeux² ».

Saint Bernard veut entraîner le converti sur la route de la vérité. Il lui propose donc de franchir les degrés de l'humilité, car ils sont la voie qui conduit à la vérité. Mais où trouvera-t-on cette voie, en quel livre, en quel auteur ? En Jésus-Christ ! « Il se donne lui-même comme exemple d'humilité et modèle de douceur. Quand Jésus dit : "Je suis la voie, la vérité", il ajoute : "la vie". C'est comme s'il disait : "Je suis la voie qui conduit à la vérité ; je suis la vérité qui promet la vie ; je suis la vie que je donne."³ »

Mais saint Bernard est réaliste ! Le nouveau converti doit exercer les vertus pour être dans la vérité, car il est aveuglé par son orgueil. Aussi, pour gravir les degrés de l'humilité, il lui propose de descendre un à un les douze degrés de l'orgueil qu'il a édifîés : curiosité, légèreté d'esprit, vaine joie, jactance, singularité, arrogance, présomption, obstination en soutenant ses fautes (ce qui est la justification), hypocrisie, révolte de la désobéissance, liberté de péché, habitude du péché.

¹ SAINT BERNARD, in *Œuvres complètes*, Paris, 1887, t. 2, p. 429.

² SAINT BERNARD, « Les degrés de l'humilité », in O. PHILIPPON, *Bernard de Clairvaux, Bernard de tous les temps*, Paris, Téqui, 1982, p. 351.

³ *Ibid.* p. 345.

Mais un tel chemin de conversion est bien difficile, il est même très décourageant à cause de nos grandes misères. Aussi il conseille, avec persuasion et flamme, de se laisser guider par Notre-Dame :

Ô homme, qui que tu sois, qui, dans cette marée du monde, te sens emporté à la dérive parmi orages et tempêtes, ne quitte pas des yeux les feux de cet astre (qu'est Marie) si tu ne veux pas sombrer sous la bourrasque. Quand se déchainent les rafales des tentations, quand tu vas droit sur les récifs de l'adversité, regarde l'étoile, crie vers Marie ! Si l'orgueil, si l'ambition, si le dénigrement, si la jalousie te bousculent de leur houle, regarde l'étoile, crie vers Marie ! Si la colère ou l'avarice, si les sortilèges de la chair secouent la barque de ton âme, regarde vers Marie ! Quand, tourmenté par l'énormité de tes fautes, honteux des souillures de ta conscience, terrorisé par l'horreur du jugement, tu te laisses déjà happer par le gouffre de la tristesse, par l'abîme de la désespérance, pense à Marie ! Dans les périls, dans les angoisses, dans les situations critiques, pense à Marie ! Crie vers Marie ! Que son nom ne quitte pas tes lèvres, qu'il ne quitte pas ton cœur et, pour obtenir la faveur de ses prières, ne cesse d'imiter sa vie⁴ !

Les trois dernières paroles du *Salve Regina* composé par l'évêque du Puy, Adhémar de Monteil, sont de saint Bernard : « O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria. » Ces paroles sont tout un programme ! Jésus veut agir par elle et donner par elle la douceur, la tendresse et la miséricorde, L'homme a besoin de cette tendre Mère pour croire en l'infinie miséricorde du Père !

Le converti, peu à peu, franchit les étapes de la vie spirituelle. Il faut à présent qu'il se développe dans l'amour de Dieu. Saint Bernard a donné un magnifique traité sur l'amour de Dieu. Mais plusieurs degrés seront à franchir !

Le premier degré est d'aimer Dieu pour son propre intérêt : « L'homme animal et charnel, qui ne savait rien aimer que lui-même, commence à aimer Dieu dans son intérêt, car l'expérience lui a appris qu'en Dieu il peut tout ce qui lui est avantageux et qu'il ne peut rien sans lui⁵ ». Dieu lui fait alors goûter combien il est bon. Le second degré de l'amour de Dieu est donc d'aimer Dieu pour la douceur qu'Il nous donne. Le troisième degré : aimer Dieu parce qu'Il est infiniment bon et infiniment aimable et digne d'être aimé. Le quatrième degré ne sera vécu en plénitude qu'au Ciel : s'aimer soi-même pour Dieu !

Mais sur la terre, malgré les passions et tendances mauvaises non encore totalement déracinées, nous pouvons quand même arriver à la mesure de l'Amour de Dieu, qui est de l'aimer sans mesure :

⁴ B. MARTELET (éd.) *Saint Bernard et Notre Dame*, Desclée, 1953, p. 116-117.

⁵ O. PHILIPPON, *Bernard de Clairvaux, op. cit.*, p. 393.

Quel doit être le terme de notre amour envers Lui et sa mesure ? Quelle sorte d'amour lui donner ? Il ne peut être gratuit, car il est dû. C'est l'immensité qui nous aime, l'éternité, la charité suréminente, Dieu enfin, dont la grandeur est sans limite, dont la Sagesse est sans mesure, dont la Paix dépasse tout entendement ; et nous voudrions lui donner un Amour limité⁶ ?

On doit aimer Dieu sans mesure parce que Lui, d'abord, nous a aimés sans mesure !

Lorsque l'homme intérieur en est arrivé à cette compréhension de l'amour de Dieu, il peut pénétrer dans le jardin clos du Cantique des cantiques et découvrir les secrets de l'Époux, qui ne sont révélés qu'aux âmes pures, aimantes et obéissantes.

C'est dans ce Livre Saint que saint Bernard trouvera les délices de son âme assoiffée d'amour. Il s'y découvrira, et c'est en commentant ce Cantique des cantiques à ses moines qu'il nous livrera les plus beaux secrets de sa vie mystique. Il n'a certes pas tout dit, mais quelle intensité d'amour ! Quelle flamme ! Quel désir de l'union avec le Verbe incarné ! Quel désir aussi d'enflammer ses moines de cet Amour ! C'est ici que nous découvrirons l'âme de feu de saint Bernard. C'est là aussi que nous comprendrons pourquoi notre saint a tellement conquis les âmes de son temps.

Le Cantique des cantiques se termine ainsi : « L'amour est fort comme la Mort, la jalousie inflexible comme le Schéol. Ses traits sont des traits de feu, une flamme de Yahvé. Les grandes eaux ne pourront éteindre l'Amour, ni les fleuves le submerger » (Ct 8, 6-7). Cet Amour, saint Bernard en était rempli. Il avait dit à ses moines qu'ils ne devaient pas être des aqueducs mais des vasques, car ils devaient d'abord retenir en eux l'Amour divin pour pouvoir en répandre ensuite le trop-plein. Voilà le secret de notre saint : l'Amour divin, rien que l'Amour divin, l'Amour divin sans mesure.

Comment résister à un tel Amour ? L'apostolat de l'Amour est irrésistible, disait Mère Marie-Augusta ! L'âme qui aime Dieu sans mesure est pour saint Bernard l'épouse du Cantique des cantiques qui, amoureuse du Verbe incarné, demande un baiser de sa bouche. « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ! » Qui dit cela ? L'Épouse. Qui est-elle ? Une âme assoiffée de Dieu ! Elle n'est pas une âme esclave, craintive, mais une âme qui aime.

Ne vous semble-t-il pas manifeste qu'elle veut dire : Quel autre que Toi ai-je au Ciel ? Avec Toi, je ne désire rien sur la terre... Est-elle donc ivre ? Elle l'est effectivement. David disait de ces âmes : « Tu les enivres de l'abondance de ta

⁶ *Ibid.*, p. 386.

maison et tu les fais boire aux torrents de tes délices.» Ô puissance de l'Amour ! Ô confiance inspirée par l'esprit de liberté ! Quoi de plus manifeste que la charité parfaite chasse la crainte⁷.

Saint Bernard s'est identifié en quelque sorte à l'âme de l'épouse du Cantique. Cette recherche effrénée de l'union mystique avec le Verbe incarné, qui fait passer par des moments de grandes joies dans les consolations spirituelles et de grandes souffrances dans les désolations, c'est sa propre vie spirituelle, sa propre recherche qu'il voudrait faire partager à ses moines et à tous ses enfants spirituels. Oui, saint Bernard avait soif, comme Jésus a eu soif au puits de Jacob et du haut de la Croix : soif d'Amour, soif du salut des âmes, soif de la conquête des cœurs par l'Amour du Bien-aimé, soif intense enfin de l'union définitive dans la vision béatifique où se réalisera cette parole inouïe du Cantique des cantiques : « Mon bien-aimé est à moi et je suis à mon bien-aimé ! »

Mais, sur cette terre, l'âme doit souffrir dans l'amour, dans la patience et la persévérance :

Il est certain, dit saint Bernard, que l'âme est aux prises avec les vicissitudes du Verbe allant et venant, comme il le dit lui-même : « Je m'en vais, je reviens à vous. Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, encore un peu de temps et vous me reverrez. » Ô Seigneur, qu'il est long ce peu de temps ! Tu appelles bref ce temps pendant lequel nous ne te voyons pas ! Sauf le respect que je dois à la Parole du Seigneur, ce temps est long, beaucoup trop long. Mais l'une et l'autre chose sont vraies : le délai est court pour ce que nous avons mérité, et il est long pour nos souhaits⁸.

Écoutons encore une dernière fois saint Bernard :

C'est une grande chose que l'amour... L'amour de l'époux où plutôt l'Amour qu'est l'Époux ne demande en retour que la fidélité de l'amour. Et il convient que la bien-aimée la lui donne. Comment n'aimerait-elle pas, elle qui est épouse, et l'Épouse de l'Amour ? Et comment l'Amour ne serait-il pas aimé⁹ ?

Ô vous qui vous montrez curieux de savoir ce que c'est que de jouir du Verbe, préparez non pas votre oreille, mais votre cœur. Il n'enseigne pas avec la langue mais avec la grâce. Il se cache aux sages et aux prudents et se révèle aux tout-petits. Grande, mes frères, et sublime la vertu d'humilité¹⁰...

J'espère que ces petits extraits des enseignements de saint Bernard vous auront aidés à mieux comprendre ce que l'on peut appeler « l'intelligence du cœur ». Saint Bernard a puisé ses connaissances dans la *lectio divina* et dans les

⁷ *Ibid.*, p. 411.

⁸ *Ibid.*, p. 440.

⁹ *Ibid.*, p. 442.

¹⁰ *Ibid.*, p. 444.

enseignements des Pères. Il est un passionné de l'Amour de Dieu. Mais cette passion n'est pas irrationnelle, elle est une passion d'Amour d'un cœur humble, doux, miséricordieux et obéissant, d'un cœur qui s'est laissé guider par la Vierge Marie et qui a aimé passionnément Jésus, d'un cœur qui avait soif de transmettre sa passion d'Amour à ses moines et à ses contemporains. Saint Bernard révèle que l'être humain n'est pas seulement, comme le disait Descartes, un être qui pense. Il n'est pas, non plus, un être purement volontaire. Mais il a une intelligence, une volonté et un cœur fait pour aimer et compatir.

L'ÂGE D'OR DE LA THÉOLOGIE AU XII^E ET AU XIII^E SIÈCLE

Saint Bonaventure, saint Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin

Frère Benoît DOMINI

INTRODUCTION

Pour beaucoup de nos contemporains, le Moyen Âge évoque une époque sombre et obscure. D'ailleurs l'expression "Moyen Âge" est elle-même assez représentative de la vision dépréciative que nous nous faisons de cette période de l'histoire de près de mille ans. Comme son nom l'indique, le Moyen Âge ne serait qu'une époque « moyenne », une parenthèse sans valeur entre ces deux périodes vraiment lumineuses que seraient l'Antiquité et la Renaissance.

Aussi représente-t-on couramment les hommes du Moyen Âge d'une manière peu flatteuse. Qu'il suffise de rappeler à titre d'exemple le film *Les visiteurs* qui connut en son temps un vif succès. Sans grande prétention historique, cette comédie nous renvoyait du Moyen Âge l'image à peine caricaturée qui habite nos esprits : à l'instar de Messire Godefroy de Montmirail et de son fidèle écuyer, nous pensons que les Médiévaux étaient certes animés par de nobles idéaux, mais qu'ils n'en étaient pas moins des hommes assez frustrés et ignares, crédules et superstitieux.

En fait, une fois quittés ces préjugés, la réalité du Moyen Âge nous apparaîtra bien différemment. En effet, durant la période médiévale, l'Église et la société connaissent un progrès culturel extraordinaire. De cette époque nous sont parvenues les cathédrales gothiques, splendides témoignages de foi et d'amour, mais également de nombreux ouvrages théologiques. À l'image des constructeurs de cathédrales, les théologiens médiévaux ont voulu élever à la gloire de Dieu de vastes synthèses doctrinales, chefs-d'œuvres alliant la foi et la raison. Parmi ces théologiens se distinguent pas moins de sept Docteurs de l'Église : saint Pierre Damien (1007-1072), saint Anselme (1033-1109), saint Bernard (1090-1153), saint Antoine de Padoue (1195-1231), saint Bonaventure (1221-1274), saint Thomas d'Aquin (1225-1274) et saint Albert le Grand (1200-1280). Tous les sept membres d'un ordre religieux, ces hommes épris de Dieu ont fait des XII^e et XIII^e siècles l'âge d'or de la théologie. C'est de cette extraordinaire épopée de la pensée chrétienne que nous allons maintenant nous entretenir.

I. LA NAISSANCE DE LA THÉOLOGIE SCOLASTIQUE AU XII^E SIÈCLE

Cette histoire commence au XII^e siècle¹. Un siècle marqué par un dégel économique et une expansion démographique assez significative. Ces deux éléments conjugués provoquent le besoin de nouvelles institutions scolaires afin d'éduquer les jeunes nobles et les clercs, de plus en plus nombreux².

Les écoles les plus florissantes du XII^e siècle apparaissent dans plusieurs villes du nord de la France : Laon, Tours, Angers, Reims. Mais la plus célèbre d'entre elles est certainement l'école de Chartres qui verra se succéder à sa tête de grands noms : Yves de Chartres, Bernard de Chartres (que l'on surnomme « le nouveau Socrate » du fait de sa grande sagesse), Gilbert de la Porrée ou encore Thierry de Chartres. Ces auteurs ont en commun l'amour des lettres. Car à Chartres, on étudie assidûment la théologie, mais aussi les sept arts dits « libéraux », soit la grammaire, la rhétorique, la dialectique (*trivium*) ainsi que l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique (*quadrivium*). Les théologiens de l'École de Chartres sont d'avis que l'étude des auteurs de l'Antiquité les approchera de la Beauté, et ultimement les approchera de Dieu³.

La raison d'une telle admiration que les théologiens de Chartres éprouvent pour les auteurs païens tient en une phrase célèbre que l'on attribue à Bernard de Chartres :

Nous sommes des nains juchés sur les épaules de géants ; nous voyons plus qu'eux, et plus loin ; non que notre regard soit perçant, ni élevée notre taille, mais nous sommes élevés, exhaussés, par leur stature gigantesque⁴.

Autrement dit, le chrétien assume tout ce qu'il y a de vrai et de beau, quand bien même ce vrai et ce beau ont été découverts par des auteurs païens. « Toute vérité vient de l'Esprit saint » aime-t-on alors à répéter.

¹ Sur cette période, on lira avec intérêt Serge-Thomas BONINO, *Brève histoire de la philosophie latine au Moyen Âge*, Paris-Fribourg, Cerf-Academic Press Fribourg, 2015, p. 65 et sv.

² Les écoles cathédrales qui ressortissaient de la juridiction des évêques voient accroître leur importance. L'enseignement qui était jusqu'à lors l'apanage des clercs et des moines devient également dispensé par des « professeurs », soit des clercs ou des laïcs dont – chose inconnue alors – l'unique fonction sociale est la vie intellectuelle.

³ Pierre de Blois écrit en ce sens : « On ne passe des ténèbres de l'ignorance à la lumière des sciences que si l'on relit avec un amour toujours plus vif les œuvres des Anciens » (PIERRE DE BLOIS, *Lettre 101* (PL 207, 313). Et à ceux qui lui reprochaient de passer trop de temps à lire des écrits profanes, Pierre répond : « Qu'aboient les chiens et que grognent les porcs ! Je n'en resterai pas moins le disciple des Anciens » (*Lettre 92* [col. 290]).

⁴ BERNARD DE CHARTRES (cf. E. Jeuneau, *Lectio Philosophorum. Recherches sur l'école de Chartres*, Amsterdam, 1973, 51-73).

C'est dans ce contexte de grande vitalité intellectuelle que va émerger la figure du sulfureux Pierre Abélard. Versé tout d'abord dans l'art de la guerre, le jeune Abélard opte rapidement pour d'autres combats. En effet, il décide de suivre à Tours, Loches puis Laon des études de philosophie et de théologie. Mais déçu par l'enseignement de ses maîtres, Abélard, qui est un esprit brillant, décide de faire cavalier seul et commence à enseigner à Paris. Sa réputation devient alors très grande. Dès lors, selon ses propres mots, le jeune savant se crut « le seul philosophe du monde » et la superbe enténébra son esprit. Par ailleurs, ajouté à ses déboires sentimentaux avec la jeune Héloïse, ses déviations théologiques le conduisirent à être condamné à plusieurs reprises⁵.

Si Abélard mérite à bien des égards sa triste réputation, la nouvelle méthode théologique qu'il initie connaîtra néanmoins une postérité tout à fait noble et respectable. Jusqu'alors, la théologie, c'est-à-dire la discipline qui cherche à explorer le mystère de Dieu à partir de sa Révélation, procédait uniquement par mode de commentaire. Était théologien celui qui lisait et commentait la Bible à l'aide d'autorités, c'est-à-dire à l'aide des écrits des Pères de l'Église. Cette méthode théologique avait sa valeur, mais elle laissait ouverte de nombreuses questions. En effet, il arrive parfois que les Pères de l'Église s'opposent dans leur manière de commenter la Parole de Dieu, et que malgré leur foi commune, leurs explications ne concordent pas toujours dans les moindres détails. Comment alors surmonter ces oppositions ? Comment donner la bonne explication de la foi si les autorités ne semblent pas toujours d'accord entre elles ?

Pour combler cette lacune, Abélard est le premier théologien à vouloir donner une forme scientifique à l'exposition de ces difficultés nées au contact de la lecture de la Parole de Dieu et des textes de la Tradition. Ainsi, pour Abélard, le théologien doit repérer les grandes difficultés que soulèvent la Bible ou les Pères de l'Église, pour ensuite formaliser ces mêmes difficultés aussi précisément que possible et, enfin, chercher à y répondre par des arguments rigoureux faisant droit à tous les points de vue. La mise en question de la foi constitue donc à ses yeux la meilleure manière d'avancer dans la compréhension du mystère chrétien. Ainsi, de méditation savoureuse de la Parole de Dieu, la théologie se mue peu à peu en une âpre et virile dispute contre de redoutables problèmes spéculatifs.

⁵ Pierre le Vénéérable, abbé de Cluny, accepta néanmoins de recueillir le malheureux et repentant théologien. Abélard acheva donc sa vie retiré dans un prieuré clunisien, priant et faisant pénitence pour expier ses fautes passées.

Cette nouvelle méthode théologique initiée par Abélard est adoptée par plusieurs maîtres du XII^e siècle, notamment Pierre Lombard, évêque de Paris. Celui-ci rassemble dans ses *Sentences* une somme impressionnante de thèses des Pères de l'Église et des Docteurs chrétiens relatives aux grands problèmes théologiques. Cette synthèse devient rapidement un *best-seller* et s'impose comme le manuel de référence en théologie jusqu'au XVI^e siècle. En effet, à partir du début du XIII^e siècle, tous les théologiens devront obligatoirement commenter les *Sentences* des Pères consignées par Pierre Lombard en soulevant à leur sujet des questions, auxquelles ils devront apporter des réponses savamment et rigoureusement établies en tenant compte des arguments *pro* et *contra*.

C'est alors la consécration de la méthode théologique initiée par Abélard, méthode qu'on appellera « scolastique » parce développée dans des écoles (*scolae*) situées dans les villes.

Mais la méthode scolastique ne fait pas l'unanimité, loin s'en faut. En effet, les moines cisterciens mais aussi les religieux de l'abbaye de saint Victor de Paris opposent à la scolastique une autre manière de penser le mystère de Dieu, proche de celle des Pères de l'Église. Bien sûr, tous les théologiens du XII^e siècle s'accordent dans une même profession de foi. Cependant, les moines reprochent à la théologie scolastique de conduire ceux qui s'y engagent au vice de la curiosité, c'est-à-dire à un désir excessif de connaissance, aux dépens de l'union amoureuse avec Dieu. Les moines ne veulent pas encombrer leur esprit d'une foule de questions qui troubleraient leur recueillement. Par ailleurs, ils craignent de se livrer aux disputes, c'est-à-dire aux discussions auxquelles aiment à se livrer les théologiens scolastiques, disputes qui dégénèrent si souvent en pugilat. Et c'est pourquoi de grands théologiens tels saint Bernard, saint Pierre Damien – tous les deux Docteurs de l'Église – mais aussi Guillaume de Saint-Thierry ou Hugues de Saint-Victor préfèrent s'en tenir à la méthode théologique ancienne, à savoir le commentaire savoureux de la Parole de Dieu, la fameuse *lectio divina*⁶.

⁶ Ainsi, les médiévaux font l'expérience que la différence des états de vie conduit tout naturellement à une réelle et légitime diversité dans la manière de pratiquer la théologie. Les moines visent une connaissance dont la finalité *immédiate* doit être la contemplation amoureuse du mystère divin pour laquelle ils ont renoncé à la sagesse du monde. Les clercs engagés dans la cité et dans l'apostolat, en prise avec les hérésies, les questions morales ou sociales, sont poussés quant à eux à développer une théologie scientifique, loin des charmes et des saveurs de la théologie monastique, mais toute aussi nécessaire pour répondre aux besoins des hommes de leur temps.

II. LA NAISSANCE DE L'UNIVERSITÉ

Cela étant, c'est surtout la méthode scolastique qui sera pratiquée au XIII^e siècle, spécialement à Paris. En effet, notre capitale s'impose dès les années 1200 comme l'école des écoles, un centre intellectuel et spirituel d'une vitalité extraordinaire. Paris, dit-on alors, est « la nouvelle Athènes », elle est « la très noble cité de toute vie de l'esprit ». Selon le mot du pape de l'époque, Paris est le four où se cuit le pain intellectuel de toute la chrétienté.

Bien sûr, il existe à cette époque d'autres foyers de vie intellectuelle : Bologne, Oxford, Toulouse. Cependant, Paris bénéficie par rapport aux autres villes de la chrétienté de conditions économiques et politiques particulièrement favorables, mais surtout de cette institution nouvelle qu'est l'Université. La société médiévale est structurée en corporations qui garantissent à chaque corps de métier des conditions dignes de travail. L'Université, quant à elle, est la corporation de tous les professeurs et des étudiants de Paris, divisés en facultés, elles-mêmes divisées par leurs différentes chaires d'enseignement. L'Université n'est donc pas un bâtiment mais une fédération d'écoles relativement autonomes, unies entre elle par un règlement qui régie par le menu la vie intellectuelle de la capitale.

Cette organisation très codifiée de la vie intellectuelle possède plusieurs avantages. Tout d'abord, elle assure aux étudiants certains droits et leur donne ainsi la garantie de mener à terme leurs études sans être soumis aux aléas de la situation politique ou sociale du pays. Ensuite, l'université tire profit de la méthode scolastique : l'enseignement des maîtres sera d'abord un commentaire de livres au programme. Au cours de leur commentaire, les maîtres devront relever les points difficiles qu'ils chercheront ensuite à éclairer. Les maîtres devront par ailleurs, à certaines périodes de l'année, répondre devant toute l'université rassemblée à des questions soulevées par les étudiants. Ces questions peuvent concerner tous les domaines du savoir. Les maîtres devront enfin prêcher des sermons très construits. Ainsi, les règlements de l'université de Paris lui permettent d'être à l'origine de grands progrès culturels, surtout dans le domaine théologique et philosophique. On vient désormais de toutes les nations de la Chrétienté pour bénéficier de l'enseignement des maîtres de l'université de Paris, dont un certain nombre sont des étrangers.

Mais l'université de Paris n'aurait certainement jamais connu un tel apogée sans l'apport des Ordres mendiants. En effet, franciscains et dominicains accèdent rapidement aux chaires d'enseignement de l'Université de Paris. Et leur grande vitalité spirituelle leur donne un vigoureux dynamisme intellectuel qui va stimuler l'ensemble de la communauté universitaire.

Et c'est ainsi que dans une aire géographique très restreinte, la montagne sainte Geneviève (*grosso modo* l'actuel quartier latin), et durant une période peu étendue (disons, de 1215 à 1315), Paris devient la pépinière des plus grands esprits de la chrétienté médiévale.

III. LES MAÎTRES FRANCISCAINS ET DOMINICAINS

On pense ici à l'école franciscaine inaugurée par Alexandre de Halès et développée par Jean de la Rochelle, Eudes Rigaud, saint Bonaventure, Guillaume de Baglione, Gauthier de Bruges, Jean Peckham et bien d'autres noms qui ne nous disent plus grand-chose aujourd'hui, mais qui furent cependant des génies et, bien souvent, de grands spirituels.

Saint Bonaventure notamment mérite toute notre attention. Venu à Paris pour y faire des études, il est très marqué par l'exemple du théologien anglais Alexandre de Halès qui a décidé de quitter sa confortable position de clerc séculier pour prendre l'habit franciscain. Bonaventure, lui aussi, décide d'embrasser l'idéal franciscain. Il quitte tout pour le Christ, sauf l'exercice de la science. En effet, il mettra désormais son intelligence fulgurante au service de la contemplation amoureuse du Verbe incarné. Par sa théologie, Bonaventure désire tracer un itinéraire que les âmes pourront emprunter afin de contempler comme saint François d'Assise le Verbe Créateur et Rédempteur.

Le dynamisme théologique des Dominicains est alors également très impressionnant. Le couvent de Saint-Jacques accueille en effet des esprits prodigieux. Pensons à saint Albert, à saint Thomas d'Aquin ou au Bienheureux Pierre de Tarantaise et à leurs compagnons. L'amour de Dieu et le désir de sauver les âmes brûlent ces saints religieux. Et ceux-ci trouvent dans la théologie une manière d'anticiper sur la terre la joie de la vision béatifique. Ainsi, leur théologie apparemment si austère et technique, cette théologie qui se veut si scientifique, ne prend sens que par rapport au désir de Dieu qui les animait, et à leur soif de transmettre aux autres d'une manière convaincante le fruit de leur contemplation. Le représentant éminent de cette théologie est Saint Thomas d'Aquin, qui nous dit le concile Vatican II, demeure le maître de ceux enseignent et pratiquent la théologie (cf. *Optatam Totius*, 16 ; *Gravissimum Educationis*, 10).

Saint Thomas est en effet un penseur de premier plan. Et cependant, on ne comprendrait pas vraiment sa vie si l'on s'arrêtait seulement à ses caractéristiques extérieures. Pour cela, il faut essayer d'entrer dans le mouvement qui fut celui de sa vie, et qui n'est autre qu'un mouvement d'amour. Saint Thomas voulait contempler Dieu, le voir de ses yeux, et se rassasier du fruit de sa contemplation.

Thomas d'Aquin est né près de Naples en 1225. Issu de la noblesse, ses parents l'envoient au monastère du Mont Cassin, en espérant bien qu'il en devienne un jour le Père abbé. À l'ombre du monastère de saint Benoît, le jeune garçon va développer le goût de Dieu. Ses premières paroles qui nous sont parvenues sont une question qu'il posa un jour à un moine du monastère : « Qu'est-ce que Dieu ? »

« Qu'est-ce que Dieu ? » Cette question enfantine, Thomas d'Aquin la conservera toute sa vie, témoignant par là de la pureté de son cœur qui, nous dit Jésus dans les Béatitudes, rend capable de « voir Dieu ».

Lors de ses études à Naples, Thomas rencontre les premiers dominicains auxquels il désire se joindre, séduit par leur idéal de pauvreté. Après un grand combat, il peut accomplir ce désir. Il est alors envoyé à Paris puis à Cologne pour mener ses études sous la direction de saint Albert le Grand, véritable génie encyclopédique rompu dans de très nombreuses disciplines, que l'Église déclarera Docteur de l'Église en 1931. Aux étudiants qui se moquent du frère Thomas d'Aquin – qu'ils appellent, à cause de sa forte corpulence et de son silence, le « bœuf muet » – saint Albert aurait répondu : « Lorsque ce bœuf sortira de son silence, vous entendrez ses mugissements à travers toute la chrétienté ».

Ce qui advint rapidement. En effet, l'Ordre dominicain prend très rapidement la mesure de l'intelligence prodigieuse du jeune religieux. Celui-ci est donc chargé d'enseignement à partir de 1254 jusqu'à sa mort en 1274, à Paris, mais aussi à Orvieto, Naples et Rome. Le grand désir de saint Thomas est de transmettre par son enseignement le fruit de sa contemplation de Celui auquel il consacre quotidiennement de longues heures de prière. La rigueur scientifique et l'austère concision avec laquelle il exprime sa théologie ne sont pour lui qu'un témoignage d'amour rendu à ce Dieu dont il veut exprimer le mystère aussi précisément que le permet le langage humain.

Il n'existe donc aucune séparation pour saint Thomas entre la foi et la raison, entre l'amour et la vérité, entre la nature et la grâce. Ces différentes dimensions du mystère et de la vie chrétiennes, saint Thomas en montre d'une manière inégalée les articulations à travers sa théologie mais aussi à travers sa vie. Ses biographes témoignent ainsi par plusieurs anecdotes très savoureuses de son grand esprit religieux, de son amour ardent de l'Eucharistie et du Crucifix, de son exquise pureté et simplicité.

L'une de ces anecdotes nous donne particulièrement de comprendre saint Thomas. Il venait de rédiger la partie consacrée à l'Eucharistie dans sa *Somme théologique*. Son secrétaire le surprit alors en prière devant le Crucifix qui se mit à

lui parler : « Tu as bien écrit de Moi, Thomas. Quelle récompense désires-tu recevoir ? » Et le Saint, pénétré d'amour, s'écria : « Pas d'autre que toi, Seigneur ! ».

Mais saint Thomas s'épuise à la tâche. On a en effet calculé que durant ses 20 années d'enseignement, exceptés les jours chômés, il produisit en moyenne 12 pages A4 par jour, dictées parfois à plusieurs secrétaires en même temps sur des sujets parfois différents. Ainsi, l'un de ses plus grands ouvrages, la *Somme de théologie*, ne soulève pas moins de 2 669 questions différentes et 15 000 objections. Au terme d'une vie harassante, sans cesse sollicité par des commandes d'ouvrages, des demandes d'expertise et de conseils, mais aussi par des voyages accomplis à pied à travers l'Europe (15 000 km environ), la santé de saint Thomas se dégrade prématurément.

En décembre 1273 à Naples, il connaît durant la messe une expérience spirituelle particulièrement forte. À ses proches qui le pressent de reprendre son travail, saint Thomas répond : « Je ne puis continuer, tant tout ce que j'ai écrit, par rapport à ce que j'ai vu, ne me semble être qu'un peu de paille ». Bien évidemment, il ne s'agissait pas d'une rétractation de la valeur exceptionnelle de son travail mais de l'humble aveu de ses limites : que sont en effet les mots et les concepts humains – si géniaux soient-ils – par rapport à Dieu lui-même ? Épuisé, saint Thomas meurt le 7 mars 1274, âgé de 49 ans.

Après sa mort, les miracles ont abondés à son intercession. Sa doctrine théologique inspira une foule immense d'étudiants et de maître jusqu'à aujourd'hui. Le Magistère s'en inspira et la recommanda à de multiples reprises comme une expression particulièrement autorisée de la vérité chrétienne. Parmi les Docteurs de l'Église, saint Thomas jouit donc d'une autorité particulière, laquelle est bien résumée dans son titre de « Docteur commun ».

En 1998, Jean-Paul II pouvait donc justement rappeler dans son encyclique *Foi et raison* que l'

on comprend facilement pourquoi le Magistère a loué maintes fois les mérites de la pensée de saint Thomas et en a fait le guide et le modèle des études théologiques. [...] En effet, l'exigence de la raison et la force de la foi ont trouvé la synthèse la plus haute que la pensée ait jamais réalisée, dans la réflexion de saint Thomas, par le fait qu'il a su défendre la radicale nouveauté apportée par la Révélation sans jamais rabaisser la voie propre à la raison⁷.

⁷ JEAN-PAUL II, *Fides et ratio*, n°78.

CONCLUSION

Le temps est venu maintenant d'achever cette présentation qui, vous l'imaginez bien, mériterait d'être longuement poursuivie. Retenons simplement ici qu'en suscitant l'éclosion d'esprits géniaux qui étaient aussi de grands amis de Dieu, le Moyen Âge a doté l'Église d'un patrimoine culturel exceptionnel que nous aurions tout intérêt à exploiter à nouveau.

En effet, le Moyen Âge nous rappelle que la foi ne s'oppose pas à la raison, bien au contraire, et que la théologie peut devenir une école de sainteté si elle est pratiquée par amour et avec humilité. Lorsque Dieu touche le cœur d'un homme, la grâce vient illuminer son intelligence et l'ouvre à la vraie lumière. Prions pour qu'aujourd'hui encore, beaucoup d'hommes s'ouvrent à l'action illuminatrice du Verbe de Dieu, la Sagesse éternelle. Alors nos sociétés, pourtant si développées scientifiquement et techniquement, redécouvriront une joie qu'elles ont perdue : la joie de la sagesse.

LE GÉNIE FÉMININ ET LA RAISON

Sainte Hildegarde de Bingen et Sainte Catherine de Sienne

Sœur Gaëtane DOMINI

Parmi les trente-sept Docteurs de l'Église, nous trouvons quatre femmes, dont nos deux saintes du Moyen Âge : Hildegarde de Bingen (1098-1179) et Catherine de Sienne (1347-1380), l'une moniale bénédictine, et l'autre laïque, tertiaire dominicaine.

En un temps où l'Église était menacée tant par les hérésies (pensons par exemple à l'hérésie cathare) que par la faiblesse de son clergé (que le goût des richesses avait beaucoup affaibli) et les schismes (le schisme d'Orient [1054] avait eu lieu moins de cinquante ans avant la naissance d'Hildegarde, et celui d'Occident débutera avant même la mort de Catherine [1378]), le Seigneur s'est plu à faire entendre sa Voix par leur intermédiaire.

Ce qui caractérise leur enseignement ? Certainement l'alliance de l'intelligence et du cœur. Jean-Paul II disait dans *Mulieris dignitatem* : « Le Christ parle aux femmes des choses de Dieu et elles les comprennent, dans une réceptivité authentique de l'esprit et du cœur, dans une démarche de foi. Devant cette réponse tellement "féminine", Jésus montre son estime et son admiration, comme dans le cas de la Cananéenne (cf. Mt 15, 28)¹ ». Mais aussi un charisme fortement prophétique – nos deux saintes ont été favorisées de révélations divines – que leur identité de femme leur a fait exprimer dans une tonalité à la fois sponsale et maternelle : c'est la voix de l'épouse prenant la défense de son Époux offensé tout autant que celle de la mère inquiète et attentive aux enfants que Dieu leur confie, qu'elles nous font entendre.

En suivant sainte Hildegarde et sainte Catherine de Sienne, nous aurons ainsi une belle illustration de ce qu'un charisme typiquement féminin peut apporter à l'Église dans son dialogue entre la foi et la raison. Commençons par une petite présentation de chacune d'elles.

¹ JEAN-PAUL II, Lettre apostolique *Mulieris dignitatem*, 15-08-1988, n°15.

I. QUI SONT SAINTE HILDEGARDE DE BINGEN ET SAINTE CATHERINE DE SIENNE ?

A. Sainte Hildegarde de Bingen

Hildegarde naît en 1098, à Bermersheim, près d'Alzey (à l'ouest de l'actuelle Allemagne), dixième enfant d'une famille de la noblesse franque. À l'âge de huit ans, elle est vouée au Seigneur et confiée à Jutta de Sponheim, retirée dans le couvent bénédictin de Disibodenberg. Celle-ci lui donne une éducation à la fois humaine et spirituelle : elle apprend à lire les psaumes, à écrire, à chanter et jouer de la cithare, étudie la Bible, la règle de saint Benoît, les Pères de l'Église et les Pères du désert, ainsi que, semble-t-il, un peu de philosophie et de sciences naturelles, qui seront, avec les visions qui constituent l'essentiel de son enseignement, à la base de toute son œuvre². En 1115, elle prononce ses vœux puis, à la mort de Jutta en 1136, elle est choisie pour lui succéder à la tête de la petite communauté de sœurs qui s'est formée. Son autorité suscite « une sainte émulation dans la pratique du bien, au point que [...] la mère et les filles rivalisaient de zèle dans l'estime et le service réciproque³. »

Favorisée de visions dès son enfance, elle a, en 1141, une expérience mystique particulièrement forte, une rencontre avec la « Lumière vivante » comme elle aime à l'appeler, qui lui ordonne : « Dis et écris ce que tu vois et entends. Écris [...], non pas en te fondant sur toi-même, ni en te fondant sur un autre être humain, mais en te fondant sur la volonté de Celui qui sait, qui voit et qui dispose toutes choses dans les secrets de ses mystères⁴. » « Il s'agit – écrit Régine Pernoud dans sa biographie d'Hildegarde – d'un ordre décisif dans lequel se trouve spécifié le rôle d'Hildegarde, assimilée aux prophètes de l'Ancien Testament, lesquels sont la "bouche de Dieu", ne faisant que transmettre ce qu'ils reçoivent⁵... » Elle commence alors à écrire ses visions, et le fera dans trois œuvres majeures : d'abord le *Scivias* (de « Sci vias Domini » = « Connais les voies du Seigneur »), puis le *Livre des Mérites de la vie* et enfin le *Livre des Œuvres divines*. Elle écrira aussi des traités de médecine, de sciences naturelles et des pièces musicales, ainsi que de nombreuses lettres.

En 1150, comme un nombre croissant de jeunes femmes frappent à la porte du monastère, Hildegarde fonde un nouveau monastère à Bingen. Elle en fondera un second à Eibingen en 1165. De 1158 à 1170, elle entreprend quatre

² Cf. T. FOURCHAUD, *Sainte Hildegarde, recueil de témoignages et textes*, Ed. La Bonne Nouvelle, 2014, p.4.

³ BENOÎT XVI, « Audience générale : sainte Hildegarde de Bingen (1) », 01-09-2010.

⁴ SAINTE HILDEGARDE, *Scivias* (1151), commencement de la première partie.

⁵ R. PERNOUD, *Hildegarde de Bingen*, Ed. du Rocher, 1994, p. 21-22.

voyages missionnaires durant lesquels elle prêche en public pour parler de Dieu aux hommes et rétablir la paix et l'unité dans l'Église. Elle meurt le 17 septembre 1179 au couvent de Bingen.

Dans le décret la proclamant Docteur de l'Église en 2012, Benoît XVI écrit :

La vie quotidienne de sainte Hildegarde se révèle en parfaite harmonie avec son enseignement. Chez elle s'expriment la recherche de la volonté de Dieu et la suite du Christ comme une constante mise en pratique des vertus, qu'elle cultive avec le plus grand soin et nourrit aux sources bibliques, liturgiques et patristiques, ainsi qu'à la lumière de la Règle de saint Benoît. En elle rayonne de façon toute particulière l'exercice persévérant de l'obéissance, de la simplicité, de la charité et de l'hospitalité. Dans son adhésion totale à Dieu, elle s'est distinguée par ses dons humains singuliers, son intelligence vive ainsi que par sa capacité à scruter les réalités divines⁶.

Penchons-nous maintenant sur la vie de Sainte Catherine de Sienne.

B. Sainte Catherine de Sienne

Catherine naît à Sienne en 1347, vingt-cinquième enfant de la famille Benincasa, teinturiers de la ville. Très pieuse dès son enfance, elle obtient de devenir tertiaire dominicaine à l'âge de 15 ans et vit en recluse dans une chambre de la maison familiale, pratiquant prière, pénitence, contemplation et œuvres de charité. Là, Notre-Seigneur en personne la visite, priant l'Office divin avec elle...

À 20 ans, elle connaît elle aussi une expérience mystique profonde, des « épousailles mystiques » à la suite desquelles Notre-Seigneur l'envoie en mission pour le bien des âmes et de l'Église. De partout on fera appel à elle pour prêcher, pacifier et réconcilier, et ce dans presque toutes les affaires européennes de son temps.

Elle s'intéresse à tous, grands et petits, et beaucoup se pressent autour d'elle, la suivant partout dans ses missions : c'est la « bella brigata », la petite troupe de ses disciples, constituée tant de religieux que de laïcs, de maîtres en théologie, de magistrats que de poètes, de gens érudits et de gens simples. Catherine n'hésite pas à interpeller les grands de son temps, les rois comme les papes, pour leur faire connaître la volonté de Dieu sur eux, avec vigueur certes, mais toujours avec beaucoup d'amour et de respect. C'est ainsi qu'elle va exhorter de façon énergique et efficace le pape Grégoire XI, qui à cette époque résidait en Avignon, à revenir à Rome.

⁶ BENOÎT XVI, *Décret apostolique pour la proclamation de sainte Hildegarde de Bingen Docteur de l'Église*, 07-10-2012, n°1.

« Son ascendant était irrésistible : un ascendant fait d'impérieuse volonté et d'affection exquise, et surtout d'une sainteté rare ⁷ » écrit l'un de ses biographes.

Pratiquement analphabète, Catherine est à l'origine d'une œuvre spirituelle d'une immense richesse. Elle se compose de trois groupements : sa correspondance (on conserve de sainte Catherine 378 lettres adressées aux personnes les plus diverses : papes, cardinaux, évêques, rois, reines, religieux, gens de toutes conditions) ; un recueil de prières (on connaît 26 oraisons de sainte Catherine recueillies par ses secrétaires, notamment lors de ses extases) ; et surtout le *Dialogue de la divine Providence*, ou *Livre de la divine Doctrine* : c'est un chef-d'œuvre de la littérature spirituelle. Dicté entre 1377 et 1378, il relate des conversations entre Dieu le Père et Catherine, et constitue comme une synthèse de sa spiritualité et de sa doctrine.

Catherine meurt à Rome en 1380, alors que vient de commencer la sombre période du grand Schisme. Elle a 33 ans. L'une de ses dernières paroles : « J'ai donné ma vie pour l'Église. » Le pape Paul VI l'a proclamée Docteur de l'Église en 1970.

Ces deux femmes, en effet, ont donné leur vie pour l'Église et, à travers elle, pour le Christ. L'excellence de leur doctrine et leur contribution particulière pour la croissance de l'Église leur a fait attribuer le titre de "Docteur de l'Église"⁸.

Voyons à présent plus précisément comment leur génie féminin se déploie dans leur enseignement, avec un caractère à la fois prophétique, sponsal et maternel.

II. UN ENSEIGNEMENT AU CARACTÈRE PROPHÉTIQUE

À l'image de la Vierge Marie, trône de la Sagesse, en qui la Sagesse divine a trouvé « ses délices avec les fils des hommes » (cf. Pr 8, 31), sainte Hildegarde et sainte Catherine de Sienne ont été comme des « canaux de la Sagesse divine » non seulement pour leur temps, mais aussi pour le nôtre.

⁷ M. V. BERNARDOT, *Sainte Catherine de Sienne au service de l'Église*, Gallimard, 1941, p. 8.

⁸ Cf. PAUL VI, « Discours pour la proclamation solennelle de sainte Catherine de Sienne Docteur de l'Église », 04-10-1970 : Ce « qui justifie, en conformité avec le jugement de l'Église, l'attribution du titre de Docteur à la fille de l'illustre ville de Sienne, c'est l'excellence particulière de la doctrine. » Cf. aussi BENOÎT XVI, « Homélie pour l'ouverture du synode des évêques et la proclamation comme docteurs de l'Église de saint Jean d'Avila et sainte Hildegarde de Bingen », 07-10-2012 : « Importante figure féminine du XII^e siècle, sainte Hildegarde de Bingen a offert sa précieuse contribution pour la croissance de l'Église de son temps, en valorisant les dons reçus de Dieu et en se montrant comme une femme d'une intelligence vivace, d'une sensibilité profonde et d'une autorité spirituelle reconnue. »

Nous l'avons vu, ce n'est pas de leur propre initiative qu'elles parlent, mais c'est poussé par Dieu qu'elles le font, à la manière des prophètes, et de Jésus Lui-même : « Mon enseignement n'est pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé⁹ » déclare-t-Il aux Pharisiens.

Par le fait même, leur enseignement est fortement lié à l'Écriture Sainte dont elles développent les thèmes avec une lumière nouvelle, don de l'Esprit-Saint. Ainsi sainte Hildegarde écrit à saint Bernard : « Je connais la signification profonde de ce qui est exposé dans le psautier, dans l'Évangile, et d'autres livres, qui m'apparaissent en vision. Celle-ci brûle comme une flamme dans ma poitrine et dans mon âme, et m'enseigne à comprendre en profondeur le texte¹⁰. » Et ses trois œuvres majeures sont en fait un commentaire, à partir de ses visions, de toute l'Histoire du Salut.

Quant à Sainte Catherine :

Ce qui frappe plus que tout [...] dans la sainte – écrit Paul VI – c'est la science infuse, c'est-à-dire l'assimilation brillante, profonde et enivrante de la vérité divine et des mystères de la foi contenus dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament : une assimilation favorisée, assurément, par des dons naturels très particuliers et évidemment prodigieux, assimilation due à un charisme de sagesse du Saint-Esprit, un charisme mystique¹¹.

Ce charisme rehausse leur mission particulière de femmes à être, comme le définissait Jean-Paul II, « témoin des valeurs essentielles qui ne peuvent se percevoir qu'avec les yeux du cœur. À vous, les femmes – disait-il à Lourdes – il revient d'être sentinelles de l'Invisible¹² ! »

Et de fait, comme le fait remarquer Benoît XVI, les textes d'Hildegarde « paraissent animés d'une authentique "intelligence d'amour" et expriment leur

⁹ Jn 7, 16. Et Il ajoute : « Quelqu'un veut-il faire la volonté de Dieu, il saura si cet enseignement vient de Dieu, ou si je parle de ma propre initiative. Si quelqu'un parle de sa propre initiative, il cherche sa gloire personnelle ; mais si quelqu'un cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai et il n'y a pas d'imposture en lui. »

¹⁰ SAINTE HILDEGARDE, *Lettre CCCM*, 9. Comme le dit Benoît XVI, « la grâce de l'Esprit-Saint, en effet, [l'] a introduit[e] dans cette expérience de compréhension pénétrante de la révélation divine et de dialogue intelligent avec le monde qui constituent l'horizon permanent de la vie et de l'action de l'Église. » (Regina Caeli, 27-05-2012)

¹¹ PAUL VI, « Discours », *loc. cit.* Et il continue ainsi : « Catherine de Sienne offre dans ses écrits un des plus brillants modèles de ces charismes d'exhortation, de parole de sagesse et de parole de science que saint Paul nous a montrés agissant en chaque fidèle dans les communautés chrétiennes primitives et dont il voulait que l'usage fût bien réglé, faisant remarquer que ces dons ne sont pas tant à l'avantage de ceux qui en sont favorisés que plutôt à celui du Corps tout entier, de l'Église. »

¹² JEAN-PAUL II, « Homélie », 15-08-2004, Lourdes.

profondeur et fraîcheur dans la contemplation du mystère de la Très Sainte Trinité, de l'Incarnation, de l'Église, de l'Humanité et de la Nature qui, en tant qu'œuvre de Dieu, doit être estimée et respectée¹³. »

Et selon Paul VI, les lettres de sainte Catherine « sont comme autant d'étincelles d'un feu mystérieux allumé dans son cœur brûlant de l'Amour infini qui est le Saint-Esprit¹⁴. » Comme l'écrit l'un de ses biographes, les vérités qu'elle nous transmet, « les théologiens les ont mises en formules », mais ces formules abstraites, « elle les a marquées de sa spontanéité et de sa grâce, et aussi de sa chaude énergie, elle nous les a laissées comme choses vivantes qui nous émeuvent et les a vêtues de splendeur et de beauté¹⁵. »

Comme tout don de l'Esprit-Saint, le charisme prophétique de nos deux saintes ne s'exerce que sous l'autorité des pasteurs de l'Église : c'est ainsi que sainte Hildegarde soumet ses écrits à saint Bernard de Clairvaux¹⁶ qui la rassure quant à leur origine divine et l'encourage, et elle reçoit également l'approbation du pape Eugène III en personne, qui l'autorise non seulement à écrire ses visions mais également à prêcher en public.

Quant à Catherine, « quels ne furent pas le respect et l'amour passionné que la sainte nourrissait pour le Pontife romain ! [...] Elle contemple en lui "le doux Christ sur la terre", auquel on doit un amour filial et l'obéissance parce que [dit-elle] "qui sera désobéissant au Christ sur la terre, qui tient la place du Christ qui est au ciel, ne participe pas au fruit du sang du Fils de Dieu."¹⁷ »

Mais leurs exhortations ne sont pas seulement prophétiques ; c'est aussi la voix de l'épouse et de la mère qui s'y exprime.

¹³ BENOÎT XVI, *Décret, op. cit.*, n°3.

¹⁴ PAUL VI, *Discours, loc. cit.*

¹⁵ M. V. BERNARDOT, *Sainte Catherine de Sienne, op. cit.*, p. 21.

¹⁶ Cf. BENOÎT XVI, « Audience générale : sainte Hildegarde (1) », *loc. cit.* : « Comme cela est toujours le cas dans la vie des véritables mystiques, Hildegarde voulut se soumettre aussi à l'autorité de personnes sages pour discerner l'origine de ses visions, craignant qu'elles soient le fruit d'illusions et qu'elles ne viennent pas de Dieu. Elle s'adressa donc à la personne qui, à l'époque, bénéficiait de la plus haute estime dans l'Église : saint Bernard de Clairvaux. [...] Celui-ci rassura et encouragea Hildegarde. »

¹⁷ PAUL VI, « *Discours* », *loc. cit.* Par ailleurs, elle commence toutes ses lettres par la formule : « Au nom de Jésus crucifié et de la douce Marie. Moi, Catherine, servante... », ce qui indique bien qu'elle agit pour le Christ et que ses avis sont à recevoir comme l'expression de la volonté divine, et non comme la sienne propre.

III. LA VOIX DE L'ÉPOUSE ET DE LA MÈRE

« L'amour de Dieu, voilà toute ma joie – s'exclame sainte Hildegarde. Parvenir à la tour du désir brûlant, voilà mon seul désir. Mon Dieu, je veux faire ce que Tu veux que je fasse. [...] Ô mon Dieu, fais de moi Ton instrument, que je résonne entre Tes mains comme le tambourin de Ton amour¹⁸. »

Parce qu'elles ont tout donné au Christ, l'Époux de leur âme, sainte Hildegarde et sainte Catherine sont pour nous signes et rappels de l'alliance de Dieu avec les hommes.

Dans l'histoire de l'Église – écrit Jean-Paul II – dès les premiers temps, il y avait aux côtés des hommes de nombreuses femmes pour qui la réponse de l'Épouse à l'amour rédempteur de l'Époux prenait toute sa force expressive. [...] Elles sont un modèle pour tous les chrétiens, un modèle de *sequela Christi*, un exemple de la manière dont l'Épouse [c'est-à-dire l'Église] doit répondre avec amour à l'amour de l'Époux¹⁹.

Ainsi, leur union au Christ leur fait comprendre avec acuité le désir passionné de Dieu de s'unir à chaque âme : d'où les élans d'une sainte Catherine dans sa prière, disant :

Ô ineffable et très douce Charité, qui ne s'enflammera à tant d'amour ? [...] Toi, ô Abîme de charité, il semble que tu deviens fou de tes créatures, comme si tu ne pouvais vivre sans elles, alors que tu es notre Dieu. [...] Pourquoi donc es-tu si fou d'amour ? Pourquoi t'éprendre de ta créature, lui donner tes complaisances, prendre en elle tes délices ? Il est en toi comme une ivresse, ce désir de son salut : elle te fuit, et tu pars à sa recherche ; elle s'éloigne et toi, tu te rapproches. Pouvais-tu venir plus près d'elle qu'en te revêtant de son humanité ?²⁰

On trouve, dans leur dialogue avec Dieu, l'union de la crainte et de l'amour, qui se fondent dans l'adoration, ainsi qu'une confiance inébranlable en Dieu. Celle-ci faisait dire à Sainte Catherine : « je veux ! » : « Ce "je veux", son célèbre "lo voglio", semble la caractériser ; elle l'adresse à tous, même à Dieu. Dans sa prière, il traduit son indestructible confiance et il arrache les miracles au Tout-Puissant²¹... » Quant à sainte Hildegarde, faisant parler la vertu de béatitude, elle écrit : « Tu te portes préjudice à toi-même en ne faisant pas confiance à Dieu. Tu n'attends rien de Dieu mais aussi ne reçois-tu donc rien de Lui. Moi j'appelle Dieu haut et fort, aussi j'accepte Sa réponse ; je Lui demande quelque chose et dans Sa bonté Il me l'accorde, je Le cherche et donc je Le trouve²². »

¹⁸ SAINTE HILDEGARDE, Prière « Ô mon Dieu, fais de moi Ton instrument ».

¹⁹ JEAN-PAUL II, *Mulieris dignitatem*, op. cit., n°27.

²⁰ SAINTE CATHERINE DE SIENNE, *Dialogue de la Divine Providence* (1378), Chap. 19.

²¹ M. V. BERNARDOT, *Sainte Catherine de Sienne*, p. 25.

²² SAINTE HILDEGARDE, *Livre des mérites de la vie* (1163), chap. 13 : la vertu de béatitude.

« L'amour sponsal comporte toujours une disposition unique à être reporté sur ceux qui se trouvent dans le champ de son action. [...] Dans la virginité, cette aptitude ouvre à tous les hommes, objets de l'amour du Christ-Époux ²³» écrit encore Jean-Paul II. Ceci se retrouve particulièrement dans la vie de sainte Hildegarde et de sainte Catherine, dont les enseignements s'adressent à tous, petits et grands, avec le grand souci du salut des âmes²⁴ !

Pour restaurer la société, toutes deux ont prêché avant tout une réforme intérieure des cœurs bien plus qu'une réforme des structures²⁵. Mais cependant, elles n'ont pas hésité, pour cela, à se mêler des problèmes politiques de leur temps. Et on voit une fois de plus que la foi ne s'oppose pas à la raison, mais la rend plus clairvoyante pour agir concrètement dans le domaine temporel.

Et si elles aiment tous les hommes pour l'amour de Dieu, elles ont aussi le grand souci de faire connaître et aimer Jésus, leur Époux, par tous :

Nous apprenons de sainte Catherine la science la plus sublime – dit Benoît XVI – : connaître et aimer Jésus-Christ et son Église. Dans le Dialogue de la Divine Providence celle-ci, à travers une image singulière, décrit le Christ comme un pont lancé entre le ciel et la terre. Celui-ci est formé de trois marches constituées par les pieds, par le côté et par la bouche de Jésus. En s'élevant grâce à ces marches, l'âme passe à travers les trois étapes de chaque voie de sanctification : le détachement du péché, la pratique de la vertu et de l'amour, l'union douce et affectueuse avec Dieu²⁶.

²³ JEAN-PAUL II, *Mulieris dignitatem*, op. cit., n°18.

²⁴ Ex. : SAINTE CATHERINE DE SIENNE, *Dialogue de la Divine Providence*, Chap. XI : [C'est Dieu qui parle] « Ainsi font ceux qui sont dans l'état de grande perfection [...] Je mets en eux une faim du salut des âmes qui les aiguillonne sans cesse, et leur fait frapper jour et nuit à la porte de ma miséricorde, dans un complet oubli d'eux-mêmes... »

²⁵ Ex. : PAUL VI, « Discours », loc. cit. : « Et qu'est-ce qu'elle entendait par le renouvellement et la réforme de l'Église ? Certainement pas le renversement de ses structures essentielles, ni la rébellion contre les Pasteurs, ni la voie libre aux charismes personnels, ni les innovations arbitraires dans le culte et dans la discipline, comme certains le voudraient de nos jours. Au contraire, elle affirme maintes fois que la beauté sera rendue à l'Épouse du Christ et qu'on devra faire la réforme « non par la guerre, mais dans la paix et le calme, par des prières humbles et continuelles, dans les sueurs et les larmes des serviteurs de Dieu » (cf. *Dialogue*). Il s'agit donc pour la sainte d'une réforme avant tout intérieure puis extérieure, mais toujours dans la communion et l'obéissance filiale envers les représentants légitimes du Christ. » ou encore BENOÎT XVI, « Audience générale : sainte Hildegarde (2) », 08-09-2010 : « De manière particulière, Hildegarde s'opposa au mouvement des cathares allemands. Ces derniers – littéralement cathares signifie "purs" – prônaient une réforme radicale de l'Église, en particulier pour combattre les abus du clergé. Elle leur reprocha sévèrement de vouloir renverser la nature même de l'Église, en leur rappelant qu'un véritable renouvellement de la communauté ecclésiale ne s'obtient pas tant avec le changement des structures, qu'avec un esprit de pénitence sincère et un chemin actif de conversion. Il s'agit là d'un message que nous ne devrions jamais oublier. »

²⁶ BENOÎT XVI, « Audience générale : sainte Catherine de Sienne », 24-11-2010.

Parce qu'elles sont, à l'image de l'Église, épouses comme elle, sainte Hildegarde et sainte Catherine sont également « mater et magistra », « mères et éducatrices ».

Parlant de sainte Catherine de Sienne dans une de ses audiences, Benoît XVI disait : « Autour d'une personnalité aussi forte et authentique commença à se constituer une véritable famille spirituelle. [...] Beaucoup de gens se mirent à son service et considérèrent surtout comme un privilège d'être guidées spirituellement par Catherine. Ils l'appelaient "maman", car en tant que fils spirituels, ils puisaient en elle la nourriture de l'esprit²⁷. » « Je vous dis et je vous appelle mon fils – écrit Catherine en s'adressant à l'un de ses fils spirituels, Giovanni Sabbatini – dans la mesure où je vous mets au monde par des prières incessantes et mon désir auprès de Dieu, comme une mère met son fils au monde²⁸. »

« La force morale de la femme, sa force spirituelle, rejoint la conscience du fait que Dieu lui confie l'homme, l'être humain, d'une manière spécifique²⁹ » écrit encore Jean-Paul II.

Dans son enseignement, sainte Hildegarde élabore une anthropologie novatrice, faisant découvrir à l'homme qui il est un esprit incarné, fait pour l'accueil de l'autre dans la complémentarité entre l'homme et la femme³⁰ ; un être au centre de toute la Création visible voulue par Dieu, la récapitulant en quelque sorte.

Son génie est de proposer une conception intégrale de la personne : « Le corps est l'atelier de l'âme où l'esprit vient faire ses gammes ». Ses trois livres de visions nous introduisent dans une sagesse chrétienne. Le premier indique la voie, le second donne les moyens [les vertus], le troisième décrit le but à atteindre : une harmonie de l'univers renouvelée grâce à la transformation intérieure de l'homme. Toute la richesse de l'Occident chrétien est ici synthétisée³¹.

Ajoutons qu'avec sa sensibilité féminine, sainte Hildegarde nous enseigne que tout ce qu'il y a de beau sur terre à sa source dans le Ciel : par exemple, pour elle le chant est comme un écho de la voix angélique que l'homme possédait avant la chute, par lequel il loue Dieu avec plus de perfection³². Pour sainte

²⁷ *Ibid.*

²⁸ SAINTE CATHERINE DE SIENNE, Lettre n°141 à dom Giovanni de Sabbatini.

²⁹ JEAN-PAUL II, *Mulieris dignitatem*, *op. cit.*, n°30.

³⁰ Ex. : SAINTE HILDEGARDE, *Livre des Œuvres divines* (1173), vision 4 : « Homme et femme se joignent pour accomplir mutuellement leur œuvre, car l'homme sans la femme ne serait pas reconnu tel et réciproquement. La femme est l'œuvre de l'homme, comme l'homme est l'instrument de la consolation féminine et les deux ne peuvent vivre séparés. »

³¹ P. DUMOULIN, *Hildegarde de Bingen, prophète et docteur pour le troisième millénaire*, Édition des Béatitudes, 2012, 4^e de couverture.

³² Cf. R. PERNOD, *Hildegarde de Bingen*, *op. cit.*, p. 152s.

Hildegarde, l'homme à la responsabilité de « symphoniser » le monde dans l'harmonie. C'est dans cette recherche de l'harmonie entre l'homme et la nature, uniquement possible si l'homme se tourne vers Dieu, que sainte Hildegarde entrevoit les causes et les remèdes des désordres introduits dans l'homme.

Parce qu'elles aiment les “enfants” que Dieu leurs a confiés, nos deux saintes n'hésitent pas à se montrer sévères quand il le faut³³ : « Un des sommets de l'enseignement d'Hildegarde est l'invitation claire à la vie vertueuse adressée précisément à ceux qui vivent dans un état consacré³⁴. » Ainsi écrit-elle au clergé de Cologne : « Vos langues sont muettes dans la voix qui résonne de la trompette de Dieu [...]. Toute la sagesse que vous avez scrutée dans les Écritures se trouve engloutie dans le puits de votre volonté propre ! [...] Vous devriez être jour, et vous êtes nuit³⁵ ! ». Et Catherine sait aussi mêler, à la douceur des conseils et des exhortations, l'énergie sévère des reproches ; ainsi écrit-elle par exemple au pape Urbain VI : « Le Christ béni se plaint de ce que l'Église n'est pas purifiée de ses vices et que votre Sainteté n'y apporte pas tout le zèle possible³⁶... » Dans la tourmente de leur temps, elles sont un exemple frappant de service de l'Église dans la fidélité et dans l'amour.

Concluons avec Benoît XVI :

La théologie peut recevoir une contribution particulière des femmes, car elles sont capables de parler de Dieu et des mystères de la foi à travers leur intelligence et leur sensibilité particulières. J'encourage donc toutes celles qui accomplissent ce service à l'accomplir avec un profond esprit ecclésial, en nourrissant leur réflexion à la prière et en puisant à la grande richesse, encore en partie inexplorée, de la tradition mystique médiévale, surtout celle représentée par des modèles lumineux, comme le fut précisément Hildegarde de Bingen³⁷ [ou Catherine de Sienne !]

³³ BENOÎT XVI, « Audience générale : sainte Hildegarde (2) », *loc. cit.* : « Avec l'autorité spirituelle dont elle était dotée, au cours des dernières années de sa vie, Hildegarde se mit en voyage, malgré son âge avancé et les conditions difficiles des déplacements, pour parler de Dieu aux populations. Tous l'écoutaient volontiers, même lorsqu'elle prenait un ton sévère : ils la considéraient comme une messagère envoyée par Dieu. »

³⁴ BENOÎT XVI, *Décret, op. cit.*, n°6.

³⁵ SAINTE HILDEGARDE, Lettre au clergé de Cologne.

³⁶ SAINTE CATHERINE DE SIENNE, Lettre n°364 à Urbain VI.

³⁷ BENOÎT XVI, « Audience générale : sainte Hildegarde (2) », *loc. cit.*

LA CRISE PROTESTANTE
ET LES DOCTEURS DE LA CONTRE-RÉFORME
Saint Pierre Canisius, saint Jean d'Avila et saint Laurent de Brindisi

Frère Clément-Marie DOMINI

INTRODUCTION

C'est la veille de la Toussaint. De nombreux pèlerins s'apprêtent à venir vénérer les reliques qui sont exposées chaque année pour la Toussaint dans la petite chapelle du château de Wittenberg, et obtenir ainsi les indulgences accordées à cette occasion. Or en cette veille de Toussaint, le 31 octobre 1517, un moine du couvent des Augustins d'Erfurt, Martin Luther, a placardé sur la porte 95 thèses, qui s'attaquent notamment à la doctrine des indulgences. Ces thèses placardées sur la porte de la chapelle vont bientôt être imprimées et se répandre dans toute l'Allemagne, provoquant, pour ou contre, de vives réactions. C'est l'acte qui marque de début de la révolte de Luther, révolte qui conduira à sa séparation d'avec l'Église. Dans les mois qui suivent, Luther développe une doctrine qui s'écarte en plusieurs points de la foi catholique. En juillet 1519, il fait une nouvelle déclaration pour nier l'infaillibilité des conciles. Après des tentatives de discussions entre Rome et le moine allemand, le pape Léon X ordonne à Luther de se rétracter, par la bulle pontificale *Exsurge Domine*. Mais Luther brûle en public la bulle du pape, en y joignant le code de droit canonique, et rompt ainsi officiellement avec l'Église catholique. Il est excommunié le 3 janvier 1521.

Ces événements étaient le prélude à une déchirure terrible pour l'Église, dont celle-ci souffre encore aujourd'hui¹. L'objectif de notre exposé est de montrer comment trois Docteurs de l'Église ont répondu à la situation d'alors. Comment dans ce contexte ils ont œuvré, par la raison et par la foi, à une véritable réforme de l'Église, en mettant à son service leurs éminentes facultés intellectuelles alliées à une sainteté de vie admirable.

¹ Pour approfondir ces événements et leurs conséquences, nous renvoyons aux actes de notre forum de 2017 : FMND, *La crise protestante et le dialogue œcuménique*, Actes du forum (Sens, 18-19 février 2017), [en ligne : <https://fmnd.org/formation/La-crise-protestante-et-le-dialogue-aecumenique>].

I. SAINT PIERRE CANISIUS

Pierre Canisius naît aux Pays-Bas le 8 mai 1521, quelques mois après l'excommunication de Luther. Le jour de son 22^e anniversaire, il entre chez les Jésuites, où il suit les cours de saint Pierre Favre, l'un des premiers compagnons de saint Ignace. Ordonné prêtre en 1546 (l'année de la mort de Luther), il devient, l'année suivante, théologien de l'évêque d'Augsbourg, ce qui lui permet de participer au concile de Trente (1545-1563). À la demande de saint Ignace, il poursuit ses études à partir de 1548 et obtient son doctorat de théologie ; il est alors envoyé en Allemagne, où la foi catholique semble s'éteindre sous l'influence de la Réforme protestante. Benoît XVI note :

Le devoir de Pierre Canisius, chargé de revitaliser, de renouveler la foi catholique dans les pays germaniques, était presque impossible. Il n'était possible que par la force de la prière. Il n'était possible qu'à partir du centre, c'est-à-dire d'une profonde amitié personnelle avec Jésus-Christ ; une amitié avec le Christ dans son Corps, l'Église, qui doit être nourrie dans l'Eucharistie, sa présence réelle².

Pierre Canisius était un grand érudit. « Il fut l'éditeur des œuvres complètes de saint Cyrille d'Alexandrie et de saint Léon le Grand, des lettres de saint Jérôme et des oraisons de saint Nicolas de Flue³. » Mais son œuvre principale fut la rédaction de catéchismes. Au beau milieu du concile de Trente, il rédigea, avec l'encouragement de saint Ignace de Loyola, trois manuels en 1555, 1556 et 1557. Le premier de ces trois ouvrages, la *Somme de la doctrine chrétienne*, est adressé aux étudiants ; composé de deux cent vingt-deux questions, cette somme est divisée en cinq parties : la foi (à partir du Symbole des Apôtres), l'espérance (en commentant le Pater et l'Ave Maria), la charité (Décalogue et commandements de l'Église), les sacrements, et enfin la justice chrétienne (avec les vertus, les dons du Saint-Esprit, les Béatitudes et les conseils évangéliques). Ces grandes articulations demeureront dans ses deux autres ouvrages. Cette *Somme* comprend deux mille références à l'Écriture et mille deux cents aux Pères de l'Église ! L'année suivante (1556), Pierre Canisius publie le *Catechismus minimus* (« tout petit catéchisme »). Lui aussi en latin, il est une version très simplifiée de la *Somme*, adressée aux enfants. Ses cinquante-neuf questions sont ordonnées selon le même plan que la *Somme* ; lui sont ajoutées les prières élémentaires. Le retentissement de ce catéchisme sera bien moindre que celui des deux autres, et sa diffusion demeurera relativement limitée. Enfin, l'année suivante (1557), il publie un troisième ouvrage, le *Catechismus minor* (« catéchisme plus court »). Cette version intermédiaire entre la *Somme* et le *Catechismus minimus* est « incontestablement son chef-d'œuvre par la pédagogie et la

² BENOÎT XVI, « Audience générale : saint Pierre Canisius », 09-02-2011.

³ *Ibid.*

précision de ses cent vingt-quatre questions, qui suivent toujours pas à pas son plan d'origine⁴. » Assez rapidement traduit en français (1564), il aura une diffusion extraordinaire.

Dans ces œuvres de Pierre Canisius, si la doctrine est bien présente dans ses enjeux théologiques du moment, on ne trouve pas l'esprit de controverse qui marque la plupart des manuels alors publiés. Le ton est serein et peu polémique, se contentant d'une présentation objective de la foi catholique. D'autre part, son adaptation au niveau de chacun par cette triple présentation de la foi a donné à l'œuvre de Pierre Canisius un grand succès et une grande influence, au point qu'en Allemagne, on dira : « Sais-tu ton Canisius ? » pour dire : « Sais-tu ton catéchisme ? ». Un siècle et demi plus tard, on pourra en compter quatre cents éditions⁵. C'est essentiellement pour son œuvre catéchétique que Pierre Canisius sera déclaré Docteur de l'Église en 1925. Il est d'ailleurs mentionné dans le *Catéchisme de l'Église catholique* parmi les théologiens qui ont été de grands catéchistes⁶.

À l'heure où la catéchèse est parfois assez insuffisante, et dans des temps de confusion où beaucoup de jeunes notamment aspirent à un enseignement solide et étayé, saint Pierre Canisius peut nous aider à vivre ce que disait saint Jean-Paul II dans son encyclique *Fides et ratio* : « La foi, privée de la raison, a mis l'accent sur le sentiment et l'expérience, en courant le risque de ne plus être une proposition universelle. Il est illusoire de penser que la foi, face à une raison faible, puisse avoir une force plus grande ; au contraire, elle tombe dans le grand danger d'être réduite à un mythe ou à une superstition⁷. »

II. SAINT JEAN D'AVILA

Avila n'est pas tout à fait le carrefour de saints que fut Turin au XIX^e siècle, mais la cité espagnole compte tout de même, en ce XVI^e siècle, de belles figures de sainteté, avec saint Jean de la Croix et sainte Thérèse la grande. Moins

⁴ G. BEDOUELLE, « L'influence des catéchismes de Canisius en France », in P. COLIN, É. GERMAIN, J. JONCHERAY et M. VÉNARD (dir.), *Aux origines du catéchisme en France*, Desclée-Mame, 1995, p. 70.

⁵ Cf. X. LE BACHELET, *Dictionnaire de théologie catholique*, col. 1526.

⁶ Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n°9 : « Le ministère de la catéchèse puise des énergies toujours nouvelles dans les Conciles. Le concile de Trente constitue à cet égard un exemple à souligner : il a donné à la catéchèse une priorité dans ses constitutions et ses décrets ; il est à l'origine du Catéchisme Romain qui porte aussi son nom et qui constitue une œuvre de premier ordre comme abrégé de la doctrine chrétienne ; il a suscité dans l'Église une organisation remarquable de la catéchèse ; il a entraîné, grâce à de saints évêques et théologiens tels S. Pierre Canisius, S. Charles Borromée, S. Toribio de Mogrovejo, S. Robert Bellarmin, la publication de nombreux catéchismes. »

⁷ *Fides et ratio*, n°48.

connue est celle de saint Jean d'Avila, qui a pourtant rencontré tant de saints de son temps, et exercé sur eux une belle influence. Il est né en 1499 dans une famille noble de Castille, près de Tolède, de parents qui étaient des juifs convertis. Très brillant, il commença des études de droit à Salamanque, mais il passa rapidement à l'université d'Alcala où il fut diplômé en théologie et philosophie. Il perdit ses parents au cours de ses études, et, ordonné prêtre en 1525, il célébra sa première messe dans l'église où étaient enterrés ses parents et il distribua toute sa part d'héritage aux pauvres. En 1527 il projeta de partir pour le Mexique comme missionnaire, mais devant son zèle et ses talents, l'évêque de Séville le chargea d'organiser des missions populaires dans toute l'Andalousie pour raviver la foi dans ses terres, en lui disant : « Vos Indes sont ici, à Séville ! »

L'influence de sa prédication fut immense. Il fut l'ami de saint Ignace de Loyola, avec lequel il eut une correspondance régulière, et favorisa le développement et la diffusion des jésuites en Espagne ; il a soutenu sainte Thérèse d'Avila dans son œuvre de réforme de l'ordre des carmélites ; il est à l'origine de la conversion de saint Jean de Dieu qu'il encouragea dans la fondation de l'Ordre hospitalier de saint Jean de Dieu ; c'est une de ses homélies, prononcée pour les funérailles de l'épouse de Charles Quint, l'impératrice-reine Isabelle, en 1539, qui a provoqué la conversion de saint François Borgia qui abandonna alors la charge de vice-roi de Catalogne pour devenir membre de la Compagnie de Jésus. Jean d'Avila jouera un rôle important au concile de Trente, quoique sans y être présent : il enverra des mémoires aux Pères du concile, et sera consulté par de nombreux évêques au sujet des décisions à prendre au concile. Il aura ensuite une influence décisive pour la mise en œuvre des séminaires en Espagne. Il fut l'un des maîtres spirituels de son temps.

Accusé de rigorisme, et malgré l'extrême clairvoyance de sa théologie, il fut faussement accusé d'hérésie auprès de l'Inquisition. Il passa un peu plus d'un an en prison, où il continua à écrire. Lorsque son innocence fut reconnue, il remercia les juges d'avoir voulu le perdre et de lui avoir ainsi fait partager un temps la vie du Divin crucifié. Il confiera : « J'ai appris bien plus durant ma captivité que pendant toutes mes années d'études. » Il mourut le 10 mai 1569 à l'âge de 70 ans. Canonisé par Paul VI en 1970, il fut déclaré Docteur de l'Église le 7 octobre 2012 par Benoît XVI.

Saint Jean d'Avila a vécu toute la période de la Réforme protestante. Lui aussi a beaucoup contribué à exposer avec clarté la doctrine catholique, et à la rendre accessible à tous. Benoît XVI disait :

La déclaration de Docteur de l'Église d'un saint présuppose la reconnaissance d'un charisme de sagesse conféré par le Saint-Esprit pour le bien de l'Église, et démontrée

par l'influence positive d'un enseignement sur les fidèles, ce qui est le cas dans la personne et l'œuvre du saint Maître d'Avila. De grands saints et des pécheurs mémorables, des riches et des pauvres, des savants et des ignorants, ont trouvé chez lui des lumières et une meilleure compréhension du message chrétien⁸.

Il rédigea, en 1554 (un an avant saint Pierre Canisius), un *Catéchisme* ou *Doctrine chrétienne*. Il s'agissait d'une synthèse pédagogique, pour les enfants et les adultes, des contenus de la foi. En 1561, dans un mémoire adressé au concile de Trente, Jean d'Avila écrivait ces mots qui n'ont, hélas, pas perdu grand-chose de leur actualité :

Une des causes, et non mineures, pour laquelle beaucoup de chrétiens ont perdu la foi, c'est la faiblesse de l'enseignement qu'ils ont reçu : ils ont été si peu instruits de la foi, si peu affermis en elle, si peu captivés par ses mystères, que la première erreur venue a pu les persuader facilement, comme des gens sans attaches solides avec la vérité⁹.

Que son exemple nous pousse à enseigner la beauté de la foi, et à en vivre, pour avoir et pour transmettre de solides attaches avec la vérité qui est Jésus lui-même.

Jean d'Avila écrivait également dans son ouvrage de spiritualité *Audi filia* ces conseils que l'on peut appliquer encore aujourd'hui :

Fermez donc l'oreille à tout ce que l'on vous pourrait dire de contraire à la doctrine de l'Église, et demeurez ferme dans la créance qu'elle professe depuis tant de siècles et dans laquelle un si grand nombre de personnes ont trouvé le salut. Car quelle folie peut être plus grande que de quitter un chemin par lequel tant de personnes si sages et si saintes ont marché et sont arrivées au ciel, pour en prendre un qui n'a pour guides que des novateurs présomptueux et superbes qui, n'ayant nulle autorité et ne suivant que leur propre sens, veulent qu'on les croie sur leur parole, et de les préférer à cette grande multitude de saints signalés par leur sagesse toute divine, par la pureté de leur vie et par un si grand nombre de miracles ? Luther a été en ces derniers temps le principal de ces faux docteurs¹⁰ ...

⁸ BENOÎT XVI, *Lettre apostolique pour la proclamation de saint Jean d'Avila comme Docteur de l'Église*, 07-10-2011, n°7.

⁹ JEAN D'AVILA, *Second mémoire au concile de Trente* (1561), in *Obras completas del Santo Maestro Juan de Avila*, t. 6, Madrid, La Editorial Catolica, 1971, p. 146.

¹⁰ Jean d'Avila, *Audi filia*, cité in D. HOIZEY, « Jean d'Avila, des geôles de l'Inquisition à la "chaire" de Docteur de l'Église », *Flodoard*, (64) 2015, p. 4 [en ligne : https://www.bibliotheque-diocesaine-reims.fr/IMG/pdf/FLODOARD_64.pdf].

III. SAINT LAURENT DE BRINDISI

Après l'Allemagne et l'Espagne, l'Italie a eu aussi son Docteur après le concile de Trente pour mettre en œuvre la Contre-réforme – ou réforme catholique : saint Laurent de Brindisi.

C'est au milieu du XVI^e siècle que naît Jules-César (car c'est son nom de baptême !), en 1559 à Brindisi, ville au bord de la mer, située dans le talon de la botte italienne. Le concile de Trente était sur le point de s'achever lorsqu'il naquit. Quelques années plus tard, après la mort de son père, il s'installe avec sa mère à Venise, où il a un oncle prêtre. Là, il rencontre les capucins, et entre dans leur ordre, où il prend le nom de Laurent. Benoît XVI écrit : « Dès l'époque de ses études ecclésiastiques, il révéla les éminentes qualités intellectuelles dont il était doté¹¹. » Il est donc envoyé à Padoue pour y étudier. Il y apprend notamment les langues avec une grande facilité, et parle couramment l'italien, l'allemand et le français, mais aussi le latin, le grec, l'hébreu et le syriaque. Cette connaissance des langues anciennes lui permet de discuter avec les protestants et les juifs sur les textes de la Parole de Dieu, qu'il connaît presque par cœur, doué qu'il est d'une mémoire prodigieuse. Benoît XVI dit de lui :

Prédicateur efficace, il connaissait de façon si profonde non seulement la Bible, mais également la littérature rabbinique, que les rabbins eux-mêmes en étaient stupéfaits et admiratifs, manifestant à son égard estime et respect. Théologien expert de l'Écriture Sainte et des Pères de l'Église, il était en mesure d'illustrer de façon exemplaire la doctrine catholique également aux chrétiens qui, surtout en Allemagne, avaient adhéré à la Réforme. À travers une présentation claire et douce, il montrait le fondement biblique et patristique de tous les articles de la foi mis en discussion par Martin Luther¹².

Il occupa dans son ordre de nombreuses charges : ministre provincial à plusieurs reprises, puis ministre général. Les papes l'employèrent à plusieurs reprises pour des missions diplomatiques auprès de souverains européens. À ce titre, son action pour la paix occupa une partie de sa vie. En 1601-1602 le pape Clément VIII l'envoya auprès de Rodolphe II (empereur du Saint Empire romain germanique) qui commandait alors les forces catholiques contre les Turcs. Le pape disait de lui : « Ce capucin, animateur spirituel, vaut une armée entière. » Il mourra d'ailleurs au cours d'une mission auprès du roi du Portugal, à Lisbonne, en 1619.

¹¹ Benoît XVI, « Audience générale : saint Laurent de Brindisi », 23-03-2011.

¹² *Ibid.*

Mais saint Laurent n'est pas seulement un homme de raison, de science, ou de diplomatie. Il est avant tout un homme de foi. Benoît XVI rend encore ce témoignage à son sujet :

Parmi tant de travaux, Laurent cultiva une vie spirituelle d'une ferveur exceptionnelle, consacrant beaucoup de temps à la prière et, de manière particulière, à la célébration de la Messe, qu'il prolongeait souvent pendant des heures, absorbé et ému par le mémorial de la Passion, de la Mort et de la Résurrection du Seigneur¹³.

Les Docteurs de l'Église sont des hommes qui ont été éminents par leur science et par leur vie spirituelle. Leur raison a soutenu leur foi, et leur foi a éclairé leur raison. C'est cette "alchimie" qui leur a permis de voir plus loin que beaucoup à leur époque, et de contribuer à dépasser les temps de crise qu'ils sont traversés, avec une lucidité et une influence bien plus bénéfiques et durables que celles des autres hommes de leur temps.

CONCLUSION

La révolte de Luther et l'expansion du protestantisme ont été rendues possibles par l'état assez désastreux où se trouvait l'Église. Luther a voulu être un réformateur – et il est parfois appelé ainsi. Cependant, comment réforme-t-on l'Église ? Lors des Journées Mondiales de la Jeunesse à Cologne (donc en Allemagne !) en 2005, Benoît XVI disait aux jeunes :

Dans les vicissitudes de l'histoire, ce sont les saints qui ont été les véritables réformateurs qui, bien souvent, ont fait sortir l'histoire des vallées obscures dans lesquelles elle court toujours le risque de s'enfoncer à nouveau. [...] Les saints, avon-nous dit, sont les vrais réformateurs. Je voudrais maintenant l'exprimer de manière plus radicale encore : c'est seulement des saints, c'est seulement de Dieu que vient la véritable révolution, le changement décisif du monde¹⁴.

Luther – sa vie le montre – ne fut pas un saint. Si certaines des questions qu'il a posées – avec parfois plus d'insolence que d'amour filial – étaient pour partie justes, il n'a pas, comme d'autres le feront plus tard, apporté la réponse essentielle : l'exemple de la sainteté, qui seule rend possible une véritable réforme. Dans le siècle qui suivra, après le concile de Trente, l'Église aura la joie de voir fleurir une moisson de saints, qui lui apporteront la vraie réforme dont elle avait en effet besoin – et parmi eux nos trois Docteurs : saint Ignace de Loyola (1556), saint Jean d'Avila (1569), sainte Thérèse d'Avila (1582), saint Charles Borromée (1584), saint Jean de la Croix (1591), saint Philippe Néri (1595), saint Pierre Canisius (1597), saint Laurent de Brindisi (1619), saint Ro-

¹³ *Ibid.*

¹⁴ BENOÎT XVI, « Homélie de la veillée avec les jeunes », Cologne, 20-08-2005.

bert Bellarmin (1621), saint François de Sales (1622), et tant d'autres... Cette vague extraordinaire de sainteté renouvellera profondément l'Église.

Nous vivons également un temps difficile dans l'Église actuellement, et beaucoup sont tentés de réagir par une forme de révolte. Or aujourd'hui, comme à l'époque de nos trois saints Docteurs, c'est par la sainteté qu'il faut réagir, en demeurant dans l'Église et en l'aimant, quoi qu'il en coûte. Voici pour conclure quelques extraits d'un texte de Bernanos intitulé *Frère Martin* (il s'agit de Martin Luther), dans lequel il livre des réflexions qui peuvent être très éclairantes pour nous dans le contexte que nous connaissons aujourd'hui :

Je me méfie de mon indignation, de ma révolte, l'indignation n'a jamais racheté personne, mais elle a probablement perdu beaucoup d'âmes, et toutes les bacchantes simoniaques de la Rome du XVI^e siècle n'auraient pas été de grand profit pour le diable si elles n'avaient réussi ce coup unique de jeter Luther dans le désespoir, et avec ce moine indomptable, les deux tiers de la douloureuse chrétienté. Luther et les siens ont désespéré de l'Église, et qui désespère de l'Église, c'est curieux, risque tôt ou tard de désespérer de l'homme. À ce point de vue, le protestantisme m'apparaît comme un compromis avec le désespoir. [...] On ne réforme l'Église qu'en souffrant pour elle, on ne réforme l'Église visible qu'en souffrant pour l'Église invisible. On ne réforme les vices de l'Église qu'en prodiguant l'exemple de ses vertus les plus héroïques. Il est possible que saint François d'Assise n'ait pas été moins révolté que Luther par la débauche et la simonie des prélats. Il est même certain qu'il en a plus cruellement souffert, car sa nature était bien différente de celle du moine de Weimar. Mais il n'a pas défié l'iniquité, il n'a pas tenté de lui faire front, il s'est jeté dans la pauvreté, il s'y est enfoncé le plus avant qu'il a pu, avec les siens, comme dans la source de toute rémission, de toute pureté. Au lieu d'essayer d'arracher à l'Église les biens mal acquis, il l'a comblée de trésors invisibles, et sous la douce main de ce mendiant le tas d'or et de luxure s'est mis à fleurir comme une haie d'avril. [...] L'Église n'a pas besoin de réformateurs, mais de saints¹⁵ ...

¹⁵ G. BERNANOS, *Frère Martin*.

LA FOI S'OPPOSE-T-ELLE À LA SCIENCE MODERNE ?

Saint Robert Bellarmin et l'affaire Galilée

Sœur Gaëtane DOMINI

Au tout début de son pontificat, Jean-Paul II avait souhaité qu'une commission approfondisse « l'examen du cas Galilée et, dans une reconnaissance loyale des torts de quelque côté qu'ils viennent, fass[e] disparaître la défiance que cette affaire oppos[ait] encore, dans beaucoup d'esprits, à une concorde fructueuse entre science et foi¹. » C'est dire combien cet épisode illustre la fracture entre foi et raison que nous voyons apparaître dans les temps modernes !

Face à la véritable « révolution scientifique » qu'a constituée la naissance de la « science moderne », comment l'Église allait-elle réagir ? En effet, jusqu'alors disciplines scientifiques et théologiques allaient plutôt de pair, et l'on voyait même dans l'astronomie une science particulièrement "religieuse" puisqu'elle s'intéressait aux corps célestes, considérés comme parfaits, incorruptibles, divins.

Lorsque, en 1610, Galilée braque sa lunette vers le ciel, il observe que les corps célestes, la lune en particulier, ne sont pas parfaitement sphériques [il observe des montagnes sur la lune, et des taches sur le soleil...]. Cela nous semble aujourd'hui d'une grande banalité. Ce ne l'était pas pour les anciens, au point que certains contemporains de Galilée soupçonnaient que cela venait d'un défaut de la lunette. On put y voir sinon la preuve, au moins un signe fort que le monde céleste ressemble fort au monde terrestre, et que l'inverse est aussi vrai. Si des lois mathématiques [que l'on avait déjà mises en évidence notamment avec Copernic et Kepler] régissent les corps célestes, il doit en être de même pour les corps terrestres².

Avec la « mathématisation du monde » naissait la science moderne...

Mais là encore, science et foi semblaient intimement liées : les mathématiques ne sont-elles pas le langage de Dieu ? Les ennuis commencèrent lorsque les résultats des uns semblèrent s'opposer aux enseignements des autres... Où était la vérité ?

¹ JEAN-PAUL II, « Discours aux participants à l'assemblée plénière de l'Académie pontificale des Sciences », 31-10-1992.

² F. EUVÉ, *La science, l'épreuve de Dieu ?*, Salvator, 2022, p. 58.

Dans ce contexte, agité en sus par la crise protestante, un grand saint va se faire le défenseur de l'Église et de la vérité, véritable "homme à tout faire" du pape pour conduire les affaires complexes et dangereuses pour la papauté : c'est saint Robert Bellarmin. Qui est-il ? Quelle part a-t-il pris dans l'affaire Galilée et quel éclairage nous en donne-t-il ? La foi s'oppose-t-elle réellement à la science moderne ? C'est ce que nous allons voir dans ce petit enseignement.

I. QUI EST SAINT ROBERT BELLARMIN ?

Saint Robert Bellarmin est probablement le jésuite qui a servi avec le plus d'humilité et de loyauté le plus grand nombre de papes. Pour saint Pierre Canisius, il incarne un des aspects fondamentaux de l'activité de la Compagnie de Jésus : le service intellectuel de l'Église.

Voici comment Benoît XVI le présentait lors d'une catéchèse :

Né le 4 octobre 1542 à Montepulciano, près de Sienne, il est le neveu, du côté de sa mère, du pape Marcel II. Il reçut une excellente formation humaniste avant d'entrer dans la compagnie de Jésus le 20 septembre 1560. Les études de philosophie et de théologie, qu'il accomplit au Collège romain, à Padoue et à Louvain, centrées sur saint Thomas et les Pères de l'Église, furent décisives pour son orientation théologique. Ordonné prêtre le 25 mars 1570, il fut pendant quelques années professeur de théologie à Louvain. Appelé par la suite à Rome comme professeur au Collège romain, il lui fut confiée la chaire d'"Apologétique" ; au cours de la décennie où il occupa cette fonction (1576-1586), il prépara une série de leçons qui aboutirent ensuite aux *Controverses*, œuvre devenue immédiatement célèbre en raison de la clarté et de la richesse de son contenu et de son ton essentiellement historique. Le concile de Trente s'était conclu depuis peu et pour l'Église catholique, il était nécessaire de renforcer et de confirmer son identité notamment face à la Réforme protestante. L'action de Robert Bellarmin s'inscrit dans ce contexte. [...]

Le 3 mars 1599, il fut créé cardinal par le pape Clément VIII et, le 18 mars 1602, il fut nommé archevêque de Capoue. [Après l'élection du pape Paul V,] il fut rappelé à Rome, où il devint membre des Congrégations du Saint-Office, de l'Index, des rites, des évêques et de la propagation de la foi. [...] Il mourut à Rome le 17 septembre 1621. Le pape Pie XI le béatifia en 1923, le canonisa en 1930 et le proclama docteur de l'Église en 1931³.

Ajoutons que c'est surtout après être retourné à Rome au service du pape Paul V qu'il va être mis en contact avec les nouvelles hypothèses scientifiques du moment.

Ses fonctions au Saint-Office comme sa curiosité intellectuelle firent de lui l'interlocuteur privilégié de Galilée, qui lui dédia son discours sur les corps flottants (août 1612) et à qui il dut notifier sa condamnation en 1616. [...] L'œuvre de Bellarmin

³ BENOÎT XVI, « Audience générale : saint Robert Bellarmin », 23-02-2011.

peut se ramener à deux grands axes : la critique biblique et l'ecclésiologie. [...] [Considérant que] Dieu ne s'est pas seulement révélé dans les Écritures mais aussi dans des traditions non écrites, [...] Bellarmin établit des règles de discernement pour écarter les fausses traditions et ne conserver que celles qui sont effectivement nécessaires au dépôt révélé. Quant au sens des passages, Bellarmin affirme avec force que le juge des Écritures, c'est l'Église. [...] Soucieux de protéger, dans les controverses antiprotestantes, la lecture littérale de l'Écriture, il n'était pas pour autant adversaire de la nouvelle physique : [en témoignent] ses lettres à Federico Cesi, fondateur de l'Académie des Lynx et au carme Foscarini (1615) défenseur de Copernic⁴.

C'est à partir de cette dernière lettre, où il répond en même temps à Galilée qui avait exposé sa propre thèse dans une lettre à son ami Castelli, alors largement diffusée, que nous connaissons la position de saint Robert Bellarmin vis-à-vis de ces nouvelles données, à savoir la thèse de l'héliocentrisme – le soleil est au centre de l'univers et la terre tourne autour – allant à l'encontre de celle alors couramment admise : le géocentrisme. Nous allons y revenir.

Intéressons-nous maintenant à Galilée et à la science moderne.

II. GALILÉE ET LA SCIENCE MODERNE

Galilée voulait être le « nouvel Aristote » proposant de faire une nouvelle physique⁵. En effet, ses observations astronomiques, comme les satellites de Jupiter, les phases de Vénus, ou les imperfections des astres, n'étaient pas compatibles avec la physique aristotélicienne. Par ailleurs, il était convaincu que la science donnait accès au réel, et qu'on ne devait donc pas consentir à la « réserve » exprimée jusqu'alors face au traité de Copernic.

Il pensait que l'univers pouvait se rendre intelligible par des modèles mathématiques ; bien plus, que l'univers était réellement « écrit » en langage mathématique et qu'il ne s'agissait donc pas de simples modélisations permettant de « sauver les apparences », mais d'une caractérisation du réel.

Outre la « mathématisation de la nature » (tous les phénomènes observés sont quantifiés et mis en équation), la science moderne qu'il initie passe d'une méthode plutôt déductive (du général au particulier) à une méthode inductive (du particulier au général) par le moyen de l'expérience. Il ne s'agit donc plus d'observer seulement mais d'expérimenter à partir d'une théorie préalable, que l'expérience viendra confirmer ou corriger.

⁴ J. R. ARMOGATHE, « Bellarmin », in J. Y. LACOSTE (dir.) *Dictionnaire Critique de Théologie*, Presse Universitaire de France, 2007, p. 188-189.

⁵ Cf. J. M. MALDAMÉ, *Science et foi en quête d'unité*, Discours scientifiques et discours théologiques, Paris, Cerf, 2003, p. 124 s.

La science moderne

ne veut connaître les phénomènes et leurs causes que depuis l'expérience, et non plus selon les arguments verbaux de la scolastique, de l'averroïsme, de l'aristotélisme. [Car on faisait alors de la science surtout en commentant les œuvres des anciens, essentiellement Aristote.] Évolution qui va tendre à écarter toute connaissance du donné révélé, à creuser un fossé entre la science et la théologie. [D'où la pensée de Galilée :] « Autre est ce que dit la Bible, autre ce que nos yeux ont vu ; qu'on glose la Bible autant qu'on voudra, mais les données de l'expérience sont intangibles. »⁶

Galilée, comme chrétien sincère, était convaincu de la sentence du livre de la Sagesse : « Toi, Seigneur, tu as tout réglé avec mesure, nombre et poids » (Sg 11, 20). Pour lui, l'harmonie du monde était un effet de la sagesse divine. Mais il proposait également un renouvellement de la lecture de l'Écriture, en privilégiant une lecture spirituelle (c'est-à-dire dont les leçons serviraient pour la vie de l'âme) sans y chercher des enseignements sur le monde observable.

Pour lui, les sciences naturelles permettaient d'aboutir à des certitudes telles, qu'en cas de conflit avec des formulations bibliques ou dogmatiques, ces dernières devaient s'effacer devant l'observation et la démonstration scientifique. On imagine donc la révolution que sa pensée a produite dans la chrétienté, alors que la vision du monde tirée de la Bible – en particulier le géocentrisme – était souvent présentée comme une vérité absolue !

Galilée n'entendait pas cependant contredire la vérité de l'Écriture : pour lui, Dieu, en tant qu'auteur de l'Écriture et législateur de la nature, ne pouvait se contredire Lui-même : le vrai ne contredit pas le vrai ! Mais si une contradiction apparente se présentait, c'est qu'une erreur avait dû se glisser dans leur interprétation et les sciences naturelles, loin de s'opposer à l'Écriture, permettraient même alors d'en saisir le vrai sens.

Que répondit saint Robert Bellarmin ? Celui-ci avait bien perçu le véritable enjeu du débat, qui touche à la nature de la science, comme à celle du message de la foi.

Il souligna d'abord que l'hypothèse copernicienne n'était pas encore démontrée, et que, en l'état des connaissances, elle semblait incompatible avec la physique de l'époque et les vérités d'ordre cosmologique ou astronomique que paraissait contenir l'Écriture ; aussi, leur exposé pourrait nuire à la foi en faisant apparaître comme fausses les Saintes Écritures, et qu'il fallait donc être prudent.

Pour autant, il reconnaissait sans restriction aucune la valeur de la raison ou de la science acquise par les hommes et, devant une vraie démonstration des

⁶ D. ROPS, *Histoire de l'Église du Christ*, t. 6 : « La réforme catholique, » 1966, p. 324-325.

hypothèses nouvelles, « il faudrait – écrivait-il – procéder avec beaucoup de circonspection dans l'explication des Écritures qui paraissent contraires à cette assertion, et plutôt dire que nous ne les comprenons pas, que de dire que ce qui est démontré est faux⁷ ».

Ce faisant, il ne disait pas autre chose que saint Augustin avant lui, qui écrivait :

S'il arrive que l'autorité des Saintes Écritures soit mise en opposition avec une raison manifeste et certaine, cela veut dire que celui qui [interprète l'Écriture] ne la comprend pas correctement. Ce n'est pas le sens de l'Écriture qui s'oppose à la vérité, mais le sens qu'il a voulu lui donner. Ce qui s'oppose à l'Écriture ce n'est pas ce qui est en elle, mais ce qu'il y a mis lui-même, croyant que cela constituait son sens⁸.

Et c'est encore ce que réaffirmera le pape Léon XIII dans son encyclique *Providentissimus Deus* : « Puisque le vrai ne peut en aucune façon contredire le vrai, on peut être certain qu'une erreur s'est glissée soit dans l'interprétation des paroles sacrées, soit dans une autre partie de la discussion⁹. »

D'où le point central de la lettre de saint Robert Bellarmin à Foscarini (et donc à Galilée !) : « Vous agiriez prudemment en vous contentant de parler "ex suppositione" et non de manière absolue » et en cas de doute, il recommandait de ne pas abandonner l'interprétation de l'Écriture exposée par les saints Pères (il faut noter qu'ici, il étendait le principe énoncé par le concile de Trente qui n'exigeait cela que dans le domaine de la foi et des mœurs¹⁰).

En un sens, la conviction de Galilée sur l'interprétation de l'Écriture, qu'il expose longuement dans sa lettre à Christine de Lorraine¹¹, rejoint celle de saint Robert Bellarmin, à cette exception près que lui n'étend pas le principe énoncé

⁷ SAINT R. BELLARMIN, « Lettre au Père carme Paolo Antonio Foscarini », 12-04-1615.

⁸ SAINT AUGUSTIN, *Lettre* 143, n°7.

⁹ LÉON XIII, Encyclique *Providentissimus Deus* sur l'exégèse, 1893.

¹⁰ CONCILE DE TRENTE, *Décret sur l'édition de la Vulgate et la manière d'interpréter la sainte Écriture* (1546), Session IV (DH 1507).

¹¹ Pour une synthèse de l'argumentation de Galilée dans sa Lettre à Christine de Lorraine, cf. J. M. MALDAMÉ, *Science et foi en quête d'unité, op. cit.*, p. 127 s. Le Père Maldamé relève 6 points dans son argumentation : 1) l'existence d'une diversité des sens de l'Écriture, avec un sens littéral s'adressant surtout au peuple inculte ; 2) la certitude des expériences et démonstrations des sciences naturelles et leur indépendance vis-à-vis de la théologie ; 3) le but des textes inspirés étant le salut des âmes, la Bible ne contient pas de certitudes scientifiques ; 4) valeur de la démonstration scientifique devant laquelle une interprétation biblique doit s'effacer ; la science peut aider à trouver le vrai sens de l'Écriture ; 5) la tâche des théologiens : pour un fait scientifique démontré, montrer qu'il n'est pas contraire à l'Écriture, pour un fait scientifique non démontré, montrer en quoi il serait faux s'ils l'estiment contraire à l'Écriture ; 6) Dieu, auteur de l'Écriture et législateur de la nature, ne saurait se contredire Lui-même : le vrai ne contredit pas le vrai.

par le concile de Trente, mais tend plutôt à le restreindre en considérant l'autorité des saints Pères uniquement pour les assertions « de Fide » (c'est-à-dire so-lennellement définies par le Magistère comme étant « de foi ») alors que le concile parle de « res fidei », donc des « choses de la foi » dans leur ensemble.

Mais il voulut aller plus loin en enjoignant aux théologiens de réfuter eux-mêmes la thèse de l'héliocentrisme s'ils ne la jugeaient pas conforme à l'Écriture alors que lui-même n'avait pas encore réussi à prouver de manière irréfutable la double mobilité de la Terre, et que ses essais dans ce sens comportaient des erreurs scientifiques (ex. : il voyait dans le phénomène des marées une preuve de la rotation de la terre). Plus encore, il se lança lui-même dans une tentative d'exégèse du Livre de Josué pour en faire une interprétation conforme à ses thèses, outrepassant ici ses compétences. Finalement, il a été téméraire de ne pas écouter Bellarmin lui recommandant de présenter ses résultats comme des hypothèses et non des faits établis.

Galilée, déferé au Saint-Office en 1616, est condamné, moins sans doute sur ses idées proprement scientifiques qu'à cause de l'acharnement qu'il a mis à les rattacher aux données bibliques, selon une exégèse où les inquisiteurs flairaient à cent lieues le libre examen des Écritures ; sa soumission le sauve du pire, mais ne le garantit pas d'un second procès, qui lui sera fait en 1633¹².

En revenant sur l'affaire Galilée en 1992, Jean-Paul II a mis en évidence une double problématique¹³ :

1. Épistémologique d'une part, concernant l'herméneutique biblique, c'est-à-dire son interprétation. Ici, il note la nécessité d'une conscience avertie du champ et des limites propres à chaque discipline. Si Galilée s'est mon-

¹² D. ROPS, *Histoire de l'Église*, op. cit. Dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, nous lisons : « Bellarmin fut chargé par le pape de notifier ce jugement à l'intéressé ; ce qu'il exécuta, deux jours après, dans sa propre demeure. Le 3 mars, il fit un rapport à la Congrégation sur l'accomplissement de son mandat et la soumission de Galilée. Les adversaires de celui-ci firent bientôt courir le bruit qu'il avait été forcé d'abjurer ses idées et d'accepter une pénitence ; le cardinal rétablit les faits par cette attestation donnée par écrit le 26 mai : « Galilée n'a abjuré entre nos mains, ni entre celles de nul autre à Rome ou ailleurs que nous sachions, aucune de ses opinions et doctrines ; il n'a pas non plus reçu de pénitence salutaire ; on lui a seulement dénoncé la déclaration, faite par le pape et publiée par la Congrégation de l'Index, où il est dit que la doctrine attribuée à Copernic que la terre tourne autour du soleil et que le soleil reste au centre du monde sans se mouvoir d'orient en occident, est contraire à la sainte Écriture et ne peut en conséquence ni se défendre, ni se soutenir. » Telle fut la part prise par le cardinal Bellarmin au premier procès de Galilée ; cela ne suffit pas pour que l'on puisse voir en lui l'âme de toute cette affaire. » (X. LE BACHELET, « Bellarmin », in A. VACANT, E. MANGENOT, E. AMANN (dir.), *Dictionnaire de théologie catholique*, vol. 2/1, Paris, Letouzey et Ané, 1937.

¹³ JEAN-PAUL II, « Discours », loc. cit.

tré plus perspicace que ses adversaires théologiens quant aux critères d'interprétation de l'Écriture, ni lui ni ses adversaires n'ont réellement distingués les faits scientifiques des réflexions d'ordre philosophique qu'on leur avait associées ! D'où les confusions qui ont suivi.

2. Pastorale d'autre part, concernant la portée de la parole de l'Église, qui se doit d'être une parole de vérité d'où un nécessaire discernement à opérer dans la réflexion et l'enseignement, et le souci pour les pasteurs et les théologiens de se tenir régulièrement informés des acquisitions scientifiques pour les prendre en compte s'il y a lieu.

Et pour dépasser les situations de conflit entre science et foi qui pourraient surgir à l'avenir, Jean-Paul II tire deux grandes leçons de cet épisode :

1. « Souvent, au-delà de deux visions partiales et contrastées, il existe une vision plus large qui les inclut et les dépasse l'une et l'autre. » C'est elle qu'il faut rechercher.
2. Pour une juste compréhension du problème, il faut avoir conscience qu'« il existe deux domaines du savoir, celui qui a sa source dans la Révélation et celui que la raison peut découvrir par ses seules forces. [...] Les deux domaines ne sont pas purement extérieurs l'un à l'autre, ils ont des points de rencontre. Les méthodologies propres à chacun permettent de mettre en évidence des aspects différents de la réalité. »

Mais revenons à notre question initiale : la foi s'oppose-t-elle à la science moderne ?

III. LA SCIENCE MODERNE DANS UN CONTEXTE DE FOI

Une contribution éclairante à ce sujet nous vient du physicien Peter Hodgson¹⁴. En effet, celui-ci met en avant que, pour l'émergence de la science moderne, il a fallu les conditions matérielles (écriture, mathématiques, outils de mesure, vie sociale stable permettant l'étude...) mais surtout spirituelles adéquates.

Parmi celles-ci, il cite :

1. La considération d'un monde bon ou au moins neutre (s'il est mauvais, on ne cherchera pas à l'étudier) ; d'un monde rationnel et ordonné, objet de connaissance accessible à la raison, mais non nécessaire (s'il en était ainsi, la réflexion seule pourrait tout élucider), c'est-à-dire avec une part de contingence rendant nécessaire le recours à l'expérience

¹⁴ P. HODGSON, « L'origine chrétienne de la science moderne », in P. POUPARD (dir.), *L'affaire Galilée*, Éditions de Paris, 2005, p. 145s.

pour appréhender le monde tel qu'il est réellement (et non tel qu'il pourrait être) ;

2. Une estime pour la science elle-même comme valeur pour la société, utile au bien commun (via l'amélioration des conditions de vie offerte par la technique par ex.) ;
3. La considération d'un temps linéaire, avec un commencement et une fin, et non cyclique (qui est la vision du temps partagée par toutes les civilisations avant la Révélation) car si tout se répète inexorablement, et que nous sommes "soumis au destin", pourquoi tenter de comprendre et de faire quelque chose de nouveau ?
4. Enfin, une volonté de partage des connaissances et de collaboration dans la recherche pour mener à bien une telle entreprise.

Or on peut considérer que l'ensemble de ces conditions ont été réunies pour la première fois avec la civilisation chrétienne du Moyen Âge, qui fut le berceau de la science moderne.

En effet, c'est la foi chrétienne qui nous assure que le monde est bon, créé par Dieu qui est « logos » c'est-à-dire raison, mais ce librement : il ne s'agit donc pas d'un univers « nécessaire », mais cependant ordonné. Par ailleurs, la conviction de l'unique incarnation du Christ a brisé la conception cyclique du temps, et l'opportunité de connaître le Créateur en étudiant sa création a stimulé la recherche scientifique, de même que l'ordre divin de soumettre la terre et de dominer sur la création. La dernière condition, celle du libre partage des connaissances, est proclamée par le livre de la Sagesse : « Ce que j'ai appris sans calcul, je le partage sans réserve, je ne veux rien dissimuler de ses richesses » (Sg 7, 13) !

On peut donc dire que non seulement la foi ne s'oppose pas à la science moderne, mais qu'elle a, en plus, dû favoriser son émergence !

Je termine avec les mots du Cardinal Poupard dans la synthèse qu'il donne des travaux de la commission pontificale d'études sur l'affaire Galilée : « la passion de savoir, le besoin de comprendre sont inscrits au cœur de notre être. Et les hommes de science se rencontrent en cette requête avec les hommes de foi. Foi et science en quête de vérité ont besoin d'une même liberté, dont Galilée est devenu la figure symbolique exemplaire au seuil de la modernité¹⁵. » Ajoutons simplement que cette liberté ne sera qu'illusoire si elle n'est pas soumise à la vérité... et une autre vertu pourrait donc être nécessaire : l'humilité ! N'est-ce pas, finalement, ce qui a manqué dans cette « affaire Galilée » ?

¹⁵ P. POUPARD, « Avant-propos », in P. POUPARD (dir.), *L'affaire Galilée*, op. cit., p. 13.

LA TRADITION DU CARMEL

Sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix

Sœur Édith DOMINI

« J'aurais volontiers sacrifié mille vies pour sauver une seule de ces âmes égarées. Mais étant femme et bien imparfaite, je me voyais impuissante à servir la cause de mon divin Seigneur¹. » Celle qui s'exprime ainsi, toute bouleversée par les ravages produits par la crise protestante, cette « femme bien imparfaite », vous l'avez deviné, c'est sainte Thérèse d'Avila. La cause de son Seigneur, elle la servira pourtant magnifiquement en entreprenant la réforme du Carmel, aidée en cela par un humble petit moine devenu comme elle un grand Docteur de l'Église : saint Jean de la Croix. Suivons-les donc dans cette aventure, source de renouveau non seulement pour l'Église du XVI^e siècle mais pour nous encore aujourd'hui, tant est toujours actuel ce que disait sainte Édith Stein en 1934 au sujet de la « grande Thérèse » : « On voudrait aussi introduire dans notre temps quelque chose de l'esprit de cette femme extraordinaire qui a accompli une œuvre prodigieuse de reconstruction en un siècle de combats et de confusion². »

Lorsque Thérèse fonde le petit Carmel Saint-Joseph à Avila en 1562, après avoir mené durant 20 ans une vie religieuse médiocre, écartelée entre le monde et Dieu, elle est selon ses propres termes « déterminée à suivre les conseils évangéliques dans toute la perfection possible et à porter au même genre de vie les quelques religieuses de ce monastère³. » En elle revit l'esprit du prophète Élie qui « brûlait d'un zèle ardent pour le Seigneur » (cf. 1 R 19, 10.14) et qui n'avait qu'un désir : « se tenir devant la face du Dieu vivant » (cf. 1 R 17, 2). Avec ses disciples, quelque neuf siècles avant la venue du Christ, Élie menait une vie d'ermite, jeûnant et priant dans les grottes de la montagne du Carmel. Quand sa prière libéra la terre d'Israël d'une longue sécheresse, son regard de voyant perçut, selon la tradition, dans le petit nuage annonciateur de la pluie salvatrice, l'image de la Vierge Marie, Celle qui devait, en Jésus, apporter la grâce au monde. Au Moyen Âge, les ermites du Mont Carmel, qui, sous la protection particulière de Notre-

¹ SAINTE THÉRÈSE D'AVILA, *Chemin de la perfection*, Seuil, 1961, p. 49.

² ÉDITH STEIN, *Source cachée, Œuvres spirituelles*, Ad Solem-Cerf, 1998, p. 103.

³ SAINTE THÉRÈSE D'AVILA, *Chemin de la perfection*, *op. cit.*, p. 50.

Dame, perpétuaient depuis des siècles la vie de prière et d'ascèse d'Élie, s'organisèrent en Ordre religieux et reçurent du patriarche de Jérusalem une Règle monastique. L'invasion de la Terre sainte par l'Islam entraîna la transplantation au XIII^e siècle de l'Ordre du Carmel en Occident où se produisit un certain relâchement, avec l'adoption d'une Règle mitigée, bien moins marquée par l'austérité et le silence, bien plus ouverte au monde.

Sainte Thérèse, qui avait subi au Carmel de l'Incarnation d'Avila les méfaits de ce relâchement, s'employa donc de toutes ses forces à remettre en vigueur la Règle primitive dans toute sa radicalité, insistant sur l'expiation et l'aide à apporter aux serviteurs de l'Église, dans le contexte des guerres de Religion. Malgré d'innombrables obstacles qui ne l'abattront jamais, elle se donna jusqu'à son dernier souffle pour fonder au total 17 couvents de Carmélites déchaussées. Saint Jean de la Croix, conquis par l'ardeur de la *Madre* alors qu'il n'était qu'un jeune Carme de 25 ans épris d'absolu, contribua à étendre la Réforme aux couvents masculins, non sans rencontrer de fortes oppositions, puisqu'il fut même enfermé pendant 9 mois dans le couvent de Tolède par ses propres frères carmes. Mais toutes les épreuves ne firent qu'aiguïser sa passion du Christ et son « extraordinaire amour de la croix » (cf. l'oraison de sa fête). Le feu allumé en Espagne par ces deux grands saints s'étendit rapidement à l'Europe entière, ranimant la ferveur des religieux et vivifiant ainsi toute l'Église, dans l'élan du concile de Trente.

En 1970, saint Paul VI faisait de Thérèse d'Avila la première femme Docteur de l'Église, distinction reçue dès 1926 par Jean de la Croix. Ainsi l'Église considérerait qu'au-delà de l'œuvre de rénovation du Carmel ces deux saints apportaient quelque chose qui dépassait largement les limites du Cloître, accessible à tous les baptisés. Dans l'oraison de la fête de sainte Thérèse nous lisons : « Dieu qui as suscité par ton Esprit sainte Thérèse d'Avila pour montrer à l'Église le chemin de la perfection, fais-nous trouver notre nourriture dans sa doctrine spirituelle et brûler du désir de la vraie sainteté ». La *Madre* nous propose donc un chemin de sainteté qui a fait ses preuves et qui consiste à rechercher avec persévérance l'union à Dieu, dans le sillage d'Élie se tenant en présence du Dieu vivant, mais en y ajoutant l'amitié réelle avec le Christ, saisi dans son humanité, contemplé dans sa Passion (c'est la vue de Jésus flagellé, couvert de plaies, qui avait définitivement libéré Thérèse de sa vie religieuse très superficielle). Ce chemin passe par la pratique de l'oraison, qu'elle définit ainsi : « L'oraison mentale n'est à mon avis qu'un commerce intime d'amitié où l'on s'entretient souvent seul à seul avec ce Dieu dont on se sait aimé » (CEC 2708). Mais ce chemin se poursuit aussi dans les activités quotidiennes les plus simples, vécues en compagnie de Jésus, le « véritable Ami » car notre sainte sut admirablement

concilier contemplation et action, elle qui savait trouver Dieu aussi bien au milieu des marmites qu'à la chapelle. Dans l'audience qu'il lui a consacrée le 2 février 2011, Benoît XVI disait :

Sainte Thérèse de Jésus est une véritable maîtresse de vie chrétienne pour les fidèles de chaque temps. Dans notre société, souvent en manque de valeurs spirituelles, sainte Thérèse nous enseigne à être des témoins inlassables de Dieu, de sa présence et de son action, elle nous enseigne à ressentir réellement cette soif de Dieu qui existe dans la profondeur de notre cœur, ce désir de voir Dieu, de chercher Dieu, d'être en conversation avec Lui et d'être ses amis. Telle est l'amitié qui est nécessaire pour nous tous et que nous devons rechercher, jour après jour, à nouveau.

À l'instar de sainte Thérèse, saint Jean de la Croix portait en lui les aspirations brûlantes du prophète Élie, avec un goût marqué pour la pénitence et la solitude. Il sut compléter, avec son génie propre, le chemin de sainteté ouvert par la *Madre*. Les titres de ses œuvres permettent d'entrevoir sa doctrine spirituelle. Pour s'élever jusqu'au Dieu d'amour célébré dans le *Cantique spirituel*, l'âme doit entreprendre la *Montée du Carmel*, en acceptant la *Nuit obscure* de la purification des sens et de l'esprit et en se laissant transformer par l'Esprit-Saint en *Vive flamme d'amour*. Sur cette voie exigeante du renoncement total à soi-même qui est bien comme un « sentier à pic », saint Jean de la Croix fut soutenu par la Sainte Vierge, qui vint plusieurs fois visiblement à son secours, et qu'il aima filialement, dans la droite ligne de la tradition carmélitaine puisque le nom complet de l'Ordre est « Ordre des Frères de la Bienheureuse Vierge Marie du Mont Carmel », auquel cette dernière donna elle-même, par le biais de saint Simon Stock en 1251, le scapulaire comme gage de sa protection particulière. Notons que cela rejoint en quelque sorte notre dévotion à Notre-Dame des Neiges, première de cordée pour la montée spirituelle.

Saint Jean de la Croix a été surnommé le « Docteur mystique » et la vie de sainte Thérèse abonde en extases et autres phénomènes surnaturels... Ces deux grands saints pourraient nous sembler à première vue des aigles qui planent dans des hauteurs bien inaccessibles aux petits moineaux que nous sommes. Mais Édith Stein disait : « L'esprit du Carmel, c'est l'Amour » et c'est bien cela qu'ils ont cherché à retrouver et transmettre avant tout. Sainte Thérèse a su merveilleusement, selon son désir, rendre à Jésus « amour pour amour » et saint Jean de la Croix a profondément vécu son célèbre conseil : « Là où il n'y a pas d'amour, mettez de l'amour et vous récolterez de l'amour ». En concluant sa catéchèse sur ce grand Docteur, le 16 février 2011, Benoît XVI expliquait que sa vie avait été très dure mais qu'il en avait jailli tant d'amour et de beauté que cela ne pouvait que nous encourager :

Si un homme porte en lui un grand amour, cet amour lui donne presque des ailes, et il supporte plus facilement toutes les épreuves de la vie, car il porte en lui cette grande lumière ; telle est la foi : être aimé par Dieu et se laisser aimer par Dieu en Jésus-Christ. Se laisser aimer est la lumière qui nous aide à porter le fardeau de chaque jour. Et la sainteté n'est pas notre œuvre, très difficile, mais elle est précisément cette « ouverture » : ouvrir les fenêtres de notre âme pour que la lumière de Dieu puisse entrer.

LA SAINTETÉ POUR TOUS

Saint François de Sales et saint Alphonse-Marie de Liguori

Frère Augustin DOMINI

Saint François de Sales et Saint Alphonse-Marie de Liguori sont deux saints Docteurs très attachants de l'époque moderne. Ils ont voulu rendre accessible à tous la recherche de la sainteté et sont en cela des précurseurs du grand appel à la sainteté pour tous présent dans le concile Vatican II. Saint Alphonse avait d'ailleurs une grande dévotion à saint François de Sales, ce qui montre la proximité de ces deux saints bien que le premier soit mort plusieurs dizaines d'années avant la naissance du second. Tous deux ont été confrontés à de graves crises dans l'Église, saint François de Sales fut confronté de près à la Réforme protestante et saint Alphonse-Marie eut à lutter contre le Jansénisme. Après une brève première partie sur leur vie et le contexte dans lequel ils se sont sanctifiés, nous montrerons comment ils ont renouvelé en profondeur la spiritualité chrétienne et ont ainsi contribué à donner un nouvel élan vers la sainteté.

I. LE CONTEXTE HISTORIQUE

A. Saint François de Sales, évêque de Genève

La vie de saint François de Sales nous est sans doute davantage familière que celle de saint Alphonse de Liguori. Il a vécu à cheval sur le XVI^e et XVII^e siècle, à une époque où le protestantisme faisait des ravages en France. D'une famille noble, François était un étudiant brillant et fit des études de théologie et de droit, matière dans laquelle il obtint un doctorat. Mais dans son cœur brûlait le désir de devenir prêtre, malgré l'opposition de son père, ce qu'il put finalement réaliser. Il devint finalement évêque de Genève qui était alors le bastion du calvinisme, raison pour laquelle il "résidait" à Annecy. Il fut un pasteur infatigable, parcourant tout son diocèse pour une nouvelle évangélisation de son diocèse, redresser les communautés religieuses tombées dans la tiédeur, et surtout sa préoccupation quotidienne : la conversion des protestants, qui n'était pas une mince affaire. Il comprit que la Réforme ne pourrait être attaquée que dans la mesure où les catholiques devenaient saints. Car la corruption d'un certain nombre de membres de l'Église en était la cause. Il fonda avec sainte Jeanne-Françoise de Chantal le monastère de la Visitation. Sa vie fut brève, puisqu'il meurt à l'âge de 50 ans en 1622, mais très intense. Saint Fran-

çois de Sales en apprenant à connaître le Cœur de Dieu a particulièrement approfondi le cœur de l'homme, et s'est révélé un grand éducateur. Il n'est donc pas étonnant qu'un certain nombre de fondateurs éducateurs, comme saint Jean Bosco, se soient réclamés de son patronage.

B. Saint Alphonse de Liguori, fondateur des Rédemptoristes

Saint Alphonse de Liguori a vécu au XVIII^e siècle. Il est issu d'une famille de la haute noblesse napolitaine. Son père le destine à une carrière de droit et à 16 ans, il est docteur en droit. Il devient par la suite un brillant avocat. Mais horrifié par la corruption de la justice lors d'un procès hautement politisé qu'il finit par perdre, il désire devenir prêtre et, comme saint François de Sales, s'attire les foudres de son père. Il entre finalement dans une Congrégation missionnaire de prêtres diocésains et il est ordonné prêtre. Il est très vite marqué par la misère spirituelle à Naples puis dans les campagnes où les prêtres ne se rendent pas habituellement. Il organise ce qu'on appelle les chapelles du soir, qui sont des groupes de prière et d'éducation chrétienne confiés à des laïcs. Avec quelques compagnons, il demande au pape de pouvoir fonder une communauté pour évangéliser et soutenir les villages les plus reculés, pour les aider à mener une vie authentiquement chrétienne. Il développe par ses écrits une piété populaire dans laquelle ils peuvent se retrouver. Il écrit aussi des ouvrages théologiques et son œuvre de théologie morale est remarquée. Il combat le Jansénisme, cette hérésie qui promouvait un rigorisme excessif qui empêchait les âmes d'avoir recours aux sacrements et qui insistait tellement sur l'enfer que la foi chrétienne devenait un fardeau presque insupportable. Il fonda la Congrégation du « Très Saint Rédempteur », appelée communément les Rédemptoristes, en 1732 avec le grand souci de conduire toutes les âmes à la vie spirituelle, en particulier celles des plus pauvres. Benoît XVI disait : « Ces religieux, guidés par Alphonse, furent d'authentiques missionnaires itinérants, qui atteignaient aussi les villages les plus reculés en exhortant à la conversion et à la persévérance dans la vie chrétienne, en particulier au moyen de la prière. » Il fut nommé évêque en 1756 et le restera jusqu'en 1775, où le pape accepta sa démission pour raison de santé. Jusqu'à sa mort, il déploiera une activité extérieure intense par la rédaction de nombreux ouvrages de piété qui étaient le fruit d'une activité intérieure intense puisqu'il passait huit heures de sa journée en prière. Il meurt en 1787, à l'âge de 91 ans.

II. LA REDÉCOUVERTE DE L'APPEL À LA SPIRITUALITÉ POUR TOUS

Saint François de Sales et saint Alphonse de Liguori ont eu tous les deux le grand souci de rendre accessible la vie spirituelle pour tous.

A. L'introduction à la vie dévote et Le grand moyen de la prière

Saint François de Sales a laissé une œuvre merveilleuse avec *L'Introduction à la vie dévote*, dans laquelle il entraîne toutes les âmes à entrer dans la vie spirituelle. Ainsi la vie dévote ou la vie spirituelle devenait accessible à tous. Le père Peyrous décrit ainsi cet événement :

L'Introduction à la vie dévote marqua, à sa parution, une petite révolution. Par vie « dévote », il faut entendre en fait la vie spirituelle. François de Sales défendait dans ce livre la thèse que celle-ci était faite pour tous. En effet, l'idée courait que la vie spirituelle était réservée aux moines et aux moniales. Les autres devaient se contenter de mener une vie morale aussi droite que possible et de faire leur salut. En outre, elle était souvent présentée dans des livres de haute contemplation, très compliqués et obscurs, jusqu'à devenir inaccessibles. François de Sales s'insurgeait contre cette conception des choses et montrait que les militaires, les laboureurs, les mères de famille et les hommes de cour eux-mêmes étaient appelés à la vie d'intimité avec Dieu¹.

Saint François de Sales comprenait que le protestantisme ne pouvait être vaincu que par la sainteté des membres de l'Église, de même que la corruption de ses membres avait entraîné la Réforme protestante. Il fallait rendre accessible la spiritualité pour que tous puissent la pratiquer : « Mon intention est d'instruire ceux qui vivent en villes, en ménages, en la cour² [...] » Il s'agissait pour saint François de Sales de faire entrer dans le véritable amour : « La vraie et vivante dévotion, ô Philotée, présuppose l'amour de Dieu, ainsi elle n'est pas autre chose qu'un vrai amour de Dieu³. » Le saint évêque de Genève se faisait ainsi le précurseur lointain du concile Vatican II qui rappelle à tous l'appel à la sainteté.

Saint Alphonse de Liguori, près d'un siècle plus tard n'en a pas moins rappelé cette nécessité de la vie spirituelle et en particulier de la prière. La prière, tout comme chez l'évêque de Genève, ne devait pas être réservée aux moines ou aux clercs. Saint Alphonse insiste beaucoup sur la nécessité de la prière, qui permet de s'ouvrir à la grâce divine pour accomplir quotidiennement la volonté de Dieu et poursuivre la sanctification personnelle. Au sujet de la prière, il écrit : « Dieu ne refuse à personne la grâce de la prière, par laquelle on obtient l'aide pour vaincre les concupiscences et les tentations. Et je dis, et je réponds et je répondrai toujours, tant que j'aurai vie, que tout notre salut réside dans la prière ». Nous devons à saint Alphonse l'adage célèbre, souvent attribué au Saint Curé d'Ars, mais qui vient de son traité intitulé *Le grand moyen de la prière* : « Celui qui prie se sauve certainement, celui qui ne prie pas se damne certainement. Tous les saints se sont sauvés et sanctifiés par la prière. Tous les

¹ B. PEYROUS, *Histoire de la spiritualité chrétienne*, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 2010, p. 171.

² SAINT FRANÇOIS DE SALES, *Introduction à la vie dévote*, Préface.

³ *Ibid.*

damnés se sont damnés faute de prière ; s'ils avaient prié, ils ne se seraient certainement pas perdus⁴. » Saint Alphonse ne voulait pas évidemment nous faire peur, mais nous faire prendre conscience que la prière est au cœur même de la vie spirituelle du chrétien et que c'est dans la prière que Dieu nous donne de manière habituelle les grâces nécessaires pour notre salut. Saint Alphonse a contribué à développer la dévotion populaire dans ses œuvres nombreuses qui rendent accessible à tous la vie spirituelle. Son livre, *les Gloires de Marie* est devenu très vite un *best-seller* de la dévotion à la Sainte Vierge, en attendant que soit découvert le *Traité de la vraie dévotion à la Sainte-Vierge* de saint Louis-Marie Grignon de Montfort. La visite au Saint-Sacrement est cœur de sa spiritualité centrée sur l'essentiel de ce qui constitue la vie chrétienne, l'Eucharistie : « Assurément parmi toutes les dévotions celle d'adorer Jésus sacrement est la première après les sacrements, la plus chère à Dieu, et celle qui nous est la plus utile... Oh, quel délice d'être devant un autel plein de foi... et lui présenter nos nécessités, comme fait un ami avec un autre ami intime⁵ ! » Le recours aux sacrements et en particulier à celui de la confession a une place privilégiée pour permettre au Chrétien de se développer dans la vie de la grâce.

B. Saint François de Sales, docteur de l'Amour

Saint François de Sales a été proclamé Docteur de l'Amour Divin par saint Jean-Paul II. Ce titre est lié à son œuvre magistrale, selon le pape Pie XI qui le plaçait au-dessus de *l'Introduction à la Vie dévote* : le *Traité de l'Amour de Dieu*. Mais ce que le saint évêque a écrit dans ce chef-d'œuvre n'est pas une réalité abstraite, mais le fruit d'une longue expérience vécue. L'amour ne s'apprend pas dans les livres. Cependant, il vaut le coup de se pencher sur quelques points de l'enseignement qu'il nous donne. Le premier enseignement est la primauté de l'amour dans la vie spirituelle. Il ne s'agit pas de n'importe quel amour, mais de cet amour de dilection qui nous fait aimer Dieu plus que tout et notre prochain à cause de Dieu. Le véritable amour nous fait dominer nos passions. Il est un acte de la volonté. Saint François de Sales insistait sur la force de l'amour. C'est ainsi qu'il disait dans une lettre à sainte Jeanne-Françoise de Chantal, sa protégée spirituelle :

Voici la règle générale de notre obéissance écrite en grosses lettres : il faut tout faire par amour, et rien par force ; il faut plus aimer l'obéissance que craindre la désobéissance. Je vous laisse l'esprit de liberté, non pas celui qui forclos [exclut]

⁴ SAINT ALPHONSE DE LIGUORI, *Le grand moyen de la prière*, chapitre 1.

⁵ SAINT ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI, *Visites au Saint Sacrement et à la Sainte Vierge pour chaque jour du mois*, Introduction.

l'obéissance, car c'est la liberté de la chair ; mais celui qui forclos la contrainte et le scrupule, ou empressement⁶.

Saint François de Sales avait une dévotion au Cœur de Jésus avant même les apparitions du Cœur de Jésus à sainte Marguerite-Marie. Mère Marie-Augusta disait : « On sanctifie par l'amour et la pratique des vertus [...] Bien que la science soit nécessaire, ce n'est pas elle qui glorifie le plus Notre Seigneur, mais le pur amour toujours mis dans toute sa vie. » Ce principe était au cœur de la vie spirituelle et de l'enseignement de saint François de Sales. L'amour que l'on met dans les choses que nous faisons est plus important que ce que nous faisons.

C. Saint Alphonse de Liguori, patron céleste des confesseurs et moralistes

Saint Alphonse de Liguori pour sa part, rendit à la pratique de la vie morale toute sa signification. En effet, on considérait alors que la sainteté était accessible à un tout petit nombre, mais que le commun des mortels devait se limiter à ne pas enfreindre les commandements, en commettant des péchés graves. Saint Alphonse va contribuer dans son livre, *Théologie morale*, à donner une vision positive de la morale. Il dégage trois primats qui, loin de se concurrencer s'équilibrent et se confortent : primat de la vérité, c'est-à-dire finalement de Dieu ; primat de la conscience personnelle, sur laquelle chacun sera jugé ; primat de la liberté, c'est-à-dire de l'homme tel que le Créateur l'a voulu. Saint Alphonse refuse l'idée d'un Dieu qui serait trop dur vis-à-vis des pécheurs. Mais il ne faut pas déformer sa pensée. Il ne s'agissait pas pour lui d'accepter le péché, voire de le bénir, mais d'aimer le pécheur pour le conduire à la conversion. Pour lui, les pasteurs devaient allier une très grande fidélité à la loi morale et un accompagnement des personnes pour éclairer leur conscience. Il n'y avait pas de dichotomie entre d'un côté la loi morale et d'un autre la pastorale. Benoît XVI, dans l'Audience qu'il lui avait consacrée, avait rappelé les raisons pour lesquelles saint Alphonse a été proclamé « patron de tous les confesseurs et moralistes » :

En 1871 saint Alphonse fut déclaré Docteur de l'Église. Ce titre lui convient pour de nombreuses raisons. Tout d'abord parce qu'il a proposé un riche enseignement de théologie morale, qui exprime de manière adaptée la doctrine catholique, au point qu'il fut proclamé par le pape Pie XII « Patron de tous les confesseurs et moralistes ». À son époque, s'était diffusée une interprétation très rigoriste de la vie morale également en raison de la mentalité janséniste qui, au lieu d'alimenter la confiance et l'espérance dans la miséricorde de Dieu, fomentait la peur et présentait un visage de Dieu revêché et sévère, bien éloigné de celui que nous a révélé Jésus. Saint Alphonse, en particulier dans son œuvre principale intitulée *Théologie morale*, propose une synthèse équilibrée et convaincante entre les exigences de la loi de Dieu, gravée dans

⁶ SAINT FRANÇOIS DE SALES, Lettre à sainte Jeanne-Françoise de Chantal (14-10-1604).

nos cœurs, pleinement révélée par le Christ et interprétée de manière faisant autorité par l'Église, et les dynamismes de la conscience et de la liberté de l'homme, qui précisément dans l'adhésion à la vérité et au bien permettent la maturation et la réalisation de la personne. Alphonse recommandait aux pasteurs d'âmes et aux confesseurs d'être fidèles à la doctrine morale catholique, en assumant, dans le même temps, une attitude charitable, compréhensive, douce, pour que les pénitents puissent se sentir accompagnés, soutenus, encouragés dans leur chemin de foi et de vie chrétienne. Saint Alphonse ne se lassait jamais de répéter que les prêtres sont un signe visible de la miséricorde infinie de Dieu, qui pardonne et illumine l'esprit et le cœur du pécheur afin qu'il se convertisse et change de vie. À notre époque, où on voit de clairs signes d'égarement de la conscience morale et – il faut le reconnaître – un certain manque d'estime envers le sacrement de la confession, l'enseignement de saint Alphonse est encore de grande actualité⁷.

Saint Alphonse avait ainsi le souci d'un grand équilibre quant à l'observance de la loi morale et à l'accompagnement des personnes pour les aider à se convertir. Ce que nous dit Benoît XVI est très important. Le rôle du confesseur n'est pas seulement de pardonner, mais aussi d'illuminer les consciences en vue de la conversion des pécheurs. Saint Alphonse a contribué à un renouveau de la morale et du ministère de la confession, en luttant contre le véritable rigorisme janséniste qui freinait l'accès des fidèles aux sacrements. Son ministère était en vue de la conversion et du salut des âmes. Il s'opposait aussi bien au rigorisme qu'au laxisme moral qui tend à justifier le péché. La tendance globale de nos jours n'est pas tellement au rigorisme. Saint Alphonse peut aider les confesseurs à retrouver cet équilibre qui concilie fermeté dans la doctrine et accueil du pénitent avec amour qui est la condition nécessaire pour l'éclairer sur son péché et l'aider à se convertir.

CONCLUSION

Saint François de Sales et saint Alphonse de Liguori ont opéré une petite révolution pour rendre accessible la vie spirituelle à tous, et plus seulement à une élite. Leur zèle pour le salut des âmes les a conduits à donner à l'Église certains approfondissements très riches auxquels nous pouvons encore puiser. Saint François de Sales en donnant le primat à l'amour divin dans l'accomplissement de tous nos actes nous invite à revenir à ce qui constitue le cœur de notre foi : « Dieu est Amour ». Dieu nous a communiqué cet amour et attend notre réponse d'amour. Saint Alphonse de Liguori quant à lui a redonné un élan nouveau à la morale chrétienne qui ne consiste pas seulement à ne pas enfreindre la loi morale, mais à vivre dans la liberté de l'Esprit. Ils nous rappellent aussi tous deux l'importance de mettre la prière au centre de notre vie.

⁷ BENOÎT XVI, « Audience générale : saint Alphonse de Liguori », 30-03-2011.

LE DOCTEUR DE LA SCIENCE DE L'AMOUR DIVIN
Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face

Père Bernard DOMINI

Bien chers amis, nous voici arrivés au terme de notre Forum « Foi et raison sur les traces des Docteurs de l'Église ». Le dernier témoignage dont nous allons parler est un Docteur de l'Église inhabituel comme l'est aussi sainte Catherine de Sienne. Un Docteur qui n'a aucun diplôme universitaire, qui est mort à l'âge de 24 ans, qui est co-patronne des missions sans être sorti de son carmel de Lisieux et qui est connu et aimé aujourd'hui en toutes les Nations de la terre : ce Docteur nous est très cher, il s'agit de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face.

Nous étions avec le million de jeunes rassemblés à Longchamp à Paris, le 24 août 1997, lorsque saint Jean-Paul II, à la fin de la messe de clôture des JMJ, annonçait son intention de déclarer "la petite Thérèse" Docteur de l'Église, le 16 octobre prochain en la Journée mondiale des missions. Aussitôt, tous les jeunes se sont levés et ont applaudi avec un grand enthousiasme pendant 10 minutes. Je ne peux pas oublier ce grand moment de joie. La Sainte jeune, la Sainte des jeunes, la Sainte de la petite voie de l'Évangile, la Sainte qui a aidé tant de poilus dans leur tranchée pendant la première guerre mondiale, allait devenir le 33^e et plus jeune Docteur de l'Église universelle ! L'Esprit-Saint, par la joie et l'enthousiasme du million de jeunes rassemblés à Paris, révélait son assentiment total à la décision de saint Jean-Paul II.

Dans sa lettre apostolique pour la proclamation de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face Docteur de l'Église universelle, que nous vous invitons à approfondir, saint Jean-Paul II révèle que sa décision a été prise après avoir pris conseil de plusieurs Dicastères et de nombreuses personnalités compétentes et après avoir beaucoup prié. Cette décision du pape saint Jean-Paul II était vraiment une décision approuvée avec enthousiasme par de nombreuses personnes compétentes de l'Église universelle et spontanément applaudie pendant 10 minutes par la foule enthousiaste des jeunes des JMJ de Paris en 1997. Après ce 24 août 1997, nous avons immédiatement décidé d'organiser des cars pour permettre à tous ceux qui voulaient participer à la Messe du 16 octobre du doctorat de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. 333 pèlerins se sont inscrits.

Nous avons vécu un pèlerinage exceptionnel dans la joie des enfants de Dieu. La procession d'entrée nous a beaucoup touchés : les reliques de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus étaient recouvertes par des pétales de roses lancées par des jeunes. Voici la partie française de l'homélie de ce jour important pour l'Église et le monde :

4. Parmi les « Docteurs de l'Église », Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face est la plus jeune, mais son itinéraire spirituel ardent montre tant de maturité et les intuitions de la foi exprimées dans ses écrits sont si vastes et si profondes, qu'ils lui méritent de prendre place parmi les grands maîtres spirituels. Dans la Lettre apostolique que j'ai écrite à cette occasion, j'ai souligné quelques aspects saillants de sa doctrine. Mais comment ne pas rappeler ici ce que l'on peut en considérer comme le sommet, à partir du récit de la découverte bouleversante qu'elle fit de sa vocation particulière dans l'Église ? « La Charité – écrit-elle – me donna la clef de ma vocation. Je compris que si l'Église avait un corps, composé de différents membres, le plus noble de tous ne lui manquait pas, je compris que l'Église avait un Cœur, et que ce Cœur était brûlant d'Amour. Je compris que l'Amour seul faisait agir les membres de l'Église, que si l'Amour venait à s'éteindre, les Apôtres n'annonceraient plus l'Évangile, les Martyrs refuseraient de verser leur sang... Je compris que l'Amour renfermait toutes les Vocations... Alors dans l'excès de ma joie délirante je me suis écriée : Ô Jésus mon Amour... ma vocation enfin je l'ai trouvée, ma vocation, c'est l'Amour ! » (Ms B, 3 v°). C'est là une page admirable qui suffit à elle seule à montrer que l'on peut appliquer à sainte Thérèse le passage de l'Évangile que nous avons entendu dans la liturgie de la Parole : « Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits » (Mt 11, 25).

5. Thérèse de Lisieux n'a pas seulement saisi et décrit la vérité profonde de l'Amour comme le centre et le cœur de l'Église, mais elle l'a vécu intensément dans sa brève existence. C'est justement cette convergence entre la doctrine et l'expérience concrète, entre la vérité et la vie, entre l'enseignement et la pratique, qui resplendit avec une particulière clarté dans cette sainte, et qui en fait un modèle attrayant spécialement pour les jeunes et pour ceux qui sont à la recherche du vrai sens à donner à leur vie. Devant le vide de tant de mots, Thérèse présente une autre solution, l'unique Parole du salut qui, comprise et vécue dans le silence, devient une source de vie renouvelée. À une culture rationaliste et trop souvent envahie par un matérialisme pratique, elle oppose avec une désarmante simplicité la « petite voie » qui, en revenant à l'essentiel, conduit au secret de toute existence : l'Amour divin qui enveloppe et pénètre toute l'aventure humaine. En un temps comme le nôtre, marqué bien souvent par la culture de l'éphémère et de l'hédonisme, ce nouveau Docteur de l'Église se montre doué d'une singulière efficacité pour éclairer l'esprit et le cœur de ceux qui ont soif de vérité et d'amour.

6. Sainte Thérèse est présentée comme Docteur de l'Église le jour où nous célébrons la Journée mondiale des Missions. Elle eut l'ardent désir de se consacrer à l'annonce de l'Évangile et elle aurait voulu couronner son témoignage par le sacrifice suprême du martyr (cf. Ms B, 3 r°). On sait aussi avec quel intense engagement

personnel elle soutint le travail apostolique des Pères Maurice Bellière et Adolphe Roulland, missionnaires l'un en Afrique et l'autre en Chine. Dans son élan d'amour pour l'évangélisation, Thérèse avait un seul idéal, comme elle le dit elle-même : « Ce que nous Lui demandons, c'est de travailler pour sa gloire, c'est de l'aimer et de le faire aimer » (Lettre 220). Le chemin qu'elle a parcouru pour arriver à cet idéal de vie n'est pas celui des grandes entreprises réservées au petit nombre, mais c'est au contraire une voie à la portée de tous, la « petite voie », chemin de la confiance et de la remise totale de soi-même à la grâce du Seigneur. Ce n'est pas une voie à banaliser, comme si elle était moins exigeante. Elle est en réalité exigeante, comme l'est toujours l'Évangile. Mais c'est une voie où l'on est pénétré du sens de l'abandon confiant à la miséricorde divine, qui rend léger même l'engagement spirituel le plus rigoureux. Par cette voie, où elle reçoit tout comme « grâce », par le fait qu'elle met au centre de tout son rapport avec le Christ et son choix de l'amour, par la place qu'elle donne aussi aux élans du cœur dans son itinéraire spirituel, Thérèse de Lisieux est une sainte qui reste jeune, malgré les années qui passent, et elle se propose comme un modèle éminent et un guide sur la route des chrétiens pour notre temps qui arrive au troisième millénaire¹.

Cette homélie de saint Jean-Paul II est une synthèse très claire qui révèle que la voie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus rejoint celle de saint Bernard : la voie du cœur, l'intelligence du cœur.

¹ JEAN-PAUL II, « Homélie pour la proclamation de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face "Docteur de l'Église" », 19-10-1997.

CONCLUSION DU FORUM

Père Bernard DOMINI

Saint Jean-Paul II attachait une grande importance au dialogue entre la Foi et la raison. Il a donné l'Encyclique *Fides et ratio*, le 14 septembre 1998. Il considérait comme une urgence la mission de conduire les hommes à la découverte de leur capacité de connaître la vérité et de leur désir d'aller vers le sens ultime et définitif de l'existence. Benoît XVI a souvent rappelé que le fondement du dialogue interreligieux et du dialogue avec les non-croyants était la recherche de la vérité. La vérité s'impose par la force de la vérité, disaient les Pères du concile Vatican II, mais nous devons être patients, persévérants et confiants car elle ne s'impose pas en un jour ! La recherche de la vérité est aussi la recherche, qui peut être inconsciente, de la Vérité en Personne qu'est le Christ : « Grâce à la médiation d'une philosophie devenue une vraie sagesse, disait Jean-Paul II, l'homme contemporain parviendra ainsi à reconnaître qu'il sera d'autant plus homme qu'il s'ouvrira davantage au Christ, en mettant sa confiance dans l'Évangile ». Citons encore cet appel de saint Jean-Paul II, toujours actuel :

Tandis que je ne me lasse pas de proclamer l'urgence d'une nouvelle évangélisation, je fais appel aux philosophes pour qu'ils sachent approfondir les dimensions du vrai, du bon et du beau, auxquelles donne accès la parole de Dieu. Cela devient plus urgent lorsque l'on considère les défis que le nouveau millénaire semble lancer et qui touchent particulièrement les régions et les cultures d'ancienne tradition chrétienne. Cette préoccupation doit aussi être considérée comme un apport fondamental et original sur la route de la nouvelle évangélisation. (FR 103)

À la fin de ce Forum, comprenons mieux avec Jean-Paul II que

la pensée philosophique est souvent l'unique terrain d'entente et de dialogue avec ceux qui ne partagent pas notre foi. [...] Par une argumentation fondée sur la raison et se conformant à ses règles, le philosophe chrétien, tout en étant toujours guidé par le supplément d'intelligence que lui donne la Parole de Dieu, peut développer un raisonnement qui sera compréhensible et judicieux même pour ceux qui ne saisissent pas encore la pleine vérité que manifeste la Révélation divine. Ce terrain d'entente et de dialogue est aujourd'hui d'autant plus important que les problèmes qui se posent avec le plus d'urgence à l'humanité – que l'on pense aux problèmes de l'écologie, de la paix, ou de la cohabitation des races et des cultures – peuvent être

résolus grâce à une franche et honnête collaboration des chrétiens avec les fidèles d'autres religions et avec les personnes qui, tout en ne partageant pas une conviction religieuse, ont à cœur le renouveau de l'humanité. (FR 104)

Saint Jean-Paul II a demandé aux théologiens de mettre en valeur du mieux possible la dimension métaphysique de la vérité afin d'entrer ainsi dans un dialogue critique et exigeant avec la pensée philosophique contemporaine comme avec toute la tradition philosophique, qu'elle soit en accord ou en opposition avec la parole de Dieu. Il s'est aussi adressé aux responsables de la formation sacerdotale, aux philosophes, aux scientifiques et enfin à tous :

je demande de considérer dans toute sa profondeur l'homme, que le Christ a sauvé par le mystère de son amour, sa recherche constante de la vérité et du sens. Divers systèmes philosophiques, faisant illusion, l'ont convaincu qu'il est le maître absolu de lui-même, qu'il peut décider de manière autonome de son destin et de son avenir en ne se fiant qu'à lui-même et à ses propres forces. La grandeur de l'homme ne pourra jamais être celle-là. Pour son accomplissement personnel, seule sera déterminante la décision d'entrer dans la vérité, en construisant sa demeure à l'ombre de la Sagesse et en l'habitant. C'est seulement dans cette perspective de vérité qu'il parviendra au plein exercice de sa liberté et de sa vocation à l'amour et à la connaissance de Dieu, suprême accomplissement de lui-même. (FR 107)

Nous vous invitons à relire, si vous le voulez, les actes du Forum des 18 et 19 février 2012 qui voulait surtout montrer qu'il ne devait pas y avoir de contradiction entre la philosophie et la théologie¹. La perspective de ce nouveau Forum est, bien évidemment, dans la continuité avec le Forum d'il y a 12 ans, mais avec une étude plus approfondie des apports des Docteurs de l'Église.

Dans les premiers siècles de l'Église, les Pères et les Docteurs n'ont pas eu peur de dialoguer avec la pensée païenne et de développer une riche apologie pour montrer que, non seulement il ne devait pas y avoir de contradiction entre la Foi et la raison mais qu'il fallait mettre la raison au service de la Foi.

L'alliance de la Foi et la raison a été scellée au Moyen Âge par les grands théologiens qu'ont été saint Thomas d'Aquin, saint Albert le Grand, saint Bonaventure. L'apport féminin n'a pas été oublié : sainte Catherine de Sienne et sainte Hildegarde en sont les témoins. Saint Bernard, se fondant sur l'Écriture Sainte et les Pères de l'Église, est le témoin de l'intelligence du cœur et du primat de l'Amour. Mais primat de l'Amour ne signifie pas mépris et rejet de la Vérité. Ni saint Bernard, ni sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ne peuvent être taxés de "fidéisme". Le 30 septembre 1897, celle qui est devenue Docteur de la

¹ Cf. FMND, *Actes du Forum "Foi et raison"* (Sens, 18-19 février 2012), [en ligne : <https://fmnd.org/formation/Foi-et-Raison>].

science de l'Amour divin disait peu avant sa mort : « ... Oui, il me semble que je n'ai jamais cherché que la vérité ; oui, j'ai compris l'humilité du cœur... Il me semble que je suis humble... Et je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour ». Le psaume 84 proclame : « Amour et vérité se rencontrent, justice et paix s'embrassent ».

Il nous restera encore à programmer un nouveau Forum *Fides et ratio* dans 12 ans peut-être avec ce grand pape qui pourrait être proclamé Docteur de l'Église : notre bien-aimé Benoît XVI. Celui qui a pris la devise « coopérateurs de la Vérité » a donné comme première et grande Encyclique : *Deus Caritas est* – Dieu est Amour !

Concluons avec saint Jean-Paul II au terme de l'Encyclique *Fides et ratio* :

Ma dernière pensée va à Celle que la prière de l'Église invoque comme Trône de la Sagesse. Sa vie même est une véritable parabole qui peut rayonner sa lumière sur la réflexion que j'ai faite. On peut en effet entrevoir une harmonie profonde entre la vocation de la bienheureuse Vierge et celle de la philosophie authentique. De même que la Vierge fut appelée à offrir toute son humanité et toute sa féminité afin que le Verbe de Dieu puisse prendre chair et se faire l'un de nous, de même la philosophie est appelée à exercer son œuvre rationnelle et critique afin que la théologie soit une intelligence féconde et efficace de la foi. Et comme Marie, dans l'assentiment donné à l'annonce de Gabriel, ne perdit rien de son humanité et de sa liberté authentiques, ainsi la pensée philosophique, en recevant l'appel qui lui vient de la vérité de l'Évangile, ne perd rien de son autonomie, mais se voit portée dans toute sa recherche à son plus haut accomplissement. Cette vérité, les saints moines de l'antiquité chrétienne l'avaient bien comprise, quand ils appelaient Marie « la table intellectuelle de la foi ». Ils voyaient en elle l'image cohérente de la vraie philosophie et ils étaient convaincus qu'ils devaient philosopher en Marie. Puisse le Trône de la Sagesse être le refuge sûr de ceux qui font de leur vie une recherche de la sagesse ! Puisse la route de la sagesse, fin ultime et authentique de tout véritable savoir, être libre de tout obstacle, grâce à l'intercession de Celle qui, engendrant la Vérité et la conservant dans son cœur, l'a donnée en partage à toute l'humanité pour toujours !

Nous vous remercions d'avoir participé à ce Forum et nous vous confions tout particulièrement au Cœur de Jésus et à Notre-Dame des Neiges et, en communion avec nos Père et Mère, nous vous disons : « Allons de l'avant dans nos découvertes de l'Amour dans la Vérité, *in Nomine Domini* ! »

FAMILLE MISSIONNAIRE DE NOTRE-DAME
65 rue du Village
07 450 Saint-Pierre-de-Colombier – France
<https://fmnd.org>